

# Les maîtres de l'acier

*suivie de*

# Les cachotteries de Watson-Watt

---



*Les aventures du colonel Harrycot*

Grand-Pierre



A ma lectrice assidue, Marianne.  
Son papa.



# **Les maîtres de l'acier**

---

## **PREMIERE PARTIE**

---

(Suivie de la nouvelle)  
**«Les cachoteries de Watson-Watt»**

---

Par Grand-Pierre

## CHAPÎTRE PREMIER

---

*Elma Iversen 1922*

En ce début de février la neige durcie par le gel crissait sous les pas d'Elma. Un soleil éclatant réchauffait son visage et le bleu radieux du ciel était tout ce qu'elle appréciait le plus au coeur de cet hiver typiquement finlandais. Cet air froid, anticyclonique, préservait les habitants de l'humidité et du mauvais temps et la campagne prenait un air pimpant et joyeux malgré l'air très vif qui vous glaçait les oreilles et vous rosissait le nez. Nez par lequel s'échappait à intervalles réguliers une blanche vapeur. Les jours commençaient à rallonger et le moral s'en ressentait heureusement. Elle n'avait pas encore fêté ses trente-cinq ans et son jeune sang fouetté par l'effort de la marche irriguait jusqu'à la plus petite parcelle de ce corps plein de vie. Un beau sourire éclairait son visage par instant et chassait les légères rides qui l'assombrissaient à l'ordinaire.

Le lac Kallavési borde la petite ville de Kouopio et les environs offrent aux regards les blancheurs lisses infinies de l'eau gelée alternant avec la sombre verdure des forêts de conifères partout présentes. Ici le bois est la ressource principale et transite vers le sud et le golfe de Botnie grâce au canal du Saimaa et au grand lac du même nom. Les trains de bois flottant sont menés sur ces eaux par de solides gaillards armés de gaffes et chaussés de clous, passant d'un tronc à l'autre en défiant les lois de l'équilibre.

Ce spectacle de la nature apaisait Elma et la délivrait, pour un temps du moins, des soucis et des sombres pensées qui l'habitaient ordinairement. Excitée par l'air piquant et ses patins sur l'épaule, vêtue d'une solide veste de laine elle se hâtait vers le lac.

Mais malgré le soleil, le lac immaculé, elle ne ressentait pas tout l'apaisement qu'elle escomptait. Une tension intérieure persistait malgré elle en dépit du magnifique paysage qui l'entourait. Chacun de nous porte une histoire différente, même à trente-cinq ans. La sienne n'avait pas été des plus heureuses.

Fille de pasteur, son enfance avait été marquée par la foi très prononcée que ses parents, et surtout son père, mettaient en pratique chaque jour que Dieu leur accordait de vivre. Mais le salut de leurs âmes leur importait plus que l'ambiance régnant au foyer et que les démonstrations d'affection envers les enfants. Ce calviniste rigoureux n'était pas prolix ! Une sorte de rigueur spartiate présidait ainsi au quotidien de la famille. Tous ses membres se trouvaient ainsi contraints d'évoluer dans une espèce de pénitence morale permanente sans pour autant avoir commis de péchés. Elle avait grandi aux cotés de son frère aîné, Tappani, qui, en temps qu'élément mâle de la tribu recevait une éducation particulièrement stricte et rigoureuse. Le pasteur se saisissait même quelquefois sans hésiter d'une badine flexible pour inculquer à son fils une éducation morale solide, tandis qu'Elma se tenait le plus souvent auprès de sa mère, à l'office, qui lui transmettait les petits savoirs domestiques attachés à leur condition féminine. Autant dire que l'enfance de Tappani et d'Elma ne connu pas cette douce chaleur qu'assure d'ordinaire le foyer familial aux jeunes enfants.

A leur majorité les deux enfants quittèrent le foyer à la première occasion car cette vie trop austère leur pesait malgré l'affection, réelle sinon assumée, que leur vouaient les parents. Elma rencontra très vite un homme séduisant qui était pourtant plus âgé qu'elle et, aux dires de son père, nettement en dessous de leur condition.

Ce bûcheron norvégien séduisit cette jeunesse en quête d'une bluette sans beaucoup de difficulté. N'ayant aucune expérience amoureuse et ne connaissant de la vie que la cuisine familiale et les confidences de quelques vagues copines de classe, elle tomba dans ses bras comme si le ciel lui-même lui avait dépêché cet ange salvateur ! Elle avait admiré sa prestance et sa force. Sans être beau c'était un homme solide et ses traits rudes, ses bras épais et noueux imposaient le respect aux autres. Sa virilité plaisait bien sûr aux femmes et Elma eu l'impression de faire des envieuses, ce qui pour une toute jeune fille représentait une victoire sur les adultes. Il travaillait pour une entreprise forestière, dirigeant une équipe d'abattage sur les coupes en été et s'occupant de sa petite scierie artisanale en hiver. Les hommes de son équipe, forestiers finlandais assez rustiques et sans instruction, lui accordaient toute leur confiance et l'admiraient. Il pouvait compter sur eux autant pendant les heures de rude boulot qu'après le travail, pour vider les chopes pendant les longues stations qu'ils effectuaient au café du village.

Petit à petit, son influence sur eux se fit plus prégnante. On lui demandait toujours son avis avant de prendre une décision importante, voir même pour des choses plus insignifiantes. Tout ce petit monde buvait sec, beaucoup trop sec. Certains avaient le vin mauvais, comme on dit en France et leur redoutable force physique, lorsqu'ils avaient trop consommé, ne demandait qu'à s'exprimer dans la violence.

Un malheur n'arrivant jamais seul le bûcheron se passionna bientôt pour la politique... Depuis quelques années déjà, il était devenu un supporter ardent de Quisling, un nationaliste norvégien aux sympathies affichées pour les nationaux-socialistes allemands. Fort de cette relation sulfureuse, il en était devenu l'agent électoral du canton et il était suivi par une minorité de convaincus dont bien évidemment les bûcherons, qui en constituaient le noyau dur. Ses idées plus ou moins fascisantes convenaient très bien à ces types sans autre horizon culturel.

Au début cela ne prêtait pas à conséquence pour les villageois dont le conservatisme campagnard se mariait assez bien avec les thèses nationalistes. Même le vieux pasteur, père d'Elma n'y trouvait rien à redire, à part pour leur penchant irraisonné pour la boisson. Mais ces hommes frustes, fanatisés par leur chef, prirent bientôt beaucoup trop d'ascendant et de pouvoir sur leurs concitoyens qui finirent par se mettre à les craindre plutôt que de les suivre. Gare à celui qui leur tenait tête au café du village. Ils ne toléraient pas la moindre opposition, même exprimée sous la forme d'une réserve de principe. Ils étaient devenus facilement brutaux lorsque la bière avait coulé sans discontinuer et le bar devenait alors le théâtre de scènes de violence inconnues jusqu'alors au village.

Elma avait assisté impuissante à la triste ascension de son époux comme chef de bande et à son addiction de plus en plus évidente à l'alcool. Douce et sensible elle se rendait compte, mais un peu tard, qu'elle avait épousé un homme brutal et borné et sur lequel elle n'avait aucune prise. Lui, de son côté, sentait une sorte de résistance passive et de reproche silencieux chez sa femme et s'en accommodait en la tenant soigneusement à l'écart de ses affaires. Petit à petit, un mur de silence s'éleva entre eux et la situation du couple commença à se dégrader.

Classiquement, cet être veule rentrait souvent ivre le soir après la fermeture du bar et se montrait alors volontiers violent. Malheur si le fils ou la femme se permettait de le contrarier tant soit peu. Ils n'étaient quittes que lorsque de profonds ronflements indiquaient que la brute avait commencé à caver sa ration d'alcool.

Elma n'avait plus qu'une envie : fuir le village et refaire sa vie ailleurs. Elle n'avait que son frère aîné Tappani qui aurait pu l'aider, mais il résidait depuis plusieurs années en Finlande. Qui d'autre aurait pu la protéger ici ? Qui aurait osé s'en prendre à son mari pour la défendre ? Son père le vieux pasteur ? Le seul fait d'entendre parler de séparation le mettait hors de lui ! Quand à ses voisins, gens aimables, ils étaient bien trop terrorisés à l'idée de se mettre mal avec la clique des bûcherons. Elle se trouvait bel et bien dans une impasse.

Mais les mauvais traitements infligés par son mari au petit Georgen, leur

fil unique et contre lesquels elle ne parvenait pas à s'opposer la crucifiait littéralement. Elle mûrit petit à petit le projet de fuir ailleurs avec son enfant pour le soustraire à ce qui était devenu pour eux deux un véritable calvaire. Elle écrivit à son frère Tappani l'exilé et lui exposa tous ses griefs en le suppliant de l'aider à quitter le village. Son frère répondit à sa demande et la lettre qu'il lui envoya fut pour elle un terrible soulagement. Il lui proposait de venir en Finlande où il s'était établi et où il disposait à présent de relations suffisantes pour lui trouver sans difficulté un logement et un travail.

Elle prit le large au début de l'été suivant avec le petit Georgen qui bien sûr ne demandait pas mieux, pour se rendre en Finlande où son frère lui procura comme promis aide et assistance. Sans Tappani qu'aurait-elle bien pu faire seule avec le gamin, livrée sans défense à la bestialité de son mari alcoolique ? Le sort des femmes est parfois bien cruel face à la faiblesse de certains hommes.

---

« Viendras-tu patiner avec moi ?

- Il fait bien trop froid ! Je reste ici !

- Oh toi, je pense que tu me fais des infidélités en ce moment, dit-elle en souriant ; ne dis pas le contraire, je le sais. »

Georgen (prononcer Guéorguène) n'avait pas voulu la suivre au lac ce matin là. Cet enfant devenait difficile et parfois capricieux. Elma laissait faire car à treize ans la brève existence de Georgen avait déjà du affronter plus de problèmes que celle de bien des petits adolescents de son âge. Les mauvais traitements, la séparation du couple, la fuite depuis la Norvège, les difficultés du quotidien à assurer et celles de l'exil les avaient tous les deux rapprochés mais aussi mis leurs nerfs à rude épreuve. Il fallait voir venir, laisser retomber tranquillement la pression des années précédentes.

Il avait préféré ce matin rester au chaud chez les voisins avec Toulikki, leur petite fille, du même âge que lui, aux cheveux si blonds qu'ils en étaient blancs et dont les larges pommettes scandinaves rougissaient lorsque Georgen lui racontait des blagues idiotes de gamin.

Si l'année mil neuf cent vingt deux n'avait été pour eux qu'une longue suite de malheurs, la pauvre Finlande elle, où ils avaient émigré, se remettait bien difficilement, de la terrible guerre civile entre les rouges et les blancs qui ravagea le pays et fit plusieurs dizaines de milliers de morts en mille neuf cent dix huit.

Cette période laissa des traces indélébiles, de larges bleus à l'âme de ce pauvre pays. La répression qui suivit la victoire des troupes blanches fut terrible. Les rouges faits prisonniers furent internés dans des camps où les conditions étaient tellement mauvaises qu'ils mourraient par centaines sans inspirer la moindre pitié à leurs geôliers tant les haines étaient alors exacerbées. Le parti communiste finlandais fut interdit et ses cadres se réfugièrent à l'étranger.

---

Totalement étrangère pour sa part à ces questions de guerre civile, Elma, ravie de retrouver le soleil miroitant sur les eaux gelées du lac, s'élança dans l'air vif et sur la glace épaisse avec la virtuosité d'une patineuse confirmée. Seule sur cette vaste étendue immaculée elle glissait rapidement entourée d'un silence profond troublé seulement par le crissement de ses fers mordant la glace. Ses sombres pensées laissèrent la place au simple bonheur d'exister sous le ciel bleu et lumineux qu'éclairait le doux soleil d'hiver.

Montée sur des patins dès l'âge de quatre ans comme la plupart des nordiques, Elma ne se souciait pas de patiner seule sur le lac. L'impression de vitesse la grisait et, sans effort apparent de sa part, les rives du lac se mirent à défiler à côté d'elle, lentement d'abord, puis de plus en plus rapidement.

Apercevant de loin la patineuse, un riverain se mit à crier en agitant les bras. A cet endroit en effet, aucun des autochtones ne se serait aventuré car un affluent du lac, en charriant des eaux moins froides sous la surface, y rendait la glace dangereuse. Le brave homme sautait sur place et faisait de grands signes mais Emma, regardant droit devant elle, ne le vit ni ne l'entendit et arriva trop vite pour faire demi-tour sur la partie du lac où la glace, moins épaisse, commençait à craquer sinistrement.

A cette distance de la rive personne ne put intervenir à temps lorsque la surface gelée se brisa et que l'eau sombre et glacée l'engloutit. Elle se débattit quelques minutes en essayant de crier sans qu'un seul son ne puisse sortir de sa gorge ; mais la pièce était jouée. La glace trop fine ne supportait pas son poids lorsqu'elle s'agrippait au rebord pour essayer de remonter. Sa lourde veste de laine gorgée d'eau n'arrangeait rien. Après plusieurs minutes de terreur silencieuse et de tentatives désespérées pour remonter, son corps finit par s'engourdir et avec lui sa volonté de vivre. Le sang se figea dans ses artères. Le combat cessa. Sa dernière pensée fut pour le petit Georgen resté seul au chalet.

## *Myriam Hartogs*

L'ambassade britannique à Helsinki, univers feutré, lambrissé à profusion mais avec un goût british consommé, tenait beaucoup plus du club anglais que du bâtiment administratif officiel. Il y faisait doux et de lourds tapis étouffaient presque tous les bruits.

Les bâtiments étaient situés dans le quartier résidentiel de la capitale finlandaise, un peu à l'écart du centre. Les constructions basses et espacées les unes des autres, entourées de jardins, abritaient pour la plupart les consulats et ambassades étrangères ainsi que les sièges sociaux de quelques consortiums, quelques médecins en renom aussi. L'endroit était calme et reposant comme il convient à ce genre de quartier. Un policier helsinkien faisait les cent pas devant le portail extérieur.

Le colonel Harrycot (c'était bien son nom) occupait les fonctions d'attaché militaire auprès de l'ambassadeur. On ne le voyait d'ailleurs pratiquement jamais nulle part et il était permis de se demander s'il sortait quelquefois de son bureau exigü et enfumé.

« Ah, ces finlandais, disait-il. Leurs ancêtres ne seraient sûrement pas descendus des arbres si la vodka n'avait pas existé ! Ils sont capables de boire tout et n'importe quoi. Ils ne comprennent d'ailleurs rien, disait-il souvent avec une moue dégoutée, à l'arôme exquis et incomparable du Glenfiddich. Is'nt it a pity ? (N'est-ce pas désolant ?). »

Pour le colonel, vieux militaire blanchi sous le harnais, il s'agissait d'un critère indiscutable. Ce job à l'ambassade, il l'assumait sans état d'âme mais, il faut le dire, sans non plus de passion excessive. Originaire de Glasgow en Écosse, le colonel Harrycot avait longtemps commandé avant-guerre l'école de perfectionnement des officiers du premier régiment du Royal Scots Fusiliers, initialement située à Perth mais déplacée par la suite sur Glasgow.

Héros de la grande guerre et grand consommateur de Glenfiddich devant l'éternel, il appartenait depuis quelques années au SIS (Secret Intelligence Service) et le War Office tenait le vieux colonel dans la plus haute estime. Pourtant l'attaché militaire Harrycot était loin de songer à valoriser sa carrière auprès de sa hiérarchie et ne se rendait presque jamais dans la métropole anglaise et encore moins à Whitehall où son nom était pourtant connu et respecté. Le locataire du 10 Downing street lui-même appréciait le franc parler et la fidélité imprescriptible au service du Royaume-Uni dont faisait preuve ce héros de quatorze-dix-huit.

Le « service » l'avait expédié à Helsinki en mission afin de réorganiser après la guerre de quatorze le vaste réseau Nord-est, englobant le nord de

l'Allemagne et remontant par le Danemark et la Suède jusqu'à la Finlande. Mais il était nostalgique du climat doux et pluvieux de sa chère Glasgow et son travail manquait quelquefois de piment à l'ambassade. Il détestait la routine et, comme nous l'avons vu, n'appréciait pas vraiment les habitudes des finlandais. Le temps s'écoulait trop lentement à son goût dans cet Helsinki d'avant guerre (celle de 39/45 bien sûr) où le froid lui gelait les oreilles et lui glaçait les os.

Une exception toutefois à ces réquisitoires : Le sauna. Harrycot ne dédaignait pas d'aller de temps à autre se ressourcer à la chaleur du feu de bois et des pierres brûlantes sur lesquelles on jetait une louche d'eau à intervalles réguliers. Il en ressortait revigoré et réchauffé de l'intérieur pour un bon moment.

Le colonel avait de longue date monté une équipe dont il était fier et son réseau du Nord-est était maintenant en place. Certains de ses agents « dormaient », d'autres, actifs, traitaient les sources du colonel. Le réseau principal se composait de quatre professionnels du SIS assistés quelquefois du personnel de l'ambassade. Le service de sécurité de celle-ci était assuré par des sous-officiers du Scot Fusiliers en détachement.

Le premier de ces agents, Tappani Iversen, le frère de la défunte Elma, jouait les taupes à Helsinki. Il était tapi dans son quartier résidentiel de Katayanoka, situé juste derrière le port et le palis présidentiel et se tenait parfaitement tranquille au regard des autorités, se contentant officiellement de jouer les grossistes en papier finlandais. Son statut bien réel de lobbyiste des industries papetières était une couverture parfaite. Ses activités l'amenaient à voyager fréquemment en Scandinavie et aussi en Allemagne.

Le major Swatch était, quand à lui, un indéfectible du colonel Harrycot. Ayant servi sous ses ordres dans les Dardanelles, il avait conservé une immense admiration pour son supérieur qui confinait à la dévotion. Il était en charge pour sa part de la Suède et de la Norvège. Voyageant beaucoup, il s'en tenait au rôle d'agent de liaison et d'officier traitant. Son allure indiscutablement trop British ne lui permettant pas de se confondre au sein des populations locales avec des chances raisonnables de succès ! Mais Swatch était sans doute celui de l'équipe qui était capable de faire face à n'importe quelle situation, même la plus complexe.

Une journaliste finlandaise, madame Opintto, voyageait beaucoup elle aussi en mer Baltique aux frais de sa majesté la reine d'Angleterre.

Enfin Myriam, madame Hartogs, constituait une pièce maîtresse du jeu de Harrycot aux dires de son excellence l'ambassadeur. Issue d'une famille britannique de grand renom et pourvue à la fois d'une classe et d'une intelligence hors-pair, c'était à elle qu'était dévolue la tâche délicate de

fréquenter assidument les milieux diplomatiques à Helsinki parmi lesquels elle évoluait comme un poisson, aussi à l'aise dans les eaux troubles des consulats que sous les ors du palais présidentiel. Officiellement elle remplissait la fonction d'attachée culturelle britannique à Helsinki.

La quarantaine passée depuis peu, Myriam possédait ce charme alliant une apparente et ingénue simplicité à une faculté peu commune de discernement ce que dénotait lorsqu'on le croisait, l'acuité de son regard de brune aux yeux bleus. Un visage ovale, bien équilibré et agrémenté d'un nez fin et droit se terminait par une adorable petite bouche à l'air moqueur. Toujours vêtue avec recherche, sa silhouette féminine et sa démarche ondulante à la souplesse étudiée attiraient immanquablement les regards masculins, regards néanmoins respectueux. Douce et discrète, on se sentait toujours non seulement à l'aise, mais aussi en confiance en sa compagnie et elle savait d'ailleurs parfaitement exploiter ce don à des fins strictement professionnelles. Elle avait un autre talent, celui de résister incroyablement à l'alcool, ce qui lui donnait un avantage certain sur bien des diplomates lors des sempiternels cocktails d'ambassades, toujours abondamment arrosés.

Lorsqu'elle prit ses fonctions auprès de l'ambassade en mil neuf cent vingt trois, l'équipe était déjà en place et Tappani, ce beau norvégien devenu finlandais qui « taupinait » dans son coin lui parut digne de toute son attention. La production de papier en Finlande et le quartier de Katayanoka semblèrent soudain l'intéresser au plus haut point de telle sorte que Tappani et elle finirent par vivre ensemble après une brève et symbolique résistance de la part de celui-ci. Ils reçurent après coup une bénédiction officielle, quoique un peu désabusée, de la part du vieux colonel qui n'appréciait pas beaucoup les liaisons entre agents mais qui fut bien obligé d'en prendre son parti car Myriam n'était certes pas la première venue et il était hors de question qu'il lui dicte la manière de conduire sa vie privée.

« God bless you ! » Leur dit-il sans entrain en levant son verre à leurs amours.

---

### *Congrès à Nuremberg 1929*

La ville médiévale de Nuremberg en Bavière vibre aujourd'hui d'une agitation exceptionnelle. Des camions transitent continuellement par la place du marché que dominent les tours du château impérial de Kaiserburg, générant de gros embouteillages au centre ville. Une rumeur faite de

bruits de moteurs, de coups de marteaux et de mille conversations envahit la vieille cité, et résonne le long de son enceinte aux vénérables pierres. La grande muraille aux soixante sept tours qui subsiste encore depuis les temps historiques est exceptionnellement gardée par un bataillon de chemises brunes armées jusqu'aux dents. Au théâtre national on s'apprête à jouer Les maîtres chanteurs de Wagner tandis que sur la grande place, sous la direction d'un certain Göering, sont dressées de vastes tribunes ainsi que d'immenses étendards frappés de la croix gammée et surmontés des faisceaux des licteurs. Demain se tiendra ici le congrès du NSDAP (National Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei), le parti national socialiste. On attend la foule des grands jours venue pour acclamer Adolf Hitler, celui qui redonne un sens à la nation allemande et flatte les ambitions des pangermanistes.

Ce mois d'août mil neuf cent vingt neuf l'Allemagne compte plus de trois millions de chômeurs. Le parti nazi a déjà neuf ans et la république de Weimar est confrontée à des luttes sanglantes opposant les SA (Sturm Abteilung - Sections d'Assaut) aux milices ouvrières. Les juifs sont désignés comme bouc-émissaires de tous les maux qui frappent l'Allemagne et, comme les ouvriers, sont victimes des exactions des SA.

La sociale démocratie, empêtrée dans ses contradictions et ses rapports ambigus avec la finance et les nazis voit son audience se réduire chaque jour devant la montée du national socialisme. On dira beaucoup plus tard en guise d'oraison historique et funèbre : « La république de Weimar, cette république sans républicains ».

Cent mille personnes parmi lesquelles on dénombrera soixante mille SA mais également, parmi les invités de marque, de nombreux industriels désireux d'utiliser le NSDAP à leurs fins (tels que les dirigeants du groupe pronazi IG Farben) vont se presser ici, la main tendue pour le rituel salut nazi et le discours attendu du führer.

Ce discours consiste en un message populiste, démagogique et porteur de haine, qui s'appuie sur les difficultés du peuple allemand pour justifier la fuite en avant, en appelant au racisme et à la revanche. Cet homme diabolique, au cours de ses diatribes, sait comment fanatiser les foule de sa voix sourde et rauque qu'il manie en tribun vociférant, rythmant ses envolées crescendo.

Le mois d'octobre suivant verra surgir aux États-Unis le vendredi noir, le crash de Wall Street qui aura des conséquences dramatiques dans le monde entier et sur la situation économique de l'Allemagne, déjà catastrophique par elle-même, qui ne fera que se dégrader d'avantage.

Tandis que les loups se mettent à hurler en coeur à Nuremberg, l'Europe, forte de ses victoires de la première guerre mondiale et encore saoulée

par les années folles, semble ignorer la terrible menace ou du moins faire semblant en faisant le calcul que la rage des nazis se tournera vers l'Union Soviétique. Les indemnités dues au titre des réparations de guerre par l'Allemagne sont renégociées à plusieurs reprises jusqu'à leur annulation quasiment complète. Hitler mène sa danse de mort les mains libres. Il compte bien sûr réarmer son pays le plus rapidement possible. Les fonds de toutes origines ne lui feront pas défaut. Déjà plusieurs sous-marins ont été commandés secrètement en Espagne, en Finlande et au Pays-Bas pour contourner les restrictions militaires imposées par le traité de Versailles. Le plan Z est en préparation. (Vaste plan de réarmement prévu sur quatre ans). L'Allemagne s'endette lourdement et sa fuite en avant vers la guerre de conquête est déjà inscrite au programme.

- Sieg Heil ! Crie la foule de Nuremberg hypnotisée.

---

### *Disparition -1930*

« Georgen, as-tu pensé à rendre ce disque de Boléro à Helena ?

- « ... »

- Elle l'a réclamé déjà deux fois à Tappani cette semaine, tu exagères, il faut toujours te répéter trois fois les choses avant que tu ne bouges le petit doigt. Fais-le une bonne fois, à la fin ! »

Myriam adoptait souvent ce ton de maman affectueusement contrariée avec Georgen lorsqu'elle essayait de le reprendre mais celui-ci ne semblait pas s'en soucier outre mesure.

C'était à présent un solide gaillard, un norvégien bien bâti au visage plutôt rond qu'encadraient des cheveux blonds et ras. De beaux yeux bleus, presque trop grands tant ils étaient ouverts surplombaient un petit nez à l'arête droite qui se relevait légèrement en trompette à son extrémité. Sa bouche était arrondie en aile de mouette comme pour une interrogation, mais il ne s'en servait que parcimonieusement pour sourire. Sa silhouette trapue, aux formes harmonieuses, masquait une certaine fragilité sous cette solidité apparente. Celle d'un garçon ayant connu trop tôt de graves désillusions affectives. Il gardait de son enfance malheureuse une sorte de coquille intérieure, aussi épaisse qu'invisible, qu'il pouvait refermer à loisir pour s'isoler hermétiquement de tout contact avec ses contemporains.

Myriam connaissait et comprenait les petites faiblesses de son protégé. Recueilli après la noyade de sa mère en 1922, Georgen a passé ces années

de jeunesse auprès de son oncle à Katayanoka, entouré et réchauffé par l'inépuisable affection de Myriam pour qui cet enfant était un cadeau tombé du ciel car elle était elle-même sans descendance. Mais bien que choyé et dorloté comme un fils unique, il gardera toujours vivace au fond de lui la blessure qu'il a reçue un certain jour de février vingt deux sur les rives du lac Kallavési.

Son oncle n'avait pas hésité à la mort de sa soeur à adopter son neveu mais il était loin de lui témoigner maintenant toute l'affection et l'attention dont le jeune homme aurait eu besoin. C'est Myriam qui a pris le relais pendant ces six années. A présent il a atteint ses dix neuf printemps.

Presque l'âge d'être un homme.

« Je l'ai prêté à Pekka, dit-il.

- Eh bien tu vas aller le récupérer. Quelle idée d'aller prêter quelque chose qui ne vous appartient pas ? Qui est ce Pekka d'abord ?

- Un copain. »

Elle savait qu'il serait inutile de poursuivre cet interrogatoire si mal engagé. Georgen était dans un de ses mauvais jours. Coquille hermétiquement close.

« Au moins si tu sors, n'oublies pas de nettoyer ta table, tu as renversé plein de café. »

Elle monta à l'étage de leur élégant petit duplex redonner un coup de peigne à sa belle chevelure brune et vérifier sa toilette (qui n'en avait pas un besoin si pressant que cela d'ailleurs). Pauvre cher gosse. Il aurait fallu qu'il vive d'autres choses maintenant qu'il est presque devenu un petit homme, afin de grandir pour de bon. Je ne l'y encourage peut-être pas assez ? Allez savoir. Tappani devrait aussi s'en occuper un peu mieux et surtout... Un peu plus.

Cette pensée lui parut tout à fait saugrenue tant Tappani était à l'opposé de l'image que l'on peut se faire d'un oncle affectueux et attentionné ! Toujours à ses affaires et de ce fait peu souvent à la maison il semblait ignorer totalement son neveu durant les rares moments où ils se trouvaient ensemble. Ce n'était nullement de sa part une quelconque indifférence envers Georgen. C'était une sorte d'inhumanité. Tappani vivait hors de l'humanité courante, l'humanité que nous nous représentons vous et moi. Grand seigneur, son profil en forme d'étrave semblait fendre les flots autour de lui et les autres ne représentaient à ses yeux que de l'écume tourbillonnant le long de sa propre existence. Guère plus.

Myriam choisit une veste de veau frappé assez légère puis quitta les lieux en houspillant encore une fois Georgen au passage. Ses pas la menèrent vers Kauppatori, la magnifique place du marché située devant le port

d'Helsinki. Bien que le mois d'août toucha à sa fin il restait un peu d'été dans l'air et la brise venant de la mer caressait la ville d'un souffle encore tiède. Un tramway jaune clair et vert aux banquettes de bois la transporta en cahotant un peu jusqu'à son « lieu de travail ». Arrivée à destination le policier de garde la salua avec respect et elle entra dans l'ambassade.

« What about Lapoua ? Do you got some news ? (Avez-vous des nouvelles de Lapoua ?). »

Le colonel Harrycot, assis à son bureau, posait la question à Myriam en sirotant son glass. Il suivait de près ce groupuscule extrémiste d'Ostrobotnie qu'on appelait maintenant mouvement de Lapoua et son chef, Vihtori Kosola. Myriam suivait aussi ce dossier avec Tappani. Elle prit la parole.

« Mannerheim (*militaire et homme politique finlandais - Commandant en chef puis président par la suite en 1944*) semble les soutenir. Cet homme est d'ailleurs un peu difficile à cerner. Il s'occupe d'abord de la Croix Rouge et des enfants et puis d'un autre côté sympathise avec l'extrême droite finlandaise. A quoi joue-t-il au juste ?

- The president ?

- Le président Swinufvud ne semble pas particulièrement les apprécier. Ou plutôt s'il se montrait trop favorable au mouvement de Lapoua le parti agraire risquerait fort de le pousser dehors lors des prochaines élections !

- You think they've contacts with german nazis ? (Vous pensez qu'ils ont des contacts avec les nazis d'Allemagne ?)

- Justement colonel, je vous en avais déjà parlé un peu auparavant mais à présent Tappani pense peut-être avoir trouvé quelque chose d'intéressant au sujet de Lapoua et des relations qu'ils auraient avec les nationaux-socialistes allemands.

- Where's he now ? (Où est-il maintenant ?) Dit le colonel sourcil froncé.

- Il navigue en ce moment sur le lac Saimaa, officiellement en week-end. Il pêche le brochet.

- I did order nothing ! (Je n'ai donné aucune consigne !) He has NOT to moove himself. (Il ne devait PAS bouger de sa propre initiative). »

Le visage de Harrycot avait prit brusquement une teinte tirant sur le rouge cramoisi ce qui n'était pas bon signe pour ses collaborateurs et très mauvais pour son vieux coeur. Ses colères légendaires n'effrayaient pourtant pas du tout Myriam qui esquiva :

« Il ne fait pourtant rien d'autre que pêcher...Bon. Il a aussi ses grosses jumelles car une certaine maison isolée sur un îlot lui semble présenter un vague intérêt pour nous à ce qu'il m'a raconté avant de prendre le large dit-elle comme si elle l'entretenait des derniers potins de l'ambassade.

- What about bloody hell ? (Continuez sapristi).

- Vous n'ignorez pas colonel que Tappani a conservé quelques amitiés avec

les sociaux-démocrates ? Un ex-interné de ses amis qui réside au bord du lac Saimaa vers Imatra a remarqué deux individus de type germanique et parlant allemand qui se rendaient dans un îlot proche du bâtiment où il a son sauna. Mais il savait (car dans ces coins perdus tout se sait) que la maison qui s'y trouve n'appartient pas à des allemands et n'est pas non plus à louer. Sa curiosité a été attirée aussi par plusieurs bateaux qui y ont accostés. Des amis bateliers contactés par ses soins lui ont assuré que certains passagers, d'après leur accent et leurs discussions, pourraient bien être originaires d'Ostrobotnie...Bref de la région de Lapoua. En fait il était presque sûr que se tenait à cet endroit une réunion entre des émissaires d'Hitler et les fanatiques de Kosola. En bon copain, il a cru bon de transmettre l'information à Tappani à tout hasard. Tappani a tout à fait confiance dans cette source. Et puis, cela part d'un bon réflexe de son ami, ne trouvez-vous pas ?

- You don't speak seriously Myriam ? (Vous ne parlez pas sérieusement Myriam ?).

- Tappani a toujours fait preuve d'une grande prudence vous savez.»

Le colonel lui décocha un regard aussi brûlant que les peuvent l'être tous les glaciers de Norvège réunis et se pencha vers un interphone. Il détestait qu'un agent, même pour la bonne cause, transgresse ses consignes.

« Please could you call Swatch at once ? (pouvez-vous appeler Swatch immédiatement). »

Le major qui ne se trouvait guère éloigné du bureau de son colonel arriva illico en réalisant un important effort sur lui même pour ne pas claquer les talons. Quelques heures plus tard, ayant prit ses ordres de Harrycot, Swatch, accompagné de deux géants, des Scots Fusiliers vêtus en civil pour l'occasion, prenait le départ pour les immensités lacustres du Saimaa.

Le colonel avait compris quasi instantanément que sa taupe venait de faire une connerie. Son nez, malgré quelques perfides rougeurs cutanées contractées aux mess des officiers ne le trompait que très rarement.

---

On ne retrouva effectivement jamais rien du pauvre Tappani excepté la barque (vide) qu'il avait emprunté à son ami, celui qui l'avait alerté au sujet des allemands. La police d'Imatra conclu à l'accident ou au suicide et l'affaire fût classée après qu'aient été effectuées de longues et pénibles recherches dans les herbiers qui bordaient le lac. Ce qui intrigua les policiers c'est pourquoi ce type, qui n'était pas du coin, était précisément venu pêcher là où il avait le moins de chance de se faire un brochet. Mais

avec ces helsinkiens, ma foi, tout était toujours possible...

Swatch avait mené son enquête en véritable professionnel du War Office, c'est-à-dire qu'il s'était contenté de vérifier la piste du copain de Tappani. Puis, il avait simplement constaté l'impasse. Tappani avait probablement fourré son nez en plein nid de vipères. Cette précipitation à se ruer sur une piste brûlante sans couverture, cette grossière erreur, lui avait probablement coûté la vie. Dans ce métier, on ne commet jamais d'erreur, excepté pour ce qui est... De la dernière. On ne retrouva jamais son corps. Des crimes contre les adversaires du national-socialisme étaient perpétrés chaque jour en Allemagne, c'était monnaie courante. Les agents du NASPD en mission secrète avaient-ils repéré le pêcheur trop curieux ? Ces types là n'auraient certainement pas reculé devant l'assassinat, d'autant plus que l'environnement lacustre présentait l'avantage de pouvoir agir sans être vus et de camoufler n'importe quel crime en noyade.

A moins qu'un piège ait été soigneusement monté ? Son copain avait-il été utilisé ? Retourné ? Tappani était-il entré dans une nasse soigneusement amorcée ? Si tel était le cas, le réseau du Nord-est risquait fort d'avoir été surveillé depuis un certain temps et mis au jour ou du moins en partie. La guerre secrète en mil neuf cent trente avait commencé depuis un certain temps déjà. Ce que les membres du mouvement de Lapoua avaient échangé avec les nazis, personne ne le saurait jamais à part les intéressés eux-mêmes. Voilà au moins une certitude bien acquise.

Il n'est pas utile de s'étendre lourdement sur les réactions de Myriam et de Georgen, ceci pour éviter de tomber dans le mélodrame. Le coup les frappa de plein fouet et tous deux restèrent glacés d'horreur. Elle, en prenant brutalement conscience de leur fragilité devant la montée du danger et de la présence des tueurs sans frontières et Georgen, qui ne se doutait de rien concernant le rôle joué par son oncle, de l'incroyable mais incontournable réalité de la disparition de celui-ci. Sa famille n'existait plus. Il réalisa que malgré la distance qu'il y avait eu entre eux Tappani lui manquerait. Son oncle adoptif venait de disparaître tragiquement dans une eau froide comme auparavant l'avait fait sa maman. Un mauvais sort semblait s'acharner sans relâche sur les siens.

Sans se concerter, ils savaient tous les deux que la disparition de Tappani marquerait la fin de leur vie commune. Une menace invisible mais permanente pesait sur Myriam et les autres agents du réseau Nord-est. Celle-ci avoua un jour tristement à Georgen qu'elle avait une mission à remplir pour l'ambassadeur du Royaume-Uni, sans lui donner plus de détails, et qu'elle allait devoir bientôt se résoudre à quitter Helsinki définitivement.

Leurs existences prendraient des chemins divergents. Ils n'étaient pas mère et fils. Un océan de tendresse liait pourtant ces deux êtres

si différents l'un et l'autre. Une tendresse filiale de fils adopté à mère adoptive. Mais notre problématique héros Georgen, refusait au fond de lui-même de le reconnaître et ce rejet freudien le renfermait d'autant plus dans une solitude sans borne. Solitude aussi vide que l'espace infini du lac Saimaa. Il était seul au monde. Il souffrait. Il n'avait, dans l'existence, jamais rien expérimenté d'autre que la douleur comme exercice chronique et solitaire.

Le War Office revu complètement l'organisation du réseau du Nord-est qui ne présentait plus de garanties suffisantes, étant probablement repéré, au moins auprès du renseignement germanique. Le fait qu'un agent, le moins exposé en principe, ait probablement été éliminé, tendait à valider cette hypothèse. Sans en attendre une nouvelle confirmation, le service décida de rapatrier le colonel et Myriam à Glasgow tandis que les autres agents seraient maintenus en opération extérieures mais provisoirement déconnectés du réseau. L'ambassade britannique d'Helsinki accueillit un nouvel attaché militaire chargé de donner le change. Le major Swatch et madame Opintto se fondirent ensuite comme sucre dans l'eau dans les brumes épaisses du réseau Nord-est.

---

### *Le Dock's Bear*

Le pavé gras des ruelles était rendu glissant par la pluie fine et froide qui tombait sans discontinuer depuis la fin de la journée sur Lübeck. On était en décembre mil neuf cent trente et un. Georgen enfonça un peu plus la tête dans le col de son duffel-coat ce qui lui valu immédiatement un filet d'eau glacée dans le cou. Un réverbère jaunasse, entouré d'un halo de fines gouttelettes dispensait un éclairage diffus à l'angle de deux ruelles. Georgen s'engagea sans hésitation dans la plus sombre d'entre elles et marcha rapidement jusqu'au Dock's Bear où il pénétra.

C'était un endroit chaud, bruyant, plein de buée sur les glaces et rempli de filles et de marins en goguette. La fumée du tabac y atteignait une concentration telle qu'on avait du mal à discerner les occupants des lieux. Il se fraya un passage jusqu'au comptoir, commanda une Hoffbräu, un coude sur le zinc en agitant bizarrement son auriculaire devant son nez et saisit dans un bocal ouvert suspendu au dessus du bar une poignée de délicieuses cacahuètes, fraîchement grillées.

Un fox trot grinçouilleux, étouffé par les brailards qui rigolaient avec les filles, parvenait par bouffées jusqu'à ses oreilles. Le barman lui servi sa bière en tapant brièvement de l'index sur le sous-verre de carton puis

repartit vers la caissière. Jürgen le retourna discrètement et lu : « Angela - Hôtel en face dans la cour - 4ème ét.»...

Le réseau de Hambourg du KPD (le parti communiste allemand) était l'un de ceux les mieux organisés. Georgen appréciait le luxe de précautions prises pour filtrer son arrivée à Lübeck. Pas de risque qu'un autre s'annonce à sa place. Il fallait passer d'abord par une pute des bas quartiers pour être intégré au réseau. Quelle introduction originale ma foi !

La proximité d'un des plus importants ports d'Europe et la forte implantation de syndicats « rouges » de marins faisaient de cette ville un véritable bastion de la résistance antinazi. En 1921, des manifestations s'étaient terminées par une véritable hécatombe, la police ayant ouvert le feu et tué deux-cent personnes.

Hambourg, grâce à son ouverture sur la Baltique et sur le monde, constituait une plaque tournante irremplaçable pour les réseaux de réfractaires au régime et une base importante pour les agents actifs du Komintern... (Internationale) Mais les nazis gagnaient du terrain chaque jour un peu plus et les procédures de sécurité étaient devenues de plus en plus draconiennes pour les clandestins qui transitaient dans le secteur. Mais au fait, pour quelles raisons Georgen se retrouvait-il ici ?

---

### *La bande de Piola*

Désespéré, traînant lamentablement sa solide carcasse et livré au désœuvrement après les dramatiques événements du lac Saimaa et le départ de Myriam, Georgen avait finalement été consolé, cajolé et remis sur pieds par la jeune et jolie Piola. Cette petite finlandaise d'origine russe avait un faible pour les chiens battus et Georgen représentait donc pour elle une proie idéale. Ils firent connaissance au cours d'une soirée fortement arrosée donnée par une organisation étudiante dans un immeuble de l'avenue Mannerheimintie, l'artère principale d'Helsinki. Piola, caparaçonnée de pied en cap pour la soirée, avait enfilée une robe foncée qui mettait en valeur sa peau claire et satinée et chaussé des escarpins de couleur vive. Un maquillage très élaboré venait compléter sa tenue ainsi qu'un collier de pacotille emprunté à une copine le soir même. Installée à table au milieu d'un groupe de filles elle semblait ne pas prêter attention à la salle.

Les locaux qui abritaient cette soirée dont le thème n'a pas été retenu par

la postérité, se répartissaient sur plusieurs grandes pièces qui avaient dû abriter autrefois un club ou une bibliothèque. Il y avait un monde fou. La plus grande salle hébergeait le groupe de musiciens devant une piste de danse immense ainsi que plusieurs tables toutes en longueur garnies de bancs. Les autres pièces, reliées entre elles par de larges couloirs, offraient une intimité plus propice aux bavardages par leur taille réduite et le confort relatif qu'elles offraient aux danseurs désirant souffler un peu et causer.

Georgen naviguait, solitaire, entre les salles et finissait toujours par atterrir devant un bar (Ils étaient nombreux car chaque organisation étudiante avait le sien) où quelqu'un lui demandait ce qu'il désirait boire. A ce rythme il n'aurait pas terminé la soirée en bon état comme cela arrive souvent hélas aux finlandais ! Mais il y eut un quart d'heure réservé aux dames qui invitèrent les messieurs à danser. La charmante Piola sans en avoir l'air, l'avait inscrit sur son carnet de bal et il se retrouva sur la grande piste, essayant de swinguer du mieux qu'il pouvait pour ne pas trop décevoir sa cavalière. Celle-ci s'amusa énormément de le voir gigoter lourdement sur ce parquet ciré plein de traîtrise. Et lorsqu'un homme fait rire une femme, la moitié du chemin n'est-elle pas déjà parcourue ?

Durant les premiers temps de leur liaison Piola Kavilov, entre deux baisers goulus, le menait souvent assister à des réunions avec des camarades à elle, réunions où l'on discutait les thèses de Marx et Lénine jusqu'à pas d'heure le matin en sirotant force bières. Le ton était à la réflexion plutôt qu'à la polémique. Chacun intervenait très librement et Georgen fut d'abord surpris par l'ambiance chaleureuse et décontractée qui y régnait. Les copains de Piola, en dehors de leurs activités politiques clandestines, menaient une joyeuse existence. Certains disposaient de revenus suffisants pour alimenter les nombreuses soirées de leurs amis ; revenus qu'ils percevaient sans s'offenser plus que ça d'une parentèle bourgeoise généreuse. Personne n'y trouvait à redire et la bande fût rapidement connue pour sa bonne humeur et sa prodigalité dans tous les restaurants d'Helsinki. On les considérait comme des zazous (mais pas trop), fils à papa et bons clients. Excellente couverture ma foi et qui n'avait rien de désagréable par-dessus le marché.

Un certain soir, Georgen ayant consommé plus qu'à son habitude dans un établissement respectable du centre ville, racontait à ses nouveaux amis force histoires drôles, ce qui provoquait l'hilarité générale du groupe attablé autour de lui.

« Monsieur, je vous prie de vous tenir correctement s'il vous plaît. Sinon, je me verrais obligé de vous demander de quitter les lieux. »

Le portier, un homme d'âge mûr, se tenait à ses côtés dans une attitude tout à la fois respectueuse et menaçante. Il était autorisé ici de consommer

tout l'alcool que l'on désirait à table mais à condition de ne pas se faire remarquer, car en Finlande, une attitude bruyante était considérée comme le dernier degré de l'ivresse, tant les finlandais étaient d'ordinaire peu expansifs ! Les portiers, profession honnie par les buveurs, appliquaient la règle à la lettre et faisaient régner l'ordre et le calme dans tous les restaurants du pays. Il faut dire pour être complètement objectif que les peuples du nord, quand ils boivent, le font sans réserve et sans la mesure qui caractérise les latins en général.

« OK Philip, ne vous fâchez pas, je racontais juste une blague à mes amis. D'ailleurs, nous allons bientôt nous en aller. » Plaida Georgen, les yeux encore baignés des larmes du fou-rire.

Il ne put toutefois finir la soirée sans encore raconter une dernière histoire, pour la route, ce qui déclencha de nouveaux éclats de rire. Il avait à peine repris son souffle que deux mains de fer saisissaient sa veste au niveau des épaules et que le portier, bras tendus devant lui, le menait dehors sans ménagement. Il atterrit le nez dans le tas de neige grisâtre qui se trouvait devant le restaurant pour la plus grande joie de ses amis qui trouvèrent que c'était là la meilleure blague de la soirée !

---

« Minou, tu viendras ce soir au Richard's Pub avec moi ? »

N'attendant pas particulièrement de réponse Piola se concentra sur la fixation de ses bas à un lance-pierre minuscule tandis que Georgen la contemplait en se demandant s'ils ne feraient pas mieux de rester finalement dans cette chambre plutôt que de sortir. Cela lui aurait épargné la gueule de bois du lendemain et de toute façon la soirée se serait terminée comme d'habitude, dans le lit accueillant de Piola.

Celle-ci n'avait rien d'une intellectuelle ascétique et ne portait pas de petites lunettes rondes comme Léon Trotski. Avec elle Georgen progressa très vite sous l'édredon et devint un amant tout à fait acceptable aux yeux de sa partenaire. Les bonnes camarades de Piola, convaincues que la propriété privée était une abomination capitaliste à proscrire absolument, se mirent en frais pour notre jeune héros et lui octroyèrent volontiers quelques séances de formation supplémentaires.

Les jours, les semaines, de longs mois se succédèrent ainsi et Georgen, pour la première fois de sa vie, se sentait bien. Sa relation libre absente de tout accaparement sentimental (Piola avait horreur des grands sentiments) lui convenait parfaitement. Ses nouveaux amis l'avaient tout de suite

intégré au groupe et la confiance qu'ils lui accordaient lui faisait du bien. Un groupe, c'est vraiment quelque chose pensait-il lorsqu'il se trouvait seul.

L'existence ayant été fort injuste jusque là pour Georgen, celui-ci comprenait d'autant mieux les injustices que dénonçaient ses nouveaux camarades. Le vague souvenir de son propre père fasciste et des coups de ceinture qu'il lui avait infligé auraient d'ailleurs suffi à le convaincre. Les arguments des rouges entraient donc en lui comme dans une motte de beurre frais.

Pourquoi n'avait-il pas pris plus tôt conscience de la puissance destructrice de l'argent accumulé par les capitalistes et qui semblaient vouloir toujours plus dominer le monde en exploitant les classes prolétaires, quitte pour s'enrichir encore plus à déclencher la guerre ? Il est vrai que ni Tappani ni Myriam ne l'avait instruit de telles choses. La lutte des classes n'était pas à leur programme et l'idéologie dominante en Finlande à cette époque était celle des blancs. Si malgré tout, son oncle Tappani avait encore eu quelques très vagues relations avec l'autre bord, les purges opérées par les blancs finlandais et la déportation de quelques uns de ses amis d'enfance l'avaient totalement dissuadé (et ceci de bonne heure) de s'engager dans la voie du socialisme. Trop dangereux. La transformation vers un monde meilleur attendrait encore un peu !

---

« Georgen chéri si on allait se balader ? J'ai quelque chose d'important à te dire. On peut aller faire quelques pas dehors. Tu veux bien ? »

Ils sortirent de l'immeuble et saluèrent le concierge qui tentait de redresser dans la cour une rambarde tordue par un chauffeur maladroit. La ruelle en pente conduisit naturellement leurs pas vers le port et les bateaux de pêche amarrés devant la magnifique place Kauppatori et le palais présidentiel. Il faisait vraiment beau.

« Dis-moi ça fait combien de temps qu'on se fréquente maintenant ? Demanda Piola.

- Quelque chose comme six mois. Pourquoi ? Georgen se demandait où voulait-elle en venir avec ses manoeuvres contournées.

- Cela fait sept mois et demie aujourd'hui et tu es le même, exactement le même que lorsque l'on s'est rencontré.

- Il faudrait que je change ?

- Tu as quand même appris pas mal de trucs durant ces sept mois. Non ? Tu ne crois pas ?

- Tu veux parler du parti ?

- Oui.
- Eh bien ?
- Eh bien mon cher tu n'ignores pas qu'à part nos sémillantes soirées et nos parties de jambes en l'air nous sommes tous engagés, mis à part toi bien sûr. Ton existence ne te semble-t-elle pas vide et inutile maintenant que tu nous connais ? Elle avait insisté sur ce nous qui opposait bien la notion de groupe à celle de couple. Le collectif opposé à l'individuel en quelque sorte.
- (...)
- Tu vas rester toute ta vie à regarder passer les trains ? Comme un bon petit bourgeois déprimé. Comment disent-ils déjà ? Ah oui, ça y est : le spleen. Tu vas soigner ton spleen avec les filles et l'alcool ? Jusque à quand Georgen ? Le sais-tu ? »

Cette charge inattendue n'était, on s'en sera douté, pas vraiment improvisée. Les camarades de Piola lui avaient demandé de sonner la fin de la récréation pour son ami. Le temps était venu de voir ce qu'il avait dans le ventre et de l'aider à accoucher d'une belle conscience de classe toute neuve en le faisant adhérer au parti.

Contemplant les lointains îlots qui marquaient la sortie du port, Georgen semblait attendre intensément un navire qui ne venait pas. Pourtant il s'était attendu à ce qu'on l'entreprenne un jour ou l'autre sur ce sujet mais il ne pensait pas que ce serait Piola qui s'en chargerait. Il répondit laconique :

« Les filles et l'alcool ? Le plus longtemps possible, mais ça ne m'empêche pas de faire des trucs si vous avez besoin de moi. »

Ses nouveaux amis l'intronisèrent, l'air grave, peu de temps après cette discussion... Sur les conseils de Piola, ils entreprirent de lui faire accomplir, entre deux soirées animées, une formation concrète de partisan. En dehors de la théorie Marxiste-léniniste proprement dite, une foule de choses exigeaient d'être maîtrisées sur le terrain et des exercices pratiques nombreux étaient censés en faire un militant compétent, voir plus. Les choses commençaient à devenir sérieuses.

Le SKP finlandais clandestin lui confia, sur les conseils de Piola, quelques missions telles que des transferts de boîtes aux lettres délicats ou des couvertures de rendez-vous afin de l'évaluer. Le parti communiste était interdit et se faire prendre au cours d'une action militante pouvait coûter cher à son auteur à cette époque là.

Il révéla rapidement des capacités bien au-dessus de la moyenne par rapport à son jeune âge et à sa dégaine un tantinet lymphatique. Ses qualités d'improvisation et de sang-froid furent bientôt remarquées et son dossier personnel fut transmis par la suite aux cadres du parti qui étaient

exilés en Karélie. Un déclic s'était produit et Georgen se transformait maintenant de jour en jour, retrouvant l'énergie et la vitalité joyeuse qui avait sommeillé au fond de lui durant toutes ces années de plomb. Il devint, au bout de quelques mois et après un entraînement avisé, un spécialiste de l'agitation-propagande clandestine. Cet engagement, nul ne pouvait dire et surtout pas lui-même, où cela le mènerait par la suite. Il fallait beaucoup de courage dans les années trente pour se battre au côté des camarades du parti finlandais et aussi un peu de l'inconscience de la jeunesse (ou un peu aussi du galbe incomparable des jambes de Piola). Cette mise en situation et les dangers encourus révélèrent à Georgen les forces qui somnolaient en lui-même et le rendirent plus coriace et plus sûr de lui.

A la fin de l'été trente et un, il fût sélectionné pour une mission de liaison avec le port de Lübeck en Allemagne du nord. Partir ? Il ne demandait que ça. Et là bas, l'aventure promettait d'être passionnante, en tout cas beaucoup plus que les soirées à répétition dans les restaurants d'Helsinki. Même s'il se doutait bien que cette mission ne serait pas forcément une simple partie de plaisir.



Piola travaillait à la belle saison comme serveuse sur un vieux ferry, le Nördlingen, qui faisait la liaison en mer Baltique entre la Finlande, la Suède et le port de Lübeck en Allemagne. Lorsqu'il y eu des réductions de personnel à bord après la grande récession de vingt neuf on lui confia un poste à plein temps pour un salaire à peine plus élevé. Georgen et elle ne se virent plus alors que très peu entre deux traversées. Ainsi vont hélas les choses de la vie...

« Tu verras Georgen que le second te plaira, c'est un type très chouette. Lui assura Piola en le couvrant de baisers. C'est quelqu'un sur lequel tu peux compter en cas de problème... »

Le lieutenant Melnikov avait navigué depuis de nombreuses années sur le Nördlingen et ses cheveux blanchirent, en même temps qu'apparaissaient de grandes plaques de rouille sur les oeuvres mortes de ce vieux bâtiment suédois. Toujours sanglé dans un uniforme galonné à veste blanche, sa casquette d'officier le plus souvent à la main, il était d'un abord agréable et donnait l'impression rassurante de celui à qui l'on peut s'adresser en toute confiance, sachant que l'on serait bien reçu et qu'il vous répondrait avec gentillesse et douceur. Les passagers le connaissaient bien et certains habitués étaient même devenus au fil des traversées des amis fidèles.

Aujourd'hui, ce vendredi, Il passe beaucoup de temps ainsi à communiquer avec les uns ou les autres. Tout va pour le mieux à bord, la navigation ne pose aucun problème et les services fonctionnent normalement. Si les hommes l'apprécient, les passagères ne sont pas indifférentes non plus au charme de ce quinquagénaire galonné aux tempes argentées mais celui-ci prend garde de préserver sa réputation et ses aventures à bord se limitent le plus souvent à des flirts discrets, escarmouches sans conséquences sur sa vie privée ni surtout sur ses petites occupations parallèles...

Lorsque la Baltique s'habille de gris et que le ciel prend soudain la teinte sombre du plomb le Nördlingen grince et gémit de toutes ses vieilles membrures. Melnikov souffre avec lui tout autant que si la mer torturait ses propres membres. Campé sur sa passerelle, les jambes légèrement écartées, il accompagne le roulis et ressent le moindre choc dont l'onde se propage sous les ponts depuis la chambre des machines.

« Tiens, le chef à du donner au moins trente tours d'un coup...  
Allo chef ? J'avais bien donné vingt-cinq tours au transmetteur ?

- « ... »

Plus tard un léger choc :

« Probablement la baleinière tribord avant qui donne encore sur son bossoir... Dit-il au timonier de quart.

- Oui lieutenant, je vais faire dire à l'avant qu'ils s'en occupent.

- Dites aussi au radio d'envoyer le RAS mais de demander quand même le médecin à Kalmar. Il pourrait bien s'agir d'une appendicite à la cabine 24. Pour le bosco, qu'il fasse préparer les containers devant le panneau tribord dès que possible mais sans filer les amarres. Ça bouge encore pas mal. Vous me rendrez compte. L'homme de quart quitta la passerelle pour s'acquitter de sa mission, abandonnant la barre entre les mains expertes du lieutenant.

- Ah aussi ! Dites Jürgen, pendant que vous y êtes, appelez-moi donc le copain de Piola Kavilov, la serveuse du bar-salon, j'aimerais lui dire un mot. »

Profitant de cette passerelle libérée pour un bon moment, Melnikov avait ainsi convoqué Georgen pour un contact. Ce dernier apparut une dizaine de minutes plus tard en haut de la coupée, ravi d'accéder au saint des saints du navire.

« Camarade Iversen ?

- Oui c'est moi dit Georgen qui remontait du pont des deuxième classe vêtu d'un duffel-coat à moitié trempé. « Charlie » pour les initiés.

- Lieutenant Melnikov, ravi de te connaître. Je dois te donner les consignes pour Lübeck. Il remit au jeune homme une forte et pesante enveloppe et dit :

- Il y a là un peu d'argent, des papiers authentiques au nom de Karl Schultz et une adresse à laquelle te rendre en arrivant. C'est un peu compliqué, tu verras, mais tout est expliqué. Il y a aussi la procédure de contact pour joindre ce bateau en cas de besoin, mais seulement en cas d'urgence. C'est bon ? A apprendre par coeur bien sûr et à détruire ensuite.

Le Browning et les deux chargeurs sont pour toi. A Lübeck ce n'est pas facile en ce moment. On peut aussi faire transiter du bord des messages radio sur toute la Baltique. Saches-le. En cas de besoin, le Nördlingen sera peut-être ta planche de salut ! Bonne chance mon ami et... Garde-toi bien là-bas car le danger ne viendra pas forcément de là où tu l'attends... Je m'arrangerai pour que Piola puisse te joindre en cas. On te fera débarquer par le panneau tribord avant pour éviter la douane. Tu n'auras qu'à te planquer dans l'entrepôt qui se trouvera en face de toi jusqu'à ce que tout le monde soit parti. Lorsque tu attendras que la voie soit libre à terre, ne gardes pas le pistolet et les documents sur toi mais planques les comme il faut à proximité. Ce sera plus sûr. Tiens toi prêt à vingt-et-une heures précises. Jürgen te conduira jusque au panneau avant.

« Merci beaucoup lieutenant, je n'oublierais rien dit-il, le coeur battant un peu plus vite, et merci aussi pour Piola. »

Il s'engouffra dans l'escalier de la passerelle et disparu de la vue de Melnikov quelques instants seulement avant le retour du timonier.

Le lieutenant se dit en lui-même que les cocos étaient plutôt sympas en ce moment mais quand même, celui-là paraissait bien jeune pour partir en mission à Lübeck par les temps qui courent...

---

## CHAPÎTRE DEUXIÈME

---

*Lübeck 1931*

Georgen sorti du bar et traversa un passage qui donnait sur la cour intérieure d'un immeuble sombre et assez sale. Un chat tout blanc vint se frotter. Le studio d'Angela se trouvait au quatrième. Il monta.

A vrai dire le choc qu'il ressentit lorsqu'elle lui ouvrit n'avait rien de très désagréable et le sourire qu'elle lui balança le remit instantanément des fatigues de son voyage. Le filtrage pratiqué par la section de Lübeck avait des avantages en effet et ceux d'Angela, quand à eux, n'étaient pas les moindres ! Celle-ci compara les documents remis sur le Nördlingen à ceux en sa possession et se déclara satisfaite. Ou plutôt presque satisfaite car elle désigna sans hésiter un divan confortable à son fringant visiteur et lui demanda ce qu'il voulait boire. C'est ainsi que Georgen intégra la section Liebknecht de Hambourg par une triste journée pluvieuse.

---

Lübeck en mil neuf cent trente-et-un est le siège d'une lutte féroce des syndicats de marins des quartiers du port contre les nazis qui gagnent de plus en plus de terrain. C'est également une porte d'accès vers les États-Unis pour de nombreux migrants qui souhaitent quitter le pays par la voie des mers avant qu'il ne soit trop tard. Le souvenir révolutionnaire des combats rangés avec la troupe de la Reichwher de mil neuf cent vingt-et-un et vingt-trois sont encore présents dans toutes les mémoires.

Les policiers de la ville vont être bientôt intégrés à l'armée, ce qui donne une idée assez claire de ce qui va s'ensuivre pour les droits publics. Des provocateurs sont maintenant partout à l'oeuvre. Chaque jour des assassinats politiques sont perpétrés par les SA. Le chômage de masse, lui, ne fait que croître. Pas belle la vie ?

Néanmoins les dernières élections régionales ont quand même donné

de justesse la majorité au SPD (sociaux-démocrates) et les nationaux-socialistes ont été battus. Malgré ce succès relatif, Lübeck et Hambourg sa voisine sont les villes de toutes les craintes pour la population ouvrière et de tous les espoirs pour les excités pronazis qui se voient déjà au pouvoir. Certains marins des syndicats se sont impliqués dans les luttes et les ports de la région alimentent en partie les bataillons de militants communistes au côté des ouvriers. Le nord du pays comme ici à Hambourg, résiste donc encore un peu à la marée brune tandis que la Bavière au sud est déjà devenue le Lander privilégié des nazis.

Il règne aussi à Lübeck, un curieux climat, un climat d'incertitude où chacun doit se méfier de l'autre et ne faire confiance à personne. Un climat pourri. Chaque jour la misère gagne un peu plus de terrain. Les expulsions de locataires insolubles sont quotidiennes.

C'est en cet univers cauchemardesque que Georgen s'est finalement installé dans une soupenette, au-dessus du studio d'Angela. On ne peut pas dire que ce lieu soit vraiment confortable mais il est disponible et personne d'autre ne réside à ce niveau. Pour sa toilette, il descend chez Angela et il prend ses repas dans l'arrière-salle du bar, le Dock's Bear. Pour subsister, par contre, une fois son pécule dilapidé et ne recevant aucun subside du KPD, il n'a pas d'autre choix que de traficoter et il se livre à un tas de petites combines minables. Il a pris l'habitude de dire : La faim justifie les moyens afin de se dédouaner. Par exemple il a vite découvert que les marins détournaient parfois des marchandises lorsqu'elles étaient facilement négociables. Lui se chargeait maintenant dans le quartier de la revente de toutes sortes de choses, depuis les tissus de laine anglais à haute valeur ajoutée jusqu'à la gnôle infâme avec laquelle se purgent les marins. Son petit business rapporte juste de quoi se nourrir. Le problème c'est de se rendre à la source d'approvisionnement auprès des cargos à quai. Un excellent exercice pour faire grimper le taux d'adrénaline dans le sang lorsque l'on est amateur de sensations fortes.

Tard dans la nuit les docks faiblement éclairés sont le théâtre d'échanges et de trafics de toutes sortes. Pourtant, douaniers et flics veillent. Le danger provient surtout en fait des bandes de rôdeurs.

Lorsque tout semble tranquille et silencieux et que, dissimulé à l'ombre d'un portique Georgen attend son vendeur, il serre bien fort son Browning dans sa poche, avec au creux de l'estomac un pincement qu'il connaît bien. Il a du improviser pour découvrir les itinéraires les moins exposés, plus tranquilles et plus sombres pour parvenir jusqu'aux quais. Cela peut sembler facile mais l'inextricable fouillis des docks, avec ses endroits découverts et éclairés, ses ruelles et ses recoins sombres est difficile à imaginer. Pour s'y retrouver et ne pas se faire ramasser par une patrouille ou tomber sur une embrouille il vaut mieux parfaitement connaître le secteur.

En ces temps de misère où la violence sévissait quotidiennement, des bandes de gueux, crève-la-faim, hantaient ces lieux déserts à l'affût du moindre passant à détrousser. Ils ne laissaient pas forcément d'ailleurs leurs victimes en bonne santé et souvent même, pas de témoins derrière eux. Il était assez fréquent au petit matin de trouver un cadavre anonyme allongé de tout son long sur les quais ou baignant dans les eaux du port.

Un gars se pointe comme un chat, comme un rat, et se faufile dans l'ombre de la grue. Georgen ne l'a même pas entendu arriver. Le type sourit :

« C'est moi te casses pas ! Cette fois-ci ça va t'intéresser.

- C'est pas de la bouffe au moins ?

- Mieux, bien mieux fiston. Si t'as pas la trouille, tu prends tout, dit-il en montrant un petit paquet de toile, et tu te tires. C'est de la coke, et pas chère.

- La blanche ? Je fais pas trop ça moi tu sais. D'où ça vient ?

- En gros c'est une récup. Tu piges ? Pas un trafic. Moi, j'ai disons récupéré deux cent cinquante grammes que des mecs allaient balancer à la baille. Voilà.

- Et ces mecs ?

- Y doivent nourrir les crabes à l'heure qu'il est.

- Tu en veux quoi de ta camelotte ? J'ai pas des fortunes sur moi tu sais».

Le marin est graisseur sur le cargo Santo del mar à quai à une encablure de là. Il n'est certainement pas exigeant. Georgen voit soudain le gros coup arriver. Il annonce :

- J'ai cinq cent.

- Va pour cinq cent. Mais c'est pas cher.

- Attends, il faut goûter.

- C'est de la bonne, le chef l'a déjà goûté. Il a dit que c'était de la bonne.

- Vas toujours. Il goûte à l'aide de la pointe de son canif. Ça devrait coller. T'en auras d'autres ?... »

L'autre disparut dans la nuit. La fortune avait souri ce soir à Georgen. Il pourrait facilement multiplier par vingt le prix payé. Il s'enfonçait en même temps un peu plus profondément dans une petite délinquance de droit commun, justifiée à ses yeux par son statut de clandestin mais très éloignée pourtant des nobles mobiles professés par ses copains finlandais. Son jeune âge et son peu d'expérience des pratiques liées aux trafics dans une zone portuaire comme celle-ci, le rendaient un peu inconscient.

Il y a certains caïds qui n'y apprécient pas particulièrement la présence de francs-tireurs sur les quais qui leur « appartiennent ». Ceux-là utilisent des méthodes généralement radicales. Si ce petit paquet qu'il avait maintenant en poche pouvait seulement parler...

Un autre soir depuis sa soupenle, il perçu des cris et le bruit d'une bagarre qui montait du bas de l'immeuble. Angela était aux prises avec trois autres filles et ça commençait à chauffer dur sous le porche. Descendu après avoir enfilé rapidement son pantalon Georgen se fit entendre suffisamment fort (...) pour rétablir l'ordre. Angela n'avait fait que défendre son coin de bitume contre une tentative d'expropriation concertée. A partir de ce jour, il acquit des droits indiscutables à exercer la noble profession de souteneur auprès de sa chère Angela qui su de son côté lui en être très reconnaissante. Un petit maquereau de plus me direz-vous dans un port international, on n'en fait pas toute une histoire !

---

En ces temps troublés le statut de membre de la section Liebknecht ne garantissait à son bénéficiaire aucune sorte de protection. Chaque militant dans le réseau se débrouillait indépendamment des autres et en cas de problème, personne ne pouvait malheureusement rien pour lui.

La situation ne s'améliorait pas, au contraire, pour les communistes. Ils étaient la cible des grosses brutes des sections de SA et leurs cadres devaient sans arrêt changer de lieu de résidence, par crainte des assassinats. Fort heureusement pour notre ami Georgen, Angela était une femme beaucoup plus aguerrie que lui et il n'aurait certainement pas survécu longtemps durant cette période à Lübeck sans les lumières et la complicité de sa protégée. Elle le préservait du pire. Cette prostituée sans illusions sur le genre humain, avait quelque part plus d'humanité et de vaillance que nombre de ses contemporains.

Elle avait su s'adapter à sa façon à cette époque cruelle où, lorsque l'on vivait en marge comme elle, la première fausse route empreintée pouvait réduire votre existence à néant. Sa fidélité au parti, indéfectible, remontait au temps de ses parents à Berlin qui avaient payé de leur vie leur engagement. Angela, c'était une lionne, pleine d'énergie et de courage. Et Georgen était maintenant devenu son homme. Lequel protégeait-il l'autre finalement ? Il était permis de se le demander.

---

## *Le premier-maître Karl Schumacher*

Tous les jeudis, en civil, le premier-maître Schumacher quittait l'immeuble du quartier général de la Reich marine à Hambourg ou il avait son bureau pour se rendre, d'abord à pied, puis par le bus à son domicile de Lübeck. Ses fonctions bureaucratiques lui épargnaient bien des tracasseries inhérentes à la vie militaire. Servir sur une unité en mer, les longues absences, la discipline, bref, tout ça le rebutait. Au QG il avait la planque. Pas trop vite le matin et doucement l'après-midi, faisait partie de son credo personnel, malicieusement répété à longueur d'année à l'adresse de ses collègues de bureau. En fait Schumacher se dépensait surtout le soir, beaucoup plus en tout cas que le matin ou l'après-midi.

Il avait pris l'habitude, avant de rentrer chez lui, de prendre un verre ou deux dans l'un ou l'autre des innombrables bars de Hambourg ou de Lübeck. Rien de bien méchant mais, au fil du temps et la monotonie de son existence aidant, les verres avalés furent quatre, puis passèrent à cinq, et se succédèrent bientôt sans qu'il essaie vraiment de les compter. Pourtant son visage lisse et ouvert ne laissait rien deviner de sa pochtronnerie. Il marchait toujours un peu à l'air libre avant de rentrer à la maison et arrivait certes assez tard, mais sans que son comportement soit visiblement affecté par l'alcool. Il était toujours respecté de ses voisins.

Dans les premiers temps, lorsqu'il n'était pas encore intoxiqué, il choisissait de faire « étape » dans les bars honorables et bien fréquentés des grandes avenues. Il s'y fit quelques copains de comptoir et de fil en aiguille se retrouva à visiter avec eux des endroits plus animés certes, mais moins honorablement fréquentés ; peuplés d'une faune haute en couleur et aussi de quelques personnes girondes et peu farouches. Il fût repéré par un marin auquel il avait eu l'imprudence de parler de son job. Mise au courant, la section désigna Georgen et Angela, toutes autres activités suspendues, pour le prendre en charge. De simple agitateur, Georgen était passé apprenti-espion. Inutile de préciser que tout ce qui concernait de près ou de loin la Reich marine intéressait au plus haut point le Komintern.

Mis à part sa propension à vider les choppes facilement, Schumacher ne présentait aucune de ces « aspérités » de la vie qui, pour un homme que l'on désire convaincre et soumettre, deviennent de classiques moyens de pression. Il était honnête, sans pratiques sexuelles désaxées et ne faisait partie d'aucun groupe politique. Une seule solution s'imposait dans son cas ; faire copain-copain avec lui et consommer en confiance dans un premier temps. Ensuite essayer d'augmenter la prise de boisson et peut-être lui faire tester d'autres produits plus efficaces. S'il perdait pied il serait plus facile de le compromettre dans une sale histoire quelconque. Une fois résolues ces questions de stratégie, il ne restait plus pour nos deux agents du Komintern qu'à passer aux choses pratiques.

Le premier contact, assuré bien entendu par la miss Angela se déroula comme prévu et l'hameçonnage réussi d'autant mieux qu'elle s'abstint d'en faire trop et que Karl, c'était le prénom de Schumacher, pensa qu'il y avait des putes sympas et pas collantes avec qui boire une bière n'engageait pas forcément à monter.

Plusieurs étapes furent franchies sans précipitation. Plus de trois mois furent nécessaires pour que Georgen et Angela deviennent des familiers pour leur nouveau copain Karl.

« Oh, regarde qui arrive !

- Mais c'est notre Karl ! Klaus mets-nous trois Schultz s'il te plait.

- Non mais regarde-moi cette tête ! Ca va Karl ? T'as l'air pompé.

- C'est d'hier, on a un peu forcé...Quand même.

- Et alors ? Tu te reposes toute la journée au ministère, tu peux récupérer à ton aise tandis que moi... Dit Angela, il faut que je turbine !

- Oh, mais je bosse aussi, c'est pas la même chose d'accord... (Sourires)

- Non, sinon tu travaillerais dans un tonneau percé, comme les mousses dit le barman qui déclencha pour le coup l'hilarité générale.

- J'aime mieux goûter à tes tonneaux à toi, répondit Karl sans s'offusquer.

- Quand je les mets en perce moi, y a pas du mousse dedans ! Hi Hi ! »

Ils firent une découverte : Karl ne jouait pas mais cela n'aurait pas été si difficile que ça de l'y pousser car il possédait la fibre du joueur. Du moins le barman du Dock's Bear, ex-croupier et accessoirement interdit de casino, en était-il persuadé. Question d'opportunité. Il suffisait sans doute de lui faire franchir les premiers pas et voir ensuite s'il risquerait ou non une partie de sa paye à une table. Après ça serait du gâteau !

Karl de son côté n'ignorait pas que Georgen était le protecteur d'Angela. Cela lui donnait même un sentiment de sécurité car personne ne se risquerait ici à l'ennuyer. Angela se révélait une fille adorable et remettait toujours sa tournée au comptoir sans chercher à profiter de lui. Finalement on pouvait très bien rester copains sans se compromettre plus loin avec eux. On s'amusait bien au Dock's Bear, bien mieux que dans ces aquariums tristes du centre-ville ou les buveurs font penser à de pauvres poissons prisonniers derrière les vitres. Et puis après tout la vie n'est elle pas si courte qu'on ne puisse en profiter un peu ?

Il existait à Hambourg quelques clandés mais la police y entretenait beaucoup trop d'indics pour que l'on y attire ce précieux Karl. Aussi Angela eut-elle une idée impossible : Monter de toute pièce un faux clandé ou toutes les mises seraient bidonnées sauf pour ce pauvre Schumacher. Les comparses possibles ne manquaient pas, toute la difficulté consistant en fait à y amener leur victime (ou leur objectif selon les points de vue), et qu'elle soit bien décidée à flamber. Le Dock's Bear possédait une

sorte d'annexe ou les fûts vides et un vieux stock de planches noircies étaient entreposés. On y pénétrait par une porte qui donnait sur une ruelle adjacente, perpendiculaire à la façade du bar. Un escalier de cave communiquait avec un assez vaste sous-sol voûté. Le barman se demanda pourquoi personne n'avait pensé auparavant à s'en servir comme salle de jeu. Le lieu s'y prêtait parfaitement. Seule une éventuelle sortie de secours manquait. Ceci expliquant peut-être cela.

Georgen entreprit alors de faire certaines confidences dans le but d'affranchir Karl. Un affranchi dans le langage des apaches, étant un initié. Il lui proposa très discrètement une affaire qui pouvait rapporter un bon paquet pour un investissement raisonnable.

« Si je te rencarde, c'est pour te faire une fleur c'est tout. On n'est pas nombreux à être au parfum à part Angela et Günter.

- Tu sais Georgen, moi, les combines du port c'est pas ce que je recherche. Surtout vu mon boulot, ça pourrait me retomber dessus comme un rien.

- Y'a absolument rien d'illégal ; juste un paquet de pognon à se faire Karl !»

Cela allait de soi. Il s'agissait d'acheter à bas prix un certain nombre de carcasses de boeuf détournées de leur frigo et de les refourguer presque au prix de détail de boucherie en les faisant débiter par un atelier clandestin. Une histoire crédible parce qu'assez couramment pratiquée. Georgen connaissait fort bien ce genre de trafic et que sa combine fonctionnait réellement. Mais Schumacher ne voulu rien savoir.

Du moins la première fois. Car lorsqu'il rejoignit ses amis quelques jours plus tard et qu'il partagea leur joie d'avoir réussi leur coup en faisant bombance avec eux autour de nombreuse choppes bien mousseuses, il se senti un peu frustré et vaguement exclu du groupe. Les copains sortaient ostensiblement de gros billets de leurs poches comme si de rien n'était, tout en prenant garde à présent de le laisser prudemment en dehors des « petites » affaires qu'ils réalisaient.

Bref, après un laps de temps assez long, Karl se trouvait maintenant à point. Il avait beaucoup bu, beaucoup spéculé, avait gagné pas mal de fric grâce à des combines juteuses et la perspective que ses amis lui fassent suffisamment confiance pour le faire entrer au clandé du Dock's n'était pas pour lui déplaire. Le plan fonctionna parfaitement et un beau jour, après une très mauvaise passe de Karl à la table de poker, le (prétendu) tenancier, un type à la face de brute, accepta de lui prêter une grosse somme. Karl, bien imbibé ce soir là voulait à tout prix se « refaire » malgré les conseils de prudence de ses amis. Il perdit, le croupier n'étant autre ce soir là que le barman du Dock's.

Les alcooliques ont ceci en commun que certaines situations particulièrement

difficiles leur restituent leurs facultés de jugement et leur permettent de reprendre pied, au moins pour un temps. Le lendemain de cette soirée, Karl vécu des heures difficiles et ses collègues de la Reich marine se demandèrent ce qu'il avait, lui qui se montrait si enjoué d'habitude. Son problème était clair : Rien ne lui permettait d'envisager de restituer, ne serait-ce qu'une partie de la somme qu'il devait au tenancier du clandesté. Or ce monsieur d'après Georgen avait une façon bien à lui de traiter les mauvais payeurs et de régler ses comptes. Il avait fallu qu'il tombe sur un caïd. Pas de chance ! Bien que marin en principe, Karl n'avait aucune envie de faire connaissance avec les eaux froides et huileuses de l'avant-port, une gueuze de fonte aux pieds. Ses amis firent tout ce qui était en leur pouvoir pour arranger les choses mais tout ce qu'ils purent obtenir ce fût un délai d'un mois supplémentaire pour que Karl règle son ardoise. Il fallu trois mois de plus pour que Schumacher, devenu consommateur occasionnel de blanche, mort de trouille mais toujours protégé par les amis de Georgen consente à échanger quelques menus tuyaux, (négociables auprès de certaines personnes intéressées connues seulement de Georgen) contre une somme rondelette qui le libérerait de sa dette une fois pour toute. Désespéré, il se rendait compte maintenant qu'il avait mis la main dans l'inexorable engrenage de la trahison et qu'il n'en sortirait certainement pas de sitôt.

---

### *Bruits de bottes*

Nous sommes le 30 janvier 1933. Pendant que nos amis prenaient le contrôle de Schumacher à Lübeck, Hindenburg remettait les clés de la chancellerie à Adolf Hitler. Aucune des promesses de ce dernier de respecter la légalité républicaine ne sera bien entendu tenue. Erich Raeder est alors nommé ministre de la marine. Son plan prévoit un programme de réarmement officiel de 1930 à 1936, et plus tard un plan d'armement massif secret entre 1936 et 1943 ; les recherches nécessaires étant confiées à des ingénieurs expatriés en Suède et nantis d'un confortable viatique, dont l'origine était également placée sous le sceau du secret. Les accords de Versailles (faisant suite à la première guerre mondiale) exigeaient encore à ce moment que le réarmement de l'Allemagne soit strictement contingenté.

Le Reichstag (parlement de l'Allemagne) brûlera le 27 février sur les ordres secrets de Göring. Les nazis accuseront les communistes et procéderont à quatre mille arrestations. Dès le lendemain sur demande de Hitler, Hindenburg suspend par le décret sur « la protection du peuple et de l'État » la liberté des personnes, l'inviolabilité du domicile, la liberté d'opinion, de réunion, de presse, le secret postal et légalise l'internement

préventif ou définitif d'individus jugés « dangereux ». Des commissaires du Reich sont nommés à Brème, à Lübeck et à Hambourg. Hermann Göring prend personnellement en main la police de Prusse. Une longue nuit commence pour la liberté.

---

### *Les abattoirs généraux de Lübeck*

La section Liebkecht opérait une évaluation à priori des documents fournis par Karl. Les premières livraisons ne présentaient pas à vrai dire un intérêt exceptionnel. Il s'agissait le plus souvent de listes d'effectifs et de mouvements de navires dont la plupart étaient déjà connus du Komintern. Angela apportait religieusement à peu près chaque mois un classeur au local dont le lieu était tenu secret et dont seuls les courriers habilités connaissaient l'adresse. Tout cela ne coûtait strictement rien d'ailleurs, Karl étant maintenant contraint de coopérer sous peine d'être dénoncé à ses chefs. Le parti aurait certainement été beaucoup plus intéressé par l'armement ou les appareils nouveaux embarqués sur les unités de guerre et les sous-marins, les célèbres U-boote. Georgen prêchait pour la patience qui s'était révélée payante jusqu'à présent avec Karl. La section accepta de patienter.

Mais Angela s'inquiétait pour une autre raison. De drôles d'histoires circulaient sur des complots contre le parti à Moscou et ailleurs en Union Soviétique. Visiblement, il y avait un malaise quelque part et pour confirmer cette impression, l'un des responsables qu'elle voyait régulièrement avait été remplacé sans explication. On recevait des nouvelles d'URSS par les marins des équipages de la Baltique. Le camarade Staline aurait déclenché une grande épuration visant tous les traîtres dans le parti. Les camps se remplissaient de camarades connus pour leur rôle dans la révolution socialiste et personne ne comprenait ce qui se passait.

Y avait-il véritablement un grand complot réactionnaire mis à jour par le camarade Staline ? La chose était fort possible mais malgré tout quelque chose ne collait pas : Les camarades écartés ou internés, à ce qui se disait, était tous des héros de la première heure. On imaginait mal qu'ils aient soudainement trahit la cause en masse. Et pour quelles raisons ?

---

A Moscou, ils pouvaient bien faire ce qu'ils voulaient, mais ici à Lübeck, avec Hitler, les flics nazis et les SA il était impossible de travailler au sein de la section sans une confiance et une fidélité absolue entre tous les affiliés du réseau. Faute de quoi tous les membres de la section risquaient d'être arrêtés. C'est d'ailleurs hélas, comme nous le verrons, ce qui se produisit.

Un jour, Angela revint du local où elle avait été reçue par le nouveau responsable qui semblait bien la connaître. Ce secrétaire se tenait à son bureau et il se mit immédiatement à éplucher devant elle les documents qu'elle avait amenés. Son attitude ne lui sembla pas correspondre aux procédures en usage habituellement. De plus il semblait pressé, un rien agressif. Son interlocuteur était petit et râblé et ses minuscules yeux noirs soupçonneux, surmontés de lourdes paupières ne rencontraient le regard d'Angela qu'à de brefs instants ce qui suffisait à la glacer. Cet homme était un reptile froid et cruel. Son intuition féminine ne la trompait certainement pas !

Georgen mis au courant de ces changements inquiétants prit alors une décision qui devait plus tard le sauver. Il réunit quelques camarades dont il estimait qu'ils étaient suffisamment sûrs et entreprit d'établir à tout hasard une surveillance discrète du local de section. Angela accepta, contre toutes les consignes reçues, de communiquer l'adresse secrète, un simple bureau situé dans les bâtiments de l'administration des abattoirs généraux de la ville.

Leur système de guet révéla la présence à plusieurs reprises aux abords des locaux surveillés d'un policier connu sous le nom de Kramer, un nazi notoire. Une souricière ? Mais alors pourquoi la police ne surveillait-elle pas les lieux entre ses visites ? Qui ce flic pouvait-il bien rencontrer lorsqu'il venait ? Était-ce quelqu'un de la section Liebknecht ? Était-ce pour une toute autre raison n'ayant rien à voir avec Liebknecht mais plutôt avec une histoire intéressante les abattoirs ? Georgen recommanda la plus grande prudence aux camarades qui planquaient aux abords de la section. On s'attendait au pire. Pourtant Angela continuait bravement ses livraisons régulières chaque mois et rien ne permettait d'affirmer que la section soit investie par les nazis. Si un doute persistait au sujet du responsable, elle n'avait pas pour autant la possibilité d'arrêter les livraisons et de transgresser ainsi les consignes.

Ce doute fût levé définitivement lorsqu'Angela fût arrêtée par la police le treize avril en allant livrer comme à l'accoutumée la moisson fraîche de Karl.

---

## *Madame Oppinto*

Les larges hublots qui éclairaient le salon des passagers de première classe du Nördlingen étaient battus par de violentes rafales de pluie arrivant presque à l'horizontale et les entrailles du vieux navire laissaient remonter vers les rares passagers présents qui n'étaient pas encore malades, le ronronnement de ses diesels fatigués, entrecoupé par les coups de boutoir des paquets de mer contre le bordage.

La prochaine escale, le port de Kalmar en Suède se trouvait encore à plus de cent milles de là et tant que l'on ne serait pas à l'abri entre la côte suédoise et l'île d'Öland, il faudrait tailler la route sur cette mer démontée pendant de nombreuses heures encore. A l'extérieur, le souffle de la tempête écrétait la faite des vagues. Une écume blanche, lumineuse sur le fond gris du décor, était arrachée par le vent et s'étirait comme de longs cheveux argentés sur les eaux d'un vert sombre. La Baltique, mer fermée, avait parfois durant l'hiver, de ces terribles colères. La navigation pouvait alors y devenir très dangereuse, même pour un bateau de fort tonnage. Cette situation ne semblait pas affecter le moins du monde le lieutenant Melnikov qui conversait tranquillement avec une charmante journaliste finlandaise assise devant une tasse de thé fumante.

« Comment se porte votre nouveau journal chère madame ?

- Helsingin Sanomat ?

- Oui

- Notre équipe de correspondants et de rédacteurs ne manque pas de matière en ce moment en tout cas. Je pense que nous aurons un bel avenir. Je parlais du journal bien sûr. »

Madame Oppinto souriait tristement en prononçant ces quelques mots. Elle connaissait Melnikov depuis des années et le Nördlingen lui était familier. Les sinistres craquements qui accompagnaient chaque coup de mer ne l'inquiétaient plus depuis longtemps. Au contraire, ce vieux rafiote représentait pour elle, qui menait une existence perpétuellement en mouvement, une sorte de havre où elle se sentait en sécurité. Elle y avait tout le loisir de travailler ses articles et le contenu de ses dépêches sans être dérangée par les autres passagers car son cher lieutenant ne l'aurait pour rien au monde laissé voyager en seconde classe. Elle avait acquis ce rare privilège à bord d'être traitée comme une invitée de marque dont la place était réservée gracieusement sur le pont des premières. Son charme indéniable n'était pas l'unique raison, nous allons le voir, de la faveur qui lui était ainsi faite.

« Henna... Georgen Iversen, alias Karl Shultz est arrivé à bord.

- Voici une excellente nouvelle lieutenant mais je dois vous confesser que j'étais déjà au courant. Je l'ai aperçu rapidement de loin à l'embarquement.

Il manque un peu de discrétion ce jeune homme. On aurait dit un véritable traine-savate ! Et Swatch, est-il à bord aussi ?

- Oui. Ils sont avec le radio.

- Parfait. Ça va être une partie difficile, mais il faut la jouer. Harrycot est inquiet. Il était temps je pense de récupérer ce Georgen. Quand le colonel a appris que le réseau Liebknecht avait été grillé, il a craint pour la vie du rejeton de Myriam. Il ne mérite tout de même pas les flammes de l'enfer ce garçon !

- Swatch s'y connaît rudement bien en parties difficiles à jouer ! Le radio a télégraphié le signal à notre antenne de Kalmar. Il sera réceptionné là-bas.

- Il faudrait bien sûr que Myriam soit tenue momentanément à l'écart pour Georgen. Ceci est une recommandation impérative du colonel. Nous ne devrions pas l'oublier.

- Cela vaudrait mieux pour nous en effet constata le lieutenant avec une oeillette discrète, sinon gare au courroux légendaire de notre cher colonel. Nous l'appellerons donc Charlie dorénavant. Prenez en note chère amie. »

Cette conversation se poursuivit encore quelques minutes sur le ton décontracté qu'utilisaient toujours madame Oppinto et Melnikov pour leurs entretiens à bord. De loin, le personnel et les autres passagers n'auraient rien remarqué d'autre qu'un échange de politesse très anodin entre une jolie passagère et le second du bord.

Depuis le transfert de Georgen vers Lübeck en trente-et-un, beaucoup d'eau de mer était passé sous la quille du vieux Nördlingen. Les événements allaient en se précipitant. Le réseau Komintern du bord avait été à peu près démantelé suite à la crise politique interne en Union Soviétique et aux grandes purges déclenchées par Staline, purges qui avaient malheureusement affectées aussi les partis frères et le Komintern. Les réseaux de la Baltique étaient alors sérieusement désorganisés. Plusieurs agents avaient pris le large, peu désireux de jouer les victimes collatérales.

Pour finir, une descente de police à Stockholm pour une soi-disant histoire de stupéfiants s'était soldée par l'arrestation des deux derniers membres du réseau. Le commandant du Nördlingen, qui, fort heureusement pour lui, avait des relations haut placées ne fut pas inquiété par les autorités suédoises et il répondit de son second comme de lui-même ce qui fit que ce dernier ne le fut pas non plus.

Cette situation contrariait fortement les plans du War Office britannique qui perdait avec ces défections le moyen de circonscrire et d'infiltrer le réseau du Komintern du Nördlingen en utilisant pour ce faire les compétences de ses agents permanents à bord. Agents qui n'étaient autres, vous l'avez deviné, que le radio et le second du navire. Ainsi, de longue date, madame

Oppinto, officier de liaison, et Melnikov travaillaient-ils en équipe pour le compte du colonel Harrycot et du réseau du Nord-est.

Mais qu'est-ce que venait faire ce pauvre Georgen au beau milieu de cette saga ?

---

### *Une cavale acrobatique*

Le radio disposait d'un local juste assez spacieux pour recevoir et transmettre les messages. Par contre sa chambre était plus vaste, si l'on peut dire et il y disposait d'une table et de quatre chaises, ainsi que d'un bar impressionnant tant par la variété que par la quantité des boissons qu'il renfermait. Ne parlons pas ici de prix car les douanes ne devaient pas avoir vu la couleur des taxes applicables à cet arsenal de bouteilles ! Privilèges des marins...

Assis à table, Georgen attaquait un énorme sandwich au saumon et à la mayonnaise. Sous la pression de ses puissantes mandibules de fugitif affamé, celle-ci dégorgeait d'entre les tranches de pain de mie pour se répandre sur son menton et ses doigts avant de finir sur la table. De temps en temps il portait à ses lèvres une flasque de vodka finlandaise, le célèbre Koskenkorva, pour faire descendre plus rapidement les monstrueuses bouchées. En face de lui l'imperturbable major Swatch le contemplait enfourner boisson et nourriture avec tout l'intérêt qu'un gentleman britannique peut porter à une exhibition d'un genre exotique sans aucun rapport avec l'idée qu'un British peut se faire sur la façon de se tenir à table. Il attendit patiemment et sans un mot que le jeune homme ait terminé cette peu protocolaire démonstration avant de déclarer gravement :

«Well... Georgen.»

Amaigri, les yeux décaqués celui qu'il appelait Georgen n'avait plus grand-chose à voir avec le solide Norvégien qui avait débarqué à Lübeck deux années plus tôt. Les derniers déroulements de l'affaire Schumacher l'avaient complètement déstabilisé. Le jeune maquereau d'Angela ne faisait rien d'autre que de surnager sur l'océan de son infortune malgré le réconfort accessoire de la vodka-mayonnaise. Il essayait mentalement de replacer dans le bon ordre tout ce qui lui était arrivé récemment.

En quelques jours lui avait été infligés tous les événements qui peuvent réduire le plus infatigable, le plus tenace des hommes à ne devenir que l'ombre de lui-même. Cette ombre grise qui s'était posée sur lui après

l'arrestation de son amie Angela et qui désormais ne l'abandonnait plus.

---

Les camarades censés assurer la protection d'Angela lors de ses livraisons se trouvèrent simplement dans l'impossibilité de réagir lorsque celle-ci tomba dans le piège tendu au local de la section. Les nombreux policiers qui bloquaient les accès ne leur auraient certainement laissé aucune chance en cas d'affrontement direct. Ils assistèrent donc, sans se découvrir et sans pouvoir broncher mais bouillant de rage, au départ de leur belle et courageuse amie, encadrée par les uniformes verts. Puis ce fût le signal du sauve-qui-peut général. En deux heures à peine, tous les amis du réseau avaient déserté, qui sa chambre, qui son bar, qui son bureau pour aller se planquer dieu sait où.

Georgen qui ne se trouvait pas sur les lieux précis de l'arrestation à ce moment là fut mis au courant l'un des derniers et par le plus grand des hasards. Ayant fait le poireau un long moment aux abords des abattoirs généraux (où il devait attendre le retour d'Angela), il se rendait, vaguement inquiet par son retard, au Dock's Bear pour avoir des nouvelles de son amie et s'apprêtait à y entrer lorsque la porte s'ouvrit à la volée sur les flics qui poussaient dehors le barman menottes aux mains. Georgen eu juste le temps de croiser son regard qui lui criait silencieusement de foutre le camp le plus loin possible de ce merdier. Finalement, l'un des gars de l'équipe des abattoirs, revenu en catastrophe, croisa le chemin de Georgen et le mit rapidement au courant de l'arrestation d'Angela.

Un coup de filet, comme son nom l'indique doit capturer tous les poissons en même temps et tenter de neutraliser tout un réseau à la fois. Donc concerner tous les endroits où ses membres se cachent. Georgen ne pouvait savoir jusqu'à quel point la police les avait repérés. Sans un plan B individuel en cas de coup dur, point de salut. Tout contact, tout lieu utilisé auparavant pouvait se révéler une chausse-trappe, un piège mortel. Si des signalements étaient diffusés, circuler pouvait vite devenir une vraie partie de roulette russe. La seule initiative raisonnable consistait à attendre la nuit avant de bouger comme un animal sauvage qui souhaite échapper à la cruauté des hommes.

En bonne logique, la cavale de Georgen aurait dû le conduire le soir même vers le port, dont chaque recoin lui était familier et où il lui aurait été possible de se débrouiller au moins quelques temps. Mais après ? Fuir ? Et vers où ?

Il enfila un vêtement de travail avec son duffel-coat par-dessus et quitta

sa soupente rapidement pour passer en flèche à l'étage du dessous chez Angela récupérer son flingue et quelques affaires. Un paquet de fric aussi qu'il glissa dans la poche de la veste. Dans la panique (car cet endroit était sans doute le dernier où s'attarder) il eut tout de même le réflexe d'emporter une chemise remplie de papiers au cas où il y aurait eu quelque chose de compromettant à l'intérieur. Fourrant tout ça dans un rucksac il dévala l'escalier quatre à quatre. Arrivé dans la cour, il escalada en souplesse les deux mètres cinquante du mur mitoyen et sorti par le porche de l'immeuble voisin en s'efforçant de marcher d'un pas tranquille, sans se retourner une seule fois mais les yeux baignés de larmes de rage.

Évitant les grandes artères du centre-ville il réussit à atteindre sans encombre la gare de triage jouxtant le port et située à un bon kilomètre de son quartier. Là, il se blotti dans l'obscurité propice d'une remise désaffectée en bordure des voies et attendit, pelotonné sur lui-même, que la nuit daigne enfin tomber. Il n'y avait rien d'autre à faire pour le moment. Ses pensées en ce lieu solitaire et glacé où nul convoi ne roulait à cette heure le portaient vers Angela. Il n'osait penser à ce qu'ils allaient lui faire subir. Une bouffée brûlante lui enflamma le front tandis que ses poings se crispaient sur eux même, dans un spasme de haine, comme de puissantes serres quand elles se referment sur l'échine de leur proie.

La nuit venue, il dormait à poing fermé, anéanti par ses émotions et ce n'est qu'à une heure avancée qu'il entreprit de gagner les docks. Cela se passa très bien pour commencer, sous un ciel sans lune. Ses trafics en tous genres se révélaient finalement très utiles car il était à présent rompu à la circulation nocturne en ces sinistres lieux. Il progressait avec le style d'un commando de marine, spécialiste du combat de rue, se déplaçant rapidement d'un recoin sombre à l'autre sans faire aucun bruit. Son idée était d'embarquer à tout prix et le plus vite possible. Toute la difficulté consistant à trouver comment et à bord de quel bateau !

Le Nördlingen ne serait pas à son mouillage habituel avant le vendredi suivant. Or on était mardi. Il devait donc attendre plus de quarante-huit heures dans un endroit sûr et trouver le moyen de monter à bord sans se faire repérer. Il était fort probable, sinon certain que la police effectuerait une surveillance renforcée des passagers en partance.

Ses profondes réflexions en étaient là lorsqu'il détecta devant lui un léger frôlement. Il discernait à présent deux silhouettes sombres à quelques mètres de lui, à peine visibles, qui progressaient dans sa direction. Attention ! Un autre bruit derrière lui maintenant. L'eau luisait dans le bassin à sa droite. Se retournant brusquement il évita de justesse le violent coup de barre que lui destinait le gars placé derrière lui. Le fer siffla à son oreille. Dans ce genre d'embrouille c'est l'instinct qui parle. Son pied droit écrasa le genou gauche de son assaillant qui se mit à crier puis il plongea sans hésiter dans le bassin et ce réflexe lui sauva probablement la vie.

Il eu le temps d'entendre ses assaillants prononcer des jurons étouffés dans une langue qu'il ignorait tandis qu'un long hurlement s'échappait de la gorge du type à l'articulation brisée. Il s'éloigna du quai en quelques brasses, mais celles-ci étaient rendues inefficaces à cause du sac et de la veste. Il jouait gros jeu sachant qu'on ne peut tenir que quelques minutes dans une eau aussi froide. S'aidant de grands moulinets des bras, au prix de terribles efforts, il s'était cependant un peu rapproché d'une vieille barge amarrée sur un pieu à quelques encablures. S'il arrivait jusque là, il serait sauvé et hors de portée de ses ennemis. Il pensa à sa mère et aux eaux glacées du lac Kallavési et redoubla ses efforts. Lorsqu'il atteignit ce gros tas de ferraille flottant il essaya de grimper dessus mais les prises manquaient. Ses mains avides de trouver une saillie quelconque griffaient les flancs poisseux du bateau et ses ongles s'arrachaient sur les coquilles des coques incrustées dans la rouille.

Il dû faire tout le tour de la barge qui mesurait bien vingt cinq mètres de long pour s'accrocher enfin à l'amarre qui pendait juste au-dessus l'eau noire et souffler un peu. Son coeur battait à se rompre et il avait un mal de chien à respirer. Utilisant cette chaîne visqueuse, dans un dernier effort à l'arraché il parvint à se hisser sur l'étroit marchepied qui courait le long du plat-bord et s'y affala, complètement transis mais... Vivant. Il reprit son souffle un long moment, par petites goulées d'abord, puis par une succession de courtes inspirations saccadées. Dans le fond de la barge quelques vieux morceaux de carton et un sac de jute boueux et mangé aux rats lui fournirent un couchage d'infortune et il se blotti dans un angle en grelottant très fort, le Browning dégoulinant serré dans sa main. Mais la bande de coupe-jarret à laquelle il venait d'échapper de justesse avait déjà quitté les lieux sans bruit. Le hurlement s'était tu lui aussi. Le port avait retrouvé le silence menaçant de la nuit.

Il ne bougea pas de toute la journée du lendemain. Ses habits séchaient mal et, recroquevillé sous ses oripeaux, il tentait de rappeler ses forces à lui sans bouger comme les matous le font lorsqu'ils ont pris une sérieuse raclée sur un toit par un mâle plus teigneux. La nuit suivante se passa sans qu'il trouve le courage de se remettre à l'eau et le surlendemain, tel Robinson, il était toujours sur son île. Il y serait probablement encore si la drague n'était passée vers neuf heures du matin pour récupérer sa barge. L'équipage le prit à son bord, n'ayant pas vraiment d'autre solution que celle là et Georgen passa la journée avec ces hommes au travail sur le chenal en écoutant bien involontairement la musique des lourds godets remontant les boues du fond sans discontinuer dans un fracas métallique ponctué de gerbes d'eau nauséabondes. De toute la journée, il ne put que boire un peu d'eau au bidon des ouvriers.

---

Ce fût l'un d'eux qui parti le lendemain pour remettre un mot et faire prévenir ainsi Melnikov sur le Nördlingen que Georgen demandait un embarquement d'urgence. Quelques billets encore humides avaient changé de poche...

---

## CHAPÎTRE TROISIÈME

---

### *La cabine du radio*

« Well Georgen » - Comme avait si bien dit le major Swatch

- Vous sentez-vous mieux à présent ?

- (...)

- Vous ne connaissez peut-être pas Svenson le radio du bord, dit-il en désignant l'homme assis près du hublot dans un coin de la chambre. Ce dernier semblait faire partie du décor tant il se fondait avec lui dans son coin. Il hocha simplement la tête avec un petit sourire amical et tira une bouffée d'un curieux cigarillo tout tordu à l'odeur bizarre.

- (...)

- Vous avez dormi sacrément longtemps !

- J'étais très fatigué. Est-ce que le lieutenant Melinov est là ?

- Melnikov, lieutenant Melnikov, le second du bord, reprit Swatch. Il vous verra plus tard mais en attendant je suis chargé de vous mettre au courant de certaines choses très importantes pour vous et pour tout le monde. Êtes-vous suffisamment retapé pour m'écouter Georgen ?

- Qui êtes vous exactement monsieur ? répondit celui-ci en le regardant comme s'il venait seulement de s'apercevoir de sa présence. »

Un coup de bélier plus fort que les autres fit rouler le Nördlingen et déplaça la flasque de vodka sur la table. Georgen la rattrapa de justesse avant qu'elle ne passe le bord.

« Major Swatch rectifia ce dernier. Détaché du Royal Scots Fusiliers auprès du War Office. J'effectue des missions de liaison pour un réseau britannique. J'ajoute que j'ai travaillé avec Myriam Hartogs lorsqu'elle était à Helsinki et que j'ai eu l'occasion de vous y rencontrer à plusieurs reprises lorsque vous étiez encore un très jeune homme. Vous en souvient-il ?

- ( ! )

- Il est temps que vous appreniez certaines choses maintenant. Votre mère adoptive Myriam travaille pour nous depuis plus d'une décennie. Nos missions consistent essentiellement à surveiller les pays nordiques et les éventuelles implantations de réseaux allemands chez eux en dehors bien

sûr de l'Union Soviétique. Votre oncle Tappani a sans doute payé de sa vie ce travail de surveillance. Vous-même venez d'échapper de justesse à un traquenard qui aurait bien pu vous coûter la vie. Vous n'avez pas fait trop de confidences à ce marin de l'équipe de la drague j'espère ? En tout cas, il nous a mis au courant de vos exploits nautiques ! »

Georgen accusa le coup sérieusement et le niveau de la flasque de vodka en prit aussi un coup pour faire bonne mesure. Myriam agent britannique ? Il tombait de haut. Il avait toujours gobé la fable de l'accident pour son oncle même s'il n'avait pas très bien compris ce qu'il pouvait bien foutre au lac Saimaa dans un bateau. Alors comme ça tous les deux bossaient pour les British... Il aurait quand même pu se douter de quelque chose au sujet de Myriam et de son job au secrétariat de l'ambassade... Mais elle avait si peu l'air d'un agent secret ! Elle ne s'occupait que des affaires culturelles. Jamais il n'avait surpris une quelconque conversation à la maison, qui aurait pu le mettre sur la voie, entre Myriam et Tappani. Ce devait être de sacré pros ! Mais que valaient les explications de ce major Swatch au juste ? Rien ne prouvait ce qu'il disait. Et où était donc le lieutenant qui l'avait si bien traité à l'aller ? Aïe... Son corps était encore tirailé par de violentes courbatures et sa nuque lui semblait prise dans un étou.

« Pourquoi me racontez-vous tout ça maintenant ? Pourquoi à moi ? Je désire seulement être débarqué en Suède s'il vous plait et qu'on me laisse tranquille. C'est un pays neutre et je m'y débrouillerai très bien sans faire d'histoires. J'en ai assez bavé major, vous savez ? La police aux ordres de Göring infiltre toutes les organisations en Allemagne. Ces flics sont maintenant de vrais tueurs sans aucun état d'âme et ils ont arrêté mon amie. D'autres copains aussi. Et puis après tout, qu'est-ce qui me prouve que vous n'en faites pas partie vous aussi ? Rien du tout ! Je ne suis pas obligé de vous croire sur parole !

- Ils ont arrêté vos amis russes ?

- Vous racontez n'importe quoi. Il n'y avait aucun russe à Lübeck

- Sauf aux abattoirs généraux peut-être ? Section Liebknecht... Le major poursuivit :

«Vous seriez étonné Georgen du nombre de choses que nous savons. Les types de votre réseau n'avaient aucune chance de s'en sortir vivants. Le Komintern les avait condamné, ils avaient tiré une croix sur les types du KPD depuis un bon moment. Bien avant que n'aient débutées les grandes purges de Staline à Moscou. Trop de Spartakistes dans vos rangs. Après c'est Kramer qui a fait le sale boulot pour le compte de la police allemande mais en fait, votre réseau a été balancé par les russes. Évidemment, c'est dur à avaler mais c'est la vérité je vous l'assure Georgen. Nous avons quelqu'un chez eux.

- Le lieutenant travaille bien pour eux non ? Je ne vous suis pas. Je ne comprends plus rien du tout à cette salade. »

Il rattrapa la flasque de Koskenkorva qui poursuivait sa navigation

périlleuse sur la table et s'en attribua une nouvelle rasade.

Il y avait de quoi embrouiller l'esprit du pauvre Georgen ! Swatch lui tapota l'épaule d'un geste paternel.

« Le lieutenant Melnikov a depuis toujours une sincère admiration pour notre très britannique souveraine et cela fait bien longtemps que le Foreign Office utilise ce vieux rafiot qui se trouve être notre meilleur moyen d'action en Baltique. Ceci dit, le lieutenant ne refuse jamais un petit service comme pour vous par exemple à l'aller si son commandant le lui demande.

- C'est un homme de métier qui sait prendre soin de tous ses passagers dit en souriant le radio, visiblement parfaitement au courant des usages du bord en tirant une nouvelle bouffée de son petit cigare. Rien à voir avec le commandant. Celui là c'est un cas bien différent.

- Georgen dit alors Swatch, sans relever à propos du commandant, je connais votre histoire. Je connais aussi Myriam qui est une collègue et aussi une amie. Je ne souhaite qu'une chose pour vous : Vous aider à sortir de cette situation. Consentiriez-vous maintenant à travailler avec nous, ce serait la meilleure des solutions pour vous à présent que nous vous avons mis au courant de toutes ces sortes de choses ? Son ton avait tous les accents de la sincérité, mais son regard scrutateur et la fin de la phrase éclairaient fort bien le début de celle-ci : En fait, on ne lui laissait pas véritablement le choix après ces confidences.

- La guerre n'est pas qu'une hypothèse stratégique parmi d'autres, reprit Swatch. Elle est à notre porte à présent comprenez-vous ? Vous êtes encore très jeune mais votre existence vous a mûri car elle a été marquée par des événements difficiles, nous ne l'ignorons pas. Vous pouvez et vous devez comprendre à présent où se trouve le bon camp. Aujourd'hui, vous vous en êtes sorti, mais demain ? Posez-vous la question : Qui sont vos véritables ennemis ? Nous nous battons dans l'ombre contre tous les Kramer du monde. Et nous ne sommes pas des politiques ramollis, des staliniens sanguinaires ou des diplomates compromis. Venez avec nous Georgen. Nous ne vous trahisons pas. Nous vous ferons confiance si vous nous rejoignez à cause de votre oncle et de Myriam. Parole de Scot Fusilier. En disant cela, Swatch s'était soudain redressé. Ses yeux pétillaient.

- J'aimerais parler avec le lieutenant s'il vous plaît. Je voudrais d'abord sortir d'ici et le rencontrer librement au salon. Après on verra. »

Ses deux interlocuteurs éclatèrent de rire.

« Il faut d'abord que vous preniez une bonne douche et que nous vous trouvions des vêtements propres. Vous puez comme un vieux merlan qui n'aurait pas vu l'eau depuis au moins trois semaines ! » Dit Svenson dont le cigare puait également soit dit en passant.

---

## *Le capitaine Hansen*

De petits flocons de neige durcis par le vent assaillaient l'équipe au travail sur les voies. Le temps s'était nettement détérioré depuis les dernières vingt-quatre heures et la météo n'annonçait rien de bon. Les hommes, emmitouflés sous des couches de vêtements de laine, étaient occupés à changer une tête d'aiguillage, cette pièce en acier très dur qui reçoit le choc des roues lorsque la locomotive passe. Les froids intenses qui sévissaient sur le parcours de la ligne d'Ofot en Norvège, rendaient l'acier cassant et le poids des lourds convois de minerai de fer n'arrangeait rien. Ainsi, les hommes de l'équipe étaient-ils souvent de corvée pour effectuer ce genre de travail, travail rendu extrêmement pénible sous ce climat plus que rigoureux.

Tandis qu'ils s'afféraient à cette tâche un son maigrelet leur parvint à trois reprises. Ils se rangèrent tous avec leurs outils le long de la voie alors que le halètement d'une machine à vapeur se faisait entendre dans le tunnel le plus proche. C'était la « remonte », cet interminable convoi de wagons minéraliers à vide qui revenait de Narvik pour rejoindre les mines de fer, situées à quarante kilomètres de là en Suède. Au milieu de la rame, un unique wagon-voyageur était attelé pour les besoins du service.

La locomotive ralentit progressivement en débouchant du tunnel tandis que d'énormes volutes de vapeur blanche, condensées par le froid intense, se répandaient sur la monotonie du décor ambiant avant de se dissoudre lentement dans la grisaille.

Un géant blond attendait sur un marchepied l'arrêt complet du train pour rejoindre les gens de l'équipe sur la voie. La machine s'immobilisa dans un grand soupir et les freins grincèrent sur un registre si aigu que les dents des hommes grincèrent à l'unisson.

« Attrapez ces sacs en vitesse ! Aboya le géant vers les silhouettes blanches qui se pressaient avec des gestes gauches près du wagon-voyageur.

- Envoyez capitaine. Dit l'un d'eux, un costaud au visage rougi dont le regard ne pouvait filtrer qu'à travers l'ourlet neigeux agglutiné sur ses cils.

- J'ai déjà dit : Pas de capitaine lorsqu'on est en mission ! Tonna le géant sur le mode assourdi. Tu le fais exprès ou quoi ?

- Compris monsieur Hansen. Répondit l'homme glaçon en agrippant un volumineux sac de couleur blanche. On les planque dans le tunnel ?

- Oui comme la dernière fois, cria-t-il pour couvrir le bruit du vent, mettez les avec le reste au fond du refuge et remettez les pierres en place comme il faut. Attention dans celui-ci, il y a des détonateurs. J'apporterais le reste demain soir à la même heure. Tâchez de faire durer le remplacement de la tête et s'il le faut, rechargez le ballast, pour pouvoir maintenir le chantier à cette place jusqu'à demain soir. »

Sur ce, il remonta dans le wagon en les saluant brièvement de la main. Le souffle chaud de la machine à vapeur qui redémarrait enveloppa les hommes un bref instant tandis que les bielles se remettaient en mouvement. Le train s'éloigna lentement à grands coups de soufflet et de volutes blanches. Le fouet glacé de la tempête retomba bientôt sur le dos des pauvres types, ployés sous la lourde charge des sacs, qui se hâtaient vers le tunnel. De violentes bourrasques de neige effacèrent bientôt les contours de cette scène étrange.

Tandis que ce trafic plus que discret avait lieu, un skieur était allongé dans la neige à environ quatre cent mètres de là. Intégralement vêtu de blanc, seule la paire de grosses jumelles noires qu'il braquait vers la ligne contrastait avec le reste du décor.

---

### *A bord du Schleswig-Holstein*

Le SMS Schleswig-Holstein, cuirassé de quatorze mille tonnes datant de la première guerre mondiale croisait au large de la Norvège par une mer grise et une forte houle. Nous sommes le 23 février 1933, un peu plus d'un mois après qu'Angela ait été arrêtée par la Police de Lübeck.

Les opérations navales engagées lors de ces manoeuvres l'avaient amené dans ces parages agités de la mer de Norvège à la latitude approximative du petit port de Narvik. A son bord, les officiers de seconde classe avaient été priés de bien vouloir partager leur chambre à deux afin de libérer les autres cabines. Le *Generaladmiral* Kunterbach était en effet en visite à bord avec un certain nombre d'officiers généraux de la Reich marine.

Ce cuirassé rappelait un passé glorieux et la marine allemande (n'ayant pas le droit de construire de nouvelles unités navales de cette classe depuis la grande guerre) avait tenu à maintenir coûte que coûte au mieux de ses possibilités, ce doyen vénérable.

Il était sorti des chantiers Germania en 1908. Ses quatre redoutables

pièces de deux-cent quatre-vingt qui pouvaient porter avec une grande précision à plus de vingt kilomètres étaient aujourd'hui en parfait état de fonctionnement et avec ses huit mètres de tirant d'eau et son équipage de sept-cent hommes, c'était encore un sacré navire qui comptait parmi les puissants seigneurs des mers. Les coursives rutilaient de couleurs fraîches et les carrés avaient été refaits à neuf depuis peu. Tout l'équipage semblait un seul homme tant la discipline, réglée à coups de sifflet par les quartiers-maîtres était scrupuleusement respectée. La venue du Generaladmiral n'était certainement pas étrangère à ce redoublement de zèle.

L'enseigne de vaisseau de première classe Mayer, le neveu de l'amiral occupait les fonctions mal définies d'aide de camp de son oncle, à la fois écuyer, secrétaire et conseiller du grand chef. Ses deux minuscules galons en imposaient à tous, même aux officiers de marine les plus chamarrés, car personne n'ignorait qu'il avait l'oreille de l'amiral Kunterbach.

---

« Schumacher, vous devez tout nous dire mon ami sans cacher le plus petit détail et si vous avez commis une faute, vous devez nous le dire également. L'honneur de la marine est en jeu et peut-être bien à cause de vous ! Votre seule issue Karl c'est de vous confier à nous et de tout nous raconter. Vous n'en avez pas d'autre que celle-là ».

C'était dit sur un ton paternel, presque amical. Ce problème devrait être résolu entre marins et l'affaire devait impérativement rester confidentielle. Mais il fallait que cet imbécile se mette à table et cela n'en prenait pas le chemin tant celui-ci semblait peu disposé à devenir plus loquace.

L'intéressé, le premier maître Karl Schumacher était assis devant un aréopage de galonnés et se sentait à peu près aussi à l'aise que si sa gorge s'était trouvée sous le couteau mal arrimé d'une guillotine ou pire, sous le tranchant de la grosse hache du bourreau de Hambourg.

Mayer et Kunterbach, au fond d'eux, ne le croyait pas vraiment coupable de haute trahison et il l'avait fait arrêter par les fusillers de la police militaire maritime avant que les flics de Lübeck ne s'intéressent trop à son cas. Il avait été trahi par un matelot ivre-mort que la PM (Police Militaire) avait ramassé à Lübeck. Le gars espérant que Karl pourrait le sortir du trou avait donné son nom et sans doute raconté un peu trop sa vie et... Celle de Karl ! En fait deux documents de première importance, crypté sous Enigma, avait disparu au quartier général de la marine et Mayer n'excluait pas que Karl

puisse être à l'origine de la fuite, vu ses très mauvaises fréquentations et aussi certaines lacunes dans les emplois du temps qu'il leur avait fournis. Le bureau de Schumacher était placé au quartier général non loin de celui de l'Amiral qui n'était que très rarement bouclé et assez vaguement gardé. Quelques recoupements avaient été effectués sur place qui confirmaient l'implication possible du premier-maître Schumacher. Mais pourquoi donc les documents avaient-ils été volés plutôt que copiés ? L'hypothèse d'une perte pure et simple, bien que fort improbable, n'était pas complètement écartée et profitait opportunément à la défense de Karl. Ce ne serait pas les premiers documents égarés au QG de la marine !

Karl ne s'imaginait pas que ses beuveries au Dock's Bear avaient attiré l'attention de ses supérieurs. S'il se souvenait fort bien évidemment avoir dérobé les documents Enigma, il ignorait pourtant qu'on avait retrouvé le corps à Lübeck d'un certain Klaus Heineman, barman de profession au Dock's Bear dans les eaux graisseuses du port et que celui-ci avait eu la gorge tranchée avant d'être jeté à l'eau. Le marin bouclé par la PM, interrogé à son tour, avait reconnu le cadavre et confirmé la présence régulière de Karl dans ce bar. Ce n'était pas bien sûr le genre de lieu où se retrouvaient d'habitude les employés du QG de la Reich Marine.

Tout ce qu'il savait c'est qu'il avait fait le c.. Et que ces galonnés devaient se douter que son attitude de collaborateur sans histoire surpris dans sa bonne foi ne collait pas du tout. Pas en tout cas avec les relations plus que douteuses qu'on lui avait trouvées. Il avait été mis aux arrêts de rigueur depuis une semaine sur ce vieux rafiot qui tanguait et roulait tant et plus et depuis, pas une seule goutte pour se rincer le gosier. Régime super sec ! Mis à part ce détail majeur, on le traitait correctement pour l'instant.

Il était temps maintenant pour l'enseigne Mayer de lui lâcher les « grands chevaux de l'inquisition » sur le dos. Un à un, les officiers supérieurs quittèrent le carré laissant Schumacher seul avec deux types au faciès assez inquiétant qui se mirent à le cuisiner derechef. Une demi-heure après le premier-maître avait vidé tout son sac (ou presque) et se sentait plus léger. On lui avançait gentiment une belle chope débordante de mousse blanche qu'il avala d'un long trait réparateur.

Les gars ne l'avaient pas vraiment malmené. Ils lui avaient juste dit que s'il ne parlait pas l'affaire se solderait par un petit « plouf » dans la mer de Norvège. Un petit plouf et puis voilà des crabes bien nourris et l'honneur de la Reich marine sain et sauf ! Par contre, s'il se mettait à table et voulait bien confesser quelques vétilles, on veillerait ensuite à lui servir une bonne chope toute fraîche et bien mousseuse ! Ces types avaient tenu parole.

Le Generaladmiral Kunterbach félicita son neveu et ses enquêteurs pour leur efficacité. Certes, ils n'étaient pas beaucoup plus avancés puisque les documents en question n'avaient pas été récupérés et que Karl, s'il avait

reconnu avoir fait passer certains documents à Angela, persistait à nier farouchement avoir pris un dossier aussi confidentiel. L'affaire était donc loin d'être résolue mais Kunterbach tenait par-dessus tout à laisser les flics de Göring en dehors de cette histoire ce que, à vrai dire, on ne saurait trop lui reprocher.

Le Generaladmiral, cet homme d'âge respectable appartenait à un passé déjà révolu, lui et ses cuirassés hors d'âge. Son maintien solennel et sa politesse un peu surfaite lui conférait sans aucun doute une autre classe que les nouvelles générations d'officiers nazis qui investissaient l'armée actuellement. Ceux-ci avaient tous un point commun : Une arrogance, plus ou moins accentuée. L'arrogance et la morgue de la race supérieure. Hitler n'avait-il pas déclaré un jour que les slaves étaient tous des sous-hommes ?

L'amiral ordonna que l'on garde Schumacher à bord aussi longtemps qu'il faudrait en le laissant aller à sa guise sauf bien entendu aux escales durant lesquelles il serait mis aux arrêts et à l'isolement. Karl représentait la seule possibilité d'identifier d'éventuels complices pour savoir où était passé ces sacrés documents. Peu de temps après ces événements, les manoeuvres dans la mer de Norvège prirent fin fort à propos pour que l'amiral revienne à Bremer Haven juste à l'heure pour prendre son train.

Lui aussi devait rendre des comptes et cela ne l'enchantait pas vraiment de devoir aller affronter Le maréchal Von Ribbentrop en personne.

---

### *Rudolf Kramer*

Rudolf Kramer avait commencé sa carrière très jeune dans les corps francs, les tristement célèbres *Freikorps* allemands responsables notamment de l'assassinat en dix-neuf de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg, les leaders révolutionnaires des spartakistes. Il avait à présent la quarantaine largement dépassée et il était responsable de l'AMT-IA, la police politique de Lübeck. C'était l'époque où la Gestapo n'était pas encore constituée. Celle-ci ne sera officiellement créée qu'en avril 1936.

Il était plutôt bel homme et l'uniforme mettait en valeur sa silhouette longiligne. Mis à part une certaine rigidité dans son maintien dont il ne se départissait en aucune occasion, rien ne permettait de déceler chez lui les stigmates de la cruauté et du cynisme qui l'habitaient. Cet homme

ne connaissait pas la pitié pour les autres et s'infligeait à lui-même cette discipline prussienne avec laquelle on avait formé des générations de soldats. Le national socialisme annonçait pour Kramer et ses semblables le signal de la grande revanche du peuple allemand sur l'humiliation de mille neuf cent dix-huit. Il haïssait les juifs et les communistes car il avait été dressé pour ça. C'était au demeurant un flic remarquable, un loup gris au regard pâle, mais un loup qui savait chasser seul et ne lâchait jamais la piste.

Angela entre ses mains n'avait pas pu résister bien longtemps. Les héros qui se taisent lors des interrogatoires se rencontrent hélas plus souvent dans les manuels d'histoire que dans la réalité vécue. Kramer disposait de renseignements sur le réseau Liebknecht qui lui donnaient une longueur d'avance pour conduire son enquête. Angela avait effacé Georgen de sa mémoire, mais reconnu le rôle de Karl (du moins donna-t-elle seulement son prénom car son patronyme lui était inconnu) avant de lâcher aussi le nom du barman du Dock's Bear. Mais elle ignorait que celui-ci, mystérieusement, avait été arrêté peu après elle. Malheureusement pour l'enquête du beau commissaire Rudolf, Karl voyageait maintenant en mer de Norvège incognito et aux frais de la Reich marine. Sans connaître son patronyme, il ne parviendrait sûrement pas à l'identifier. Le barman par contre avait parlé d'un autre Karl : Karl Schultz (alias Georgen) avant d'aller terminer sa carrière au fond du port mais en avait donné une description complètement farfelue. Patiemment, Kramer tentait maintenant de remonter la piste. Mais il lui manquait toujours le traître Schumacher et il ignorait si celui-ci contrôlait ou non un réseau au sein de la Reich marine. Quand à Karl Schultz il s'imaginait qu'il s'agissait certainement d'un gros poisson, ce en quoi il se trompait lourdement car ce n'était, au bout du compte, qu'un simple petit maquereau.

« Vous avez été arrêtée comme espionne bolchevique et vous serez traitée comme telle si vous ne me parlez pas maintenant de ce jeune Karl Shultz. C'était votre mac, nous le savons de source sûre. Ce n'est pas la peine d'essayer de le protéger car nous l'avons déjà interrogé. Il a été arrêté en même temps que vous et il a craché le morceau en ce qui vous concerne. - Je ne comprends rien à ce que vous me demandez commissaire. Je travaillais en solo. Je vous assure... Pourquoi me raconter vos mensonges ? - Les camps ! Voilà tout ce qui vous attend ma belle. Les camps ! Vous pourrez toujours essayer d'y tapiner si vous y trouvez encore des clients solvables dit Kramer, affichant un sourire plein de cruauté. Alors, ce Karl ? Dites-nous un peu ma belle. Où créchait-il exactement ? »

Il ne disposait d'aucune photo, d'aucune description fiable qui lui aurait permis de le coincer en lançant une vaste opération de contrôle des gares ferroviaires ou maritimes. Par contre il savait celui-ci en cavale et un loup en action de chasse n'ignore pas que le gibier qui court devant lui commettra vraisemblablement à un moment ou à un autre l'erreur qui

lui sera fatale. Une erreur, Georgen en avait peut-être déjà commis une grossière en s'arrangeant avec ce marin de la drague...

---

« Il vous a bien parlé d'une certaine Piola à bord du ferry le Nördlingen ? C'est dans le rapport que vous avez signé.

- Oui commissaire, c'est bien ça. Je devais la joindre et lui remettre un mot.

- Vous avez lu ce mot ?

- Non, le papier était bien ficelé. Moi, je devais juste le remettre à la fille du ferry de la part de Georges.

- Georges ? En français ? »

Le gars de la drague était interrogé depuis un bon moment déjà dans les locaux de l'AMT-IA car il avait spontanément été parler du transfert de Georgen à la police. Par les temps qui courent, mieux valait se mettre bien avec eux et qui sait, en tirer un petit profit ? Les petits fonctionnaires du port, voyez-vous, ont aussi leurs faiblesses.

« Oui. Je crois bien que c'est du français.

- Vous l'avez vu embarquer ?

- Non. Quelqu'un est venu plus tard pour le chercher au môle des minerais.

- Cette dénommée Piola ?

- Non un homme, plutôt bien sapé. C'est ce qui m'a fait tiquer, ce clodo qu'un type en veston-cravate vient chercher dés qu'on lui fait passer un mot, ça sentait la magouille à plein nez. »

Kramer avait obtenu une description intéressante quoique un peu vague du fugitif avec en prime le nom de Piola. La moisson n'était pas si mauvaise que ça !

Chronologiquement, ça collait avec le coup de filet. Pourtant la dégainée de clochard de Georgen (alias Schultz) décrite par l'homme de la drague ne s'expliquait pas vraiment et ne cadrait pas du tout avec la description du barman, même si l'âge et la taille correspondaient à peu près. Un déguisement ? Qu'est-ce qu'il pouvait bien foutre à l'aube sur cette barge ? Il aurait pu trouver une bien meilleure planque ! Il fallait vérifier ça.

Lorsqu'un inconnu lui avait téléphoné trois mois plus tôt pour lui balancer le réseau Liebknecht, Kramer n'avait pas paru afficher le moindre intérêt pour cette information capitale. Puis, il avait longuement négocié avec son interlocuteur, réclamant précisions sur précisions à son correspondant

anonyme pour amasser le maximum d'atouts dans son jeu avant d'agir. Malgré cela, il fallait bien reconnaître que le coup de filet n'avait pas permis d'attraper toute la poiscaille escomptée.

Quand au Nördlingen, il ne pouvait rien y faire car il voguait à présent dans les eaux internationales et de toute façon battait pavillon suédois. Mais patience et longueur de temps, se dit Kramer, je l'aurais ce Georgen. Les agents des communistes, le commissaire Kramer savait pertinemment comment il fallait les traiter... Et il n'en n'avait pas encore fini avec cette Angela.

---

Kramer quitta les sombres locaux de l'AMT à la suite de l'ouvrier de la drague et prit le tram pour Hambourg. Il portait, cette fois, un uniforme impeccablement retailé pour ne pas donner l'impression de flotter sur lui. Pas un pli qui n'ait été soigneusement repassé par sa logeuse auparavant. Il se sentait d'excellente humeur ce soir là mais cela ne devait pas se remarquer beaucoup car dans le tram les passagers lui décochaient des regards furtifs et personne n'osait dévisager directement ce militaire aux yeux pâles et à l'air si peu engageant.

Parvenu au centre-ville, il patienta plus d'une demi-heure dans l'arrière salle d'une grande brasserie en grillant cigarettes sur cigarettes. Il se tenait droit contre le dossier de moleskine de la banquette et n'eut pas l'air contrarié outre mesure lorsqu'il abandonna son siège pour se diriger nonchalamment vers la sortie qui donnait sur l'avenue du Lac. Pourtant, et fort malheureusement pour elle, la belle qui venait de lui poser ce lapin allait s'en rappeler longtemps... A moins peut-être qu'elle puisse lui présenter un alibi valable elle aussi ?

---

### *Elska et la mine de Kiruna*

Rien de tel que de mourir une bonne fois pour disparaître de la mémoire de tous. Le directeur adjoint de la compagnie le savait mieux que personne. Ce zombie dont la nouvelle existence n'avait rien à voir avec celle qu'il avait connu auparavant, savait s'adapter à son nouveau travail comme

si cela était une chose naturelle pour lui. Il codirigeait actuellement la compagnie de chemin de fer norvégienne de la ligne d'Ofot qui relie Narvik à Riksgränsen, ville du nord de la suède. Cette portion de rail de quarante kilomètres servait essentiellement au transport du minerai de fer de la mine de Kiruna située en Suède jusqu'à la façade maritime de la Norvège sur la mer du même nom.

Il n'y avait rien à redire en ce qui concernait ses nouvelles fonctions, tant au point de vue du salaire de directeur, très confortable, qu'à celui de la charge de travail que le premier directeur en titre assumait en partie tout seul ! Pour être nommé à ce poste très particulier, comme nous le verrons, il avait du bénéficier de complicités discrètes autant qu'efficaces au sein du conseil d'administration de la compagnie. Aux yeux de la direction locale, il passait pour un pistonné, un fils à papa qu'on avait casé là et qui ne devait pas savoir faire grand-chose.

La LKAB, très ancienne firme suédoise, exploitait à Kiruna et cela depuis des temps immémoriaux le plus grand gisement mondial de minerai de fer qui alimente encore actuellement à la fois l'Europe, l'Afrique et le Moyen-Orient. Certains des actionnaires de cette compagnie, parmi ceux qui pesaient le plus lourd d'ailleurs, soutenaient politiquement Quisling, le futur Philippe Pétain norvégien, l'homme des nazis qui deviendra par la suite durant la guerre un premier ministre collabo honni par la majorité des citoyens norvégiens. Tous ces braves gens, marchands de fer en gros, ne voyaient pas du tout d'un mauvais oeil le réarmement de l'Allemagne, ce qui faisait grimper les cours du métal.

Les services de contre-espionnage du SD (*Sicherheitsdienst*) de Heydrich récemment créé par les nazis, n'eurent donc aucun mal à faire nommer par le biais de ces administrateurs l'un de leur meilleur agent norvégien au poste de sous-directeur de la compagnie ferroviaire qui desservait la mine. De la sorte, ils préparaient l'avenir et surtout : La maîtrise stratégique à long terme de la fameuse route du fer, condition indispensable pour réarmer l'Allemagne et soutenir une longue guerre de conquête.

Tappani Iversen (car c'était bien lui) ne regrettait qu'une chose de son passé récent : Myriam Hartogs avec laquelle il avait vécu de si bons moments lorsqu'il jouait les taupes dans les années vingt au syndicat des papetiers finlandais. Il avait certainement aimé cette espionne anglaise plus qu'il ne voulait se l'avouer. Mais il avait fallu le retirer du jeu en douceur lorsque le parti de Lapoua avait connu des problèmes de fuites car il était probable que Tappani risquait alors d'être démasqué par ses employeurs British. En matière d'espionnage, les risques sont identifiés, pesés et... éliminés. Faute de quoi ce sont les agents qui le seraient tôt ou tard eux-mêmes.

Sa disparition et la barque solitaire découverte sur le lac Saimaa avait convaincu tout le monde de son décès en Finlande. Le réseau du Nord-

est du colonel Harrycot en avait également fait les frais comme on s'en souvient. Le SD avait monté toute cette affaire avec, il faut le reconnaître, un certain talent.

A Kiruna il avait prit l'apparence d'un homme plus âgé, avait grossi et changé d'identité sous le nouveau nom de Erling. Là où il se trouvait il pouvait contrôler à peu près tout ce qui se passait jusqu'au port de Narvik où le minerai était embarqué après avoir traversé les territoires suédois et norvégien par le rail d'est en ouest.

La route du fer devenait avec le réarmement de l'Allemagne l'un des enjeux les plus importants d'avant-guerre. La bataille de Narvik face aux torpilleurs allemands fût d'ailleurs plus tard la première victoire alliée de la guerre, en avril 1940 pour la maîtrise des approvisionnements en minerai. Mais, n'anticipons pas.

Une cinquième colonne se mettait ainsi en place petit à petit sous le commandement d'Erling. Elle avait pour missions de surveiller la ligne, de repérer les points faibles qui pourraient éventuellement être défendus ou détruits selon la configuration stratégique du moment. Elle pourrait prêter main-forte en cas de débarquement de troupes ou bien servir aux réglages des tirs d'artillerie. Le jeu en valait la chandelle, et le SD n'avait pas craint de prendre de gros risques pour infiltrer la compagnie ferroviaire norvégienne. Risques à la hauteur de cette mission capitale.

Le problème majeur dans ce coin reculé venait de ce que tout le monde se connaissait plus ou moins et qu'il était très difficile d'implanter des agents allochtones à Narvik même. Par contre la ligne d'Ofot et la compagnie ferroviaire employait du personnel venu des quatre coins de Norvège pour effectuer le travail d'entretien des voies et les boulots de soutiers sur les machines à vapeur. Il régnait aux environs de la mine une atmosphère plus cosmopolite encore, certains ouvriers venant même de Finlande pour travailler sur ce site où les salaires étaient nettement plus élevés que chez eux.

Durant le bref été nordique de 1933 Tappani avait eu, outre ces missions on ne peut plus délicates, celle de se mettre en contact régulier avec le commandant d'un U-boote flambant neuf, le U-23 de classe VII fabriqué récemment en toute discrétion ou presque dans un chantier naval finlandais aux environs de Tourkou (En contournant ainsi les clauses du traité de Versailles).

Nous allons voir qu'il était parvenu à s'organiser à l'aide de deux équipes efficaces dont l'une, côté baie à Narvik, avait la charge des transferts de matériels par la voie maritime, tandis que l'autre s'occupait de la ligne d'Ofot. Il devait maintenant se charger d'une mission plus délicate encore : Un débarquement nocturne de passagers. Pour son réseau, il s'agissait

d'une première. Or en cas de ratage, il n'ignorait pas que ce serait toute la mission en Norvège qui risquait d'être compromise...

---

On était à présent en septembre. Le capitaine de vaisseau Erich Vollern menait de temps à autre ces missions de renseignement, faisant émerger le long fuseau noir de son unité, le plus souvent au clair de lune, pour des transferts discrets d'hommes et de matériel ainsi que des missions d'observation et de reconnaissance. Le superbe engin flambant neuf était encore en phase de réglage et d'entraînement et l'équipage avait encore besoin d'être amariné.

Le capitaine Vollern, excellent officier sous-marinier avait la réputation d'un type juste et humain. Il adorait son métier et les sous-marins et ce dernier né des U-boote, ce beau joujou qu'il avait la charge de commander, le U-23, le comblait d'une joie presque enfantine.

Ces missions nocturnes pour le SD n'étaient pas pour lui déplaire. Il y avait tout un arsenal de trucs et de finesses à déployer pour s'en tirer sans problème. Ses hommes lui accordaient une grande confiance, ce qui, à bord d'un sous-marin ou l'angoisse et la tension sont permanentes, était un gage de succès. Ce brave commandant se trouvera bientôt aux prises hélas avec sa conscience lorsque, en quarante-et-un, il lui faudra tirer ses torpilles sur des convois de civils et condamner ceux-ci à une mort atroce. Mais ceci est une autre histoire...

L'Ofotfjorden, l'immense fjord situé devant Narvik et s'étendant jusqu'à la mer de Norvège présentait de très nombreuses possibilités pour ces missions sous-marines, mais les accès par voie de terre manquaient le plus souvent pour effectuer les débarquements. La vallée glaciaire en forme de U avait creusé le fjord à la serpe dans le roc et les flancs des montagnes descendaient presque verticalement dans la mer. D'autre part la navigation dans ces eaux pour un sous-marin exigeait une parfaite connaissance des fonds rocheux, fonds où les nombreux orques qui chassaient le phoque risquaient quand à eux bien moins l'avarie que les lourds sous-marins.

---

Tappani se rendait souvent dans le port de Narvik. Chaque fois que cela lui était possible, c'est-à-dire une fois qu'il en avait terminé avec ses rendez-vous de travail pour la mine, il retrouvait le sourire affectueux d'une accueillante norvégienne : La très charmante et très fraîche Elska. Elska possédait une petite maison de bois peint située sur la rive gauche du fjord dont la cheminée fumait agréablement quand tombait la fraîcheur du soir. Elle se remettait tout juste de la disparition en mer de son jeune époux, pêcheur aux îles Lofoten, lors d'une terrible tempête hivernale. Tappani, expert en disparition sur l'eau, était-t-il prédestiné à la rencontrer ? Il souhaitait seulement que ce mari disparu ne réapparaisse pas un jour lui aussi !

Son intérieur chaleureux où la teinte claire du bois le disputait aux coloris pimpants des tapisseries semblait un havre de repos à Tappani comparé aux mornes locaux de la compagnie. La douceur et la féminité s'y donnaient rendez-vous et, lorsqu'il lui rendait visite, les soucis de Tappani Erling restaient accrochés à la patère de l'entrée en même temps que sa vareuse. Il prenait grand soin de laisser Elska complètement en dehors des affaires qu'il menait mais ces rendez-vous lui fournissaient tout de même un excellent alibi, géographiquement parlant. La maisonnette d'Elska se trouvait en effet un peu à l'écart du bourg de Narvik, à deux pas de la jetée réservée aux bâtiments de pêche. Et ça, c'était une chose importante... Joindre l'utile à l'agréable, tout un art !

---

### *Tappani l'homme compétent*

A l'inverse de Kramer Tappani n'était pas véritablement un fanatique mais plutôt un professionnel rigoureux et intègre, un norvégien qui s'était engagé très jeune pour la cause de la grande nation allemande. Son père le pasteur professait souvent une morale fondamentaliste devant sa famille. Mais c'est le mari de Elma, le fasciste Iversen et sa clique de bûcherons qui avait recruté et intronisé Tappani auprès de son mentor Quisling. Tappani s'était engagé avec toute la sincérité et la compétence dont était capable un jeune homme sans formation particulière mais fasciné depuis l'enfance par cette idéologie ultra nationaliste, conquérante autant que simpliste, mais qui paraissait irrésistiblement attirante lorsqu'on vivait dans ce petit coin perdu de Norvège.

Depuis ce choix de jeunesse, les années avaient passé et de fil en aiguille le SD allemand avait fini par repérer cet agent de valeur dont la réputation

s'était solidement établie dans le réseau norvégien. De Norvège en Allemagne puis en Finlande à Helsinki et à présent de nouveau en Norvège, il avait gravi les échelons un par un et on lui avait enseigné les ficelles du métier et les langues étrangères. Il s'était endurci au contact de ce milieu étrange, aussi fascinant qu'il pouvait être cruel et il savait à présent fort bien regarder ailleurs lorsque, au cours de l'action, sa conscience se cabrait devant les violences froidement accomplies par ses pairs au nom de la grande cause nationale.

Son grade de colonel, récemment acquit, l'autorisait maintenant à contrôler tout un réseau et sa mission à Narvik revêtait une importance considérable. Les grands chefs du SD lui avaient fait confiance et son avenir dans l'organisation dépendait maintenant de ce tronçon de voie ferrée, gelée les trois-quarts du temps et perdue au milieu de nulle part. Personnellement, il n'était pas particulièrement tordu ni sanguinaire et aurait été certainement mieux à sa place, quitte à collaborer avec les allemands, avec l'amiral Canaris de l'Abwehr (le renseignement militaire) que parmi les hommes du SD qui seraient bientôt chapeautés par Himmler lui-même, le tristement célèbre bourreau des juifs, organisateur de la solution finale.

---

A bord de l'U-boote le commandant Vollern ne quittait pour ainsi dire pas le sondeur des yeux. Il fallait se tenir sans s'en écarter d'un pouce au plus creux du U que dessinait le fond du fjord mais la profondeur qui était importante au début, diminuait rapidement au fur et à mesure que le sous-marin se rapprochait du but. Il ne pouvait naviguer non plus trop près de la surface car le calme qui régnait sur le fjord aurait dénoncé sa présence à la moindre ride provoquée par le kiosque de l'U-boote affleurant la surface. Ride que le clair de lune n'aurait pas manqué de révéler aux riverains du fjord. Il devait donc se tenir en permanence entre deux eaux pour sa navigation et en même temps repérer les lieux, enregistrer les coordonnées des passes et atteindre le point choisi sans se faire repérer. Vaste programme !

- « Ballast ! Moins deux.  
- Ballast moins deux commandant.  
- Émersion périscope !  
- Périscope émergé. Fond à huit mètres commandant.  
- En avant très lente  
- Très lente commandant. »

Un très léger choc à l'avant :  
« Stoppez tout !  
- Stop machine commandant. »

Puis dans le silence complet, le sous-marin se posa doucement sur le fond du Beisfjord. Le plancher s'inclina fortement. Une fine antenne se balançait maintenant dans l'obscurité au-dessus du périscope. Tappani, non loin de là, écoutait... Et traduisait le message codé en morse à l'aide de sa petite machine portative Enigma. La portée de l'émission, volontairement très limitée sur cette fréquence de 400 MHz était un gage de discrétion totale pour les transmissions du commando.

Une fois décrypté, cela donnait le message suivant : « Débarquement-dix-septembre-trois-heures-trois-pigouins-deux-pingouins-skjomienfjord-[68/16/20N-17/22/30E]-code AIDA-deux-fois-prévoir-transfert-conf-réception-terminé ». Tappani envoya un laconique triple zéro émis à cinq reprises, ce qui confirmait la réception du message au sous-marin. Puis éteignant le poste et refermant le couvercle de sa machine à décrypter, il rangea précautionneusement ces instruments dans un placard de la cabine du bateau qu'il referma à clé. Ensuite, il referma également la porte menant à la passerelle et grimpa lestement sur le quai auquel était amarré le petit chalutier.

Le Ragnar (prononcer Rague-nar) se balançait doucement sur ses aussières en attendant sa prochaine sortie en mer de Barentz. Il servait à tout faire et ses activités étaient réparties entre la pêche au cabillaud en haute mer et le service du réseau de Tappani à Narvik. À bord, une odeur forte de poisson et de gas-oil persistait en permanence malgré les habituels grains et embruns qui lavaient le pont à chaque sortie. Son équipage était composé de partisans norvégiens recrutés sur place, les seuls pingouins qui soient originaires de la ville. Tappani l'utilisait comme base émettrice-réceptrice de temps à autre pour correspondre avec l'U-boote et effectuer les transferts de matériel. Mais lui ne devait jamais y être repéré. Il ne s'y rendait jamais qu'à la nuit tombée, la proximité de la maisonnette d'Elska lui fournissant le meilleur alibi possible. La petite baleinière du bord avait aussi bien sûr son utilité, comme nous le verrons par la suite.

Tappani songeait aux pingouins qui allaient bientôt débarquer. Il avait demandé au SD de lui fournir un groupe spécialement entraîné pour compléter l'équipe de la ligne. Or ceux-ci avaient été recrutés en Allemagne, parmi les durs de durs. Même s'ils pratiquaient parfaitement le Norvégien, il n'était pas question de procéder à un transfert officiel. Narvik était à cette époque un endroit beaucoup plus surveillé qu'il n'y paraissait et cela aurait risqué d'attirer l'attention sur eux.

Pour l'instant, la cinquième colonne était parfaitement indécélable pour les services du contre-espionnage norvégien.

---

« Elska ?

- J'arrive, je suis dans la salle de bain. Un moment s'il te plait. J'aurais bientôt terminé. »

Tappani retira sa lourde pelisse de marin et sans attendre la maîtresse des lieux s'octroya un grand verre de Ben Nevis. Le liquide doré auquel il avait juste ajouté un volume d'eau à température ambiante lui fit un bien extrême après la tension qu'il venait de subir sur le chalutier en prenant ses consignes. Il attendrait maintenant Elska pour prendre le suivant. Le port de pêche se trouvait à deux pas de chez elle et ce soir, nulle présence n'avait contrarié les activités de Tappani. Les pingouins seraient bientôt là et cela, par contre, lui donnait du souci. Pas pour les loger. De ce côté tout était déjà organisé. Le transfert, lui, était beaucoup plus délicat. Même à trois heures du matin un groupe pouvait facilement se faire repérer dans ce petit bled de Narvik. Pourquoi ses chefs avaient-ils refusé d'opérer le transfert en haute mer à bord du Ragnar ? Mais, malgré cela, Tappani en bon professionnel avait déjà sa petite idée sur la façon d'opérer le débarquement des pingouins.

Elska chérie tu traines !

- Sers-toi donc un whisky Mon cher grand directeur.

- (...)

-Tu peux m'en faire un aussi comme j'aime. J'arrive tout de suite.

- Il commence à faire frais le soir. Avec ce vent je suis glacé !

- Mets donc une bûche dans le poêle. Pourquoi te gênes-tu toujours comme ça ? Ici, tu fais comme pour toi Tappani. Tu sais ? »

Elle pénétra sans prévenir dans le salon, vêtue d'un simple peignoir bon marché. Sa peau rosissante après la douche chaude était perlée de fines gouttelettes. Tappani oublia pour un moment ses pingouins et ses pingouines.

---

## CHAPÎTRE QUATRIÈME

---

### *Le message*

Le cigare du radio était parvenu à obscurcir très sensiblement l'atmosphère du poste. Penché sur ses appareils ce dernier recopiait à la volée la transcription de séries de chiffres que le War Office lui transmettait depuis une base proche. Un navire sans aucun doute. C'est incroyable comme la mer Baltique pouvait être bavarde en cette période d'avant-guerre ! Il en aurait pour un bon moment à déchiffrer le tout car le message était beaucoup plus long qu'habituellement.

Georgen avait quitté les lieux pour aller se laver et se changer. La musique régulière du morse étirait ses phrases monocordes dans ses écouteurs : Ti-ta-ti-ti-ta-ta... A ses côtés, le major Swatch, malgré son flegme apparent eut pourtant l'air très intéressé dès que les premiers mots eurent été transcrits. Il y était question d'un certain Canaris en préambule. Un drôle de canari, à vrai dire, au profil plutôt aquilin. En fait, ce canari là ressemblait beaucoup plus à un aigle qu'à autre chose.

Dans le rucksac de Georgen, ceux du Nördlingen avaient trouvé des documents trempés et en assez mauvais état. Quelques feuillets représentant des séries de chiffres et de lettres sous forme de tableau, étaient encore assez lisibles et avaient attiré leur attention. Transmis aussitôt à Londres, les spécialistes polonais du chiffre réussirent à dévoiler l'essentiel de leur contenu à l'aide de différentes clés. (A ce moment là, le code Enigma avait déjà été cassé par les anglais) Mais ils établirent formellement qu'il manquait plusieurs feuilles du document original et le texte ainsi décrypté restait malgré tout encore une énigme pour les services de l'amirauté. Par exemple, que pouvait signifier Krönupiak sans autre indication ? On se rendait compte que le document était « cloisonné ». Chaque information s'y trouvait coupée en deux parties dont l'une se trouvait sur un document séparé. Impossible donc de reconstituer l'original à partir d'une seule moitié ! Un vieux truc qui avait fait ses preuves. Pour que les services allemands lui aient appliqué un tel degré de cryptage, il fallait que ce document fût très important, voir même de premier rang. Or s'ils avaient

pu savoir que Karl Shumacher les avait procuré à Georgen, ils lui aurait répondu illico qu'un simple quartier-maître n'aurait jamais pu y avoir accès.

Seule chose à peu près intelligible dans le corps du message: L'implication de sous-marins (mais où ?) et une réunion concernant certains hauts gradés de la Reich marine avec des affectations à la clé (pour quel objet ?). Puis des noms de codes de transmission (sans les codes eux-mêmes) destinés à l'infanterie de marine (Ceci se révélera très important par la suite). C'est tout. Ah ! Sans oublier un organigramme, laissé en blanc pour moitié. Conjectures et suppositions occupaient à présent la plupart des têtes pensantes à Whitehall. Une opération militaire se préparait-elle ? Ou du moins des grandes manoeuvres ? Mais alors que venait faire ici Krönupiak, ce petit hameau minuscule à proximité d'une ville suédoise ? C'était ça qui les inquiétait passablement. Qu'avaient à fricoter les boches avec la Suède ? Le fer sans doute ? La question était d'importance mais on nageait encore en pleine confiture.

L'amirauté avait limité la diffusion du document au seul colonel Harrycot et à son réseau restreint. Personne ne devait savoir en dehors d'eux que le document zéro-un-Krönupiak (appelons-le comme ça) avait été partiellement décrypté.

Georgen, interrogé par la suite, révéla l'origine des feuillets ramassés dans le studio d'Angela. Mais pourquoi ne les avait-elle pas remis avec la dernière livraison à la section Liebknecht ? Mystère complet. Quand à Angela, la pauvre, elle ne risquait malheureusement plus de leur apporter la réponse.

---

### *Les pingouins*

Les compresseurs pour la congélation des entrepôts frigorifiques de Narvik ne nécessitaient qu'un minimum d'énergie vu que la température se maintenait toujours ici à des niveaux relativement bas. Le cabillaud (ou morue fraîche) y était stocké avant d'être expédié par mer, entier ou sous forme de filets, dans plusieurs pays d'Europe et vers les conserveries du sud du pays. Les voies de la petite gare de triage, terminus de la ligne d'Ofot, longeaient ces interminables alignements d'entrepôts réfrigérés. Une nuit, ou pour être plus précis le dix septembre 1933 à deux heures trente du matin, le feu ayant pris aux compresseurs, de longues flammes commencèrent à s'échapper des ouvertures des entrepôts et progressèrent

ensuite rapidement vers les toitures. Bientôt les cloches de la voiture des pompiers se mirent à tinter et la petite ville se réveilla soudain à la lueur d'un énorme brasier. Les volontaires affluèrent pour éteindre l'incendie et une foule dense se pressa sans tarder aux abords du sinistre. Mais les moyens déployés, très insuffisants, ne purent parvenir à contrôler le feu qui ravagea bientôt l'un des plus importants bâtiments portuaires. Une forte odeur de poisson grillé flottait sur Narvik. Les patrons pêcheurs, réveillés brutalement par les sirènes, éloignèrent au plus vite leurs bateaux des quais où la chaleur devenait rapidement insoutenable. Une épaisse fumée tourbillonnait en noires volutes et la lune ne se devinait plus que par intermittence au travers de celles-ci.

A quelques milles de là, dans le Skjomienfjord voisin, l'U-boote 23 débarquait à marée haute cinq passagers qui prirent place rapidement dans une petite baleinière que les matelots allemands retenaient comme il le pouvaient le long de leur bord à l'aide d'un bout de touline. Le long fuseau sombre était apparu au point exact du rendez-vous, luisant cétacé sous les écroulements d'eau écumante qui dégoulaient du haut du kiosque et tourbillonnaient le long de ses flancs. Un petit canon aux formes bizarres se dressait sur la proue.

La baleinière manoeuvra vers le port de Narvik, illuminé par les flammes et personne ne songea une seconde à se demander quels étaient les passagers de cet esquif à peine visible sur la baie qui ramaient vers les jetées ; sans doute des pêcheurs en renfort ? Il fallait aux pingouins atteindre le petit chalutier, amarré à six cent mètres du brasier. L'incendie avait paniqué tout le monde et la baleinière, se faufilant à force de rames accosta bientôt le Ragnar coté baie sans attirer l'attention de qui que ce soit.

« Doucement, abordez par l'arrière. » Tappani avait tenu à ramener lui-même sa cargaison de pingouins.

- Qu'est-ce qu'on fera du canot colonel ?

- Ne t'inquiètes pas de ça, on va le remonter à bord, à sa place. Maintenant balancez vos sacs là-haut et grimpez en vitesse. Surtout pas un bruit. »

Une fois la baleinière remontée à bord et le palan débrayé, les hommes l'assurèrent en bonne place et tout le monde se rendit aussitôt à terre par la planche-passerelle du bord. Le quai à cet endroit était complètement désert. Ils se dirigèrent ensuite en silence vers les voies ferrées qu'ils remontèrent à pied, en se faisant le plus discrets possible, jusqu'à la gare de triage. Leurs vêtements sombres n'attiraient pas l'attention et ils avaient appris de longue date à marcher sans faire aucun bruit.

Ils prirent enfin place, une fois arrivés dans la gare déserte, dans le wagon-voyageur qui stationnait isolé au beau milieu des voies. Destination Riksgränsen ! Il ne restait plus qu'à patienter un bon quart d'heure et à se faire oublier jusqu'au moment du départ à quatre heures trente où leur

wagon serait assemblé avec le convoi des minéraliers vides pour remonter vers les mines de Kiruna.

A Riksgränsen un logement douillet les attendait au discret hameau de Krönupiak qu'ils occuperaient comme les autres employés de la compagnie, ceux qui habitaient déjà sur place et cela depuis plusieurs mois. Le commando s'étoffait ainsi petit à petit avec des couples ou des célibataires. Gens apparemment sans histoires et travailleurs motivés s'il en était.

Le sous-marin du commandant Vollern, lui, était déjà loin, en plongée peu profonde sous la houle courte et sèche qui agitait, cette nuit là, la surface de la mer de Norvège. Mission accomplie !

Les papiers des nouveaux pingouins étaient, il va sans dire, plus vrais que nature et le policier Sorgensen, à Riksgränsen, n'y verrait certainement que du feu s'il se mettait à faire du zèle !

---

### *Inkavos*

« Vous avez une sacré descente mon vieux ! Dit Swatch.

- Ouais. Mais la bière allemande c'est quand même autre chose que cette bibine douçâtre, répondit Georgen avec une moue dégoûtée.

- En écosse il y a aussi de très bonnes bières vous savez. Un jour nous irons les goûter ensemble. Si ce jour existe bien sûr.

- Ce sera avec plaisir major. »

Ce dernier fronça les sourcils discrètement en baissant à la fois les épaules et le ton tandis que son regard balayait les environs (...)

« Chût mon vieux ! Vous oubliez que je représente ici une vénérable maison anglaise spécialisée dans le matériel de cuisine pour les collectivités mon cher Charlie. Dans le métier que nous pratiquons, on n'oublie rien ou bien... On oublie tout. Do you understand my dear ? Le major avait encore de nombreuses choses à faire ingurgiter à sa nouvelle recrue.

« Sorry Edward, je n'oublierais plus. Il vaut mieux faire gaffe !

- Vous, vous êtes mon factotum norvégien. Vous allez trimballer des tonnes de casseroles de démonstration dans toutes les cantines du coin. Alors, Charlie plus de major ! Prenez votre rôle sérieusement s'il vous plaît. All right ?

- D'accord maj... Edward ! Pour coucher ce soir, j'ai une liste d'hôtels ici à

Kalmar mais aucun n'a l'air vraiment terrible.

- Pour commencer, il nous faudrait un truc du genre : Grand Hôtel du Commerce, plutôt vieux et pas trop cher.

- Il y a le Gudrunsen qui semble potable mais ne cumule pas les étoiles. Alors va pour le Gudrunsen ! »

---

*L'Ingenieurskantoor Voor Scheepsbouw (IVS)* situé aux Pays-Bas travaillait dans le domaine de la recherche pour le compte de la Reich marine sous le contrôle du grand industriel Alfred Krupp (Il sera plus tard membre de la SS). IVS, compagnie plus fréquemment appelée Inkavos employait des ingénieurs réputés et très bien rémunérés qui élaboraient aux Pays-Bas les plans des machines devant servir au réarmement allemand. La colossale fortune des Krupp, grands patrons de la sidérurgie reconvertis au nazisme pour la circonstance, leur permettait de disposer de gros moyens pour leurs recherches. Dès cette époque Hitler était très pressé de doter à nouveau l'Allemagne d'une marine capable de rivaliser avec l'Angleterre et de construire de nombreux sous-marins d'attaque, arme indispensable pour neutraliser les convois de ravitaillement.

Edward et Charlie se proposaient donc, en toute simplicité, d'aller voir ce qui se passait chez Inkavos. Deux marchands de casseroles britanniques, c'était extrêmement gonflé ! Mais quelquefois les gros cordages se remarquent moins que les petites ficelles. C'était du moins l'avis du colonel qui s'y entendait et le major Swatch avait, comme il se doit, trouvé cette idée très pertinente. Inkavos se trouvait être dans le rayon d'action du réseau Nord-est et Harrycot n'avait pas hésité une seconde à envoyer ses agents sur ce coup risqué afin d'explorer le terrain. L'idéal étant en théorie de repérer un contact éventuel sur place... Un employé mal traité ou sous-payé par exemple. Bref, d'aller fouiner.

Leur couverture de représentants en matériel de cuisine pour collectivités présentait l'avantage non négligeable de leur permettre de voyager sans attirer l'attention et de pénétrer par la petite porte dans de nombreuses entreprises. Ils disposaient d'une berline de location remplie d'échantillons, de dossiers, publicités etc. Leur firme existait bel et bien à... Glasgow. Les commandes seraient donc scrupuleusement honorées. Foi de Scott fusilier ! De cette façon, leur meilleure couverture consistait à faire leur boulot de commerciaux ostensiblement, et à se tenir perpétuellement à l'affût des opportunités, qu'elles soient simplement commerciales ou bien d'un tout autre genre...

« Nous irons d'abord travailler dans trois villes suédoises, puis nous nous rendrons faire nos visites commerciales au Danemark et seulement ensuite aux Pays-Bas.

- Ça va nous faire perdre un temps fou ! Maj... Euh... Edward, se reprit Charlie.

- La crédibilité ne s'improvise pas. Nous sommes « véritablement » des représentants de commerce et cela sera facilement vérifiable. Bien sûr, nous ne serons d'excellents vendeurs, ne s'entend bien, qu'une fois rendus aux Pays-Bas !

- On va vraiment vendre des casseroles dans des cantines ?

- Oui et vous allez apprendre sur le bout des doigts votre nouveau catéchisme. Notre firme, le nom de son directeur, de vos proches collaborateurs, nos tarifs et nos ristournes, vos expériences etc. Ensuite vous pourrez réviser votre fiche personnelle. Tout est dans ce dossier. Évidemment je n'ai pas besoin de vous dire de le détruire ensuite, mais sans mettre le feu à l'hôtel, lorsque vous saurez tout sur le bout des doigts. Un boulot un peu fastidieux je le reconnais mais le succès de l'opération et notre sécurité en dépendent sans doute. Do you know Charlie ? Nous allons peut-être parvenir avec un peu de chance à nous rendre dans la gueule du loup : La cantine de l'Inkavos. »

Georgen suivait Swatch comme un toutou, mais un toutou au poil terne, pas frétilant du tout. Depuis les événements de Lübeck et l'arrestation d'Angela, il n'était plus le même. Tant de trahisons, de dangers et de violences en un laps de temps si court avaient eu raison de son énergie. Il se sentait déstabilisé comme il l'avait été après la disparition de son oncle. Seule, l'évocation de Myriam l'avait empêché de tout laisser tomber et de partir à la dérive. Un doux visage maternel revenait en sa mémoire comme pour le rassurer et le reconforter. Ce visage qu'il avait oublié, était celui de sa propre mère.

Myriam, c'était vrai, était dans le camp des anglais, soit. Mais les soviétiques, eux, qu'il avait pourtant servi honnêtement et au prix de graves dangers, l'avaient trahi. Il n'y avait pas que les affirmations de Swatch pour le prouver, la planque autour de la section Liebknecht et les soupçons d'Angela confirmaient malheureusement cette triste réalité.

Après ces révélations, il aurait dû éprouver une colère terrible ou au moins un dégoût insurmontable. Mais il ne ressentait plus en lui-même qu'une épuisante lassitude.

Que faire maintenant ? Sans revenus et sans appuis, il serait amené rapidement à vivre d'expédients comme à Lübeck sur les docks. Cela ne l'enchantait guère. Il avait donc pour finir, accepté de partir avec le major pour de nouvelles aventures, heureux de se laisser conduire, lui qui avait maintenant prit l'habitude d'être un « petit soldat » toujours en mission commandée et avait d'années en années perdu sa capacité à vivre une existence libre et autonome.

Edward, lui, était du genre plutôt solide. Bref un véritable écossais ! Sous

une apparente réserve et un maintien de gentleman de la City, il possédait un aplomb et un sang-froid impressionnants. Sans jamais abandonner le ton poli et presque distant qui lui était naturel, il savait imposer son commandement et cultiver le sentiment de fidélité chez ses collaborateurs. Il leur donnait confiance.

Le vieux soldat, rompu aux opérations sous le feu des armes avec le colonel n'avait plus grand-chose à se prouver excepté peut-être dans l'art de maîtriser la science complexe du renseignement militaire. Tout compte fait, Georgen aurait pu tomber entre de plus mauvaises mains pour ses début au sein du SIS. Swatch était un brave parmi les braves !

Le lendemain ils pénétrèrent dans la première cantine d'une longue liste de collectivités, Charlie suivant Edward comme un toutou avec un chariot énorme sur lequel étaient empilées toutes les productions rutilantes de leur firme. La scène aurait certainement été du plus haut comique pour un observateur au courant des dessous du scénario. Mais que voulez-vous ? On n'a rien sans rien !

---

#### *Ministère de la marine - Berlin - 2 mars 1934*

Le long du Landwehrkanal à Berlin s'alignaient les imposants bâtiments du *Bendlerblock*, l'ex office de la Marine Impériale, récemment réaménagé pour accueillir les services du haut commandement de la marine de guerre et l'AAA, l'*Amt Ausland Abwehr*, le célèbre contre espionnage militaire allemand. Ces dernières années le nombre de personnes qui avaient leurs activités ici avait tellement augmenté que les lieux bourdonnaient du matin au soir telle une ruche en pleine période de floraison. La manie très prussienne qu'ils avaient tous de claquer des talons pour un oui ou pour un non, augmentait passablement l'intensité sonore dans les couloirs. Clac et re-clac ! Heil Hitler ! Ils pratiquaient tous ce petit jeu du salut nazi avec une ferveur jubilatoire.

L'enseigne de vaisseau de première classe Mayer arriva à bord d'une grosse Mercedes de couleur noire, une *Grosser 770*, la voiture de fonction de son oncle, l'amiral Kunterbach, et gravi l'escalier monumental en quelques souples enjambées. Arrivé au premier niveau il dû arborer un pass pour accéder à l'aile du bâtiment abritant les bureaux de l'Abwehr où l'amiral Canaris dirigeait un service. Les fonctionnaires des postes de contrôle suivants, au nombre de trois pour atteindre le sanctuaire, le connaissaient

et le laissèrent passer sans problème, car le neveu du *Generaladmiral* Kunterbach n'était pas le premier venu, non sans avoir jeté malgré ça un bref coup d'oeil sur son pass. Il avait rendez-vous ce jour là avec Bemmler, l'un des rares nazis fanatique ayant des responsabilités au sein de l'Abwehr.

« Heil Hitler Her commandant dit Mayer à toutes fins utiles.

- Heil. Je suis heureux de vous voir lieutenant. Mais ce n'est pas pour vous faire mes compliments. Voyons, dit-il en consultant machinalement un dossier, votre amiral d'oncle et vous-même n'avez-vous pas commis une bourde colossale l'année passée en vous laissant piéger et ceci par une bande d'amateurs à ce que l'on me dit ? Je viens seulement d'apprendre ça. Deux documents de premier rang ont disparu non ?»

Il venait d'être mis au courant de l'affaire par le SD. Un an après les faits ! La bureaucratie sans aucun doute possible sévissait aussi dans les services secrets dès cette époque là ! Mais la guerre larvée entre les services expliquait sans doute bien des choses.

« Her commandant je suis vraiment désolé mais nous pensons que cette affaire est aujourd'hui réglée. Nous avons déjà remonté la piste jusqu'à la source du réseau. (Là l'enseigne exagérait un tout petit peu quand même). Et puis, en ce qui concerne la fuite, il ne s'agissait que de deux moitiés séparées d'un document crypté Enigma Her commandant.

- Foutaises ! Même si vous remontiez jusqu'à Gengis Khan cela ne nous donnerait rien. La fuite est consommée et les documents sont perdus, c'est bien là l'ennui pour vous hélas Mayer. Qui vous prouve que les deux parties n'ont pas été ensuite réunies et déchiffrées ?

- Certes commandant, répondit Mayer en bafouillant légèrement, mais je pense que cette affaire peut sans doute nous amener à capturer dans l'avenir de plus gros poissons dans nos filets et que cela vaudrait même la peine de mettre des moyens plus importants en place associés comme il se doit à un plan d'envergure que nous étudions d'ailleurs très attentivement. Cette longue tirade avait été exprimée d'un seul jet sans respirer.

- Et qui va réaliser ce plan d'envergure mon cher Mayer ? Vous ? Après avoir paumé les seuls documents importants que votre service a du voir passer depuis Bismarck vous allez vous mettre à nous capturer du gros poisson ! S'esclaffa-t-il méchamment. Toute la flotte de pêche de l'Allemagne à votre service n'y suffirait pas mon cher ! »

Mayer attendit un instant que ces paroles blessantes s'estompent un peu dans son esprit et il répondit calmement :

« Sauf votre respect Her commandant le poisson serait de taille. Nous pensons, au ministère de Hambourg, que les britanniques et les russes sont en train de casser du bois entre eux depuis un bon moment. Nous avons identifié fin trente trois un jeune agent soviétique qui a quitté

Hambourg plus rapidement qu'il ne l'aurait souhaité mais il nous a malencontreusement filé entre les doigts. Vous n'ignorez pas qu'une situation instable dans un réseau est toujours favorable à celui qui sait se mettre à l'affût patiemment.

- A l'affût dites-vous ? Et patiemment !

- J'aimerais bien vous en dire plus commandant mais je ne peux en parler. Je pense que seul l'officier Kramer sur le terrain dispose peut-être d'informations fiables. C'est lui qui a procédé à l'arrestation de la prostituée du réseau Liebknecht. (Mayer avait reçu consigne de ne rien donner de concret à Bemmler exception faite bien sûr de ce qui pourrait nuire à l'affreux Kramer et à son service).

- Ouais. Où est parti le type ? Vous en savez quelque chose ?

- Rien pour l'instant. Nous ne sommes pas vraiment certains d'ailleurs qu'il fasse partie de leur réseau. Mais il s'agit de quelqu'un qui intéresse au plus haut point les popofs et les anglais. C'est sûr.

- Lieutenant vous devriez trouver mieux pour me mener en bateau comme le fait si souvent ce fichu amiral Canaris ! (Il prononça cette dernière phrase en baissant légèrement le ton). Cela fait un an que la fuite s'est produite et vous n'avez rien à nous mettre sous la dent, ni les anglais ni les russes ni ce type envolé dieu sait où ! Quand à ce déserteur, le premier-maitre Karl Schumacher, vous n'auriez pas une petite idée de l'endroit où il se trouve ? Je ne devrais pas vous dire ça mais vous avez beaucoup de chance d'être un parent de Kunterbach. Sans cela vous ne seriez déjà plus qu'un ex officier affecté en mer comme graisseur sur le plus ancien des dragueurs de mines de la Reich marine. »

Toujours parfaitement calme Mayer reprit :

« La police de Lübeck avait repêché dans le port un certain Klaus Heineman, un barman qui travaillait dans un bouge du quartier nord de Lübeck. Ce Klaus travaillait pour le Komintern et nous le surveillions depuis un certain temps.

- Je constate que vous l'avez fort bien surveillé en effet !

- Nous savions que ce gars répondit Mayer sans plus s'occuper des railleries de Bemmler, ne dédaignait pas à l'occasion de donner un coup de main aux suspects en cavale. Toujours de la même source commandant.

- Alors si j'ai bien compris, vous allez cravater incessamment tous les types du Komintern ?

- Je reconnais Her commandant que là on piétine pas mal depuis l'année dernière. Ils ont fait le vide complet en un temps record. Nous n'avons pas une adresse ni un nom. Hambourg est un coin difficile avec tous ces navires, ces filles et le port sur des kilomètres. La femme arrêtée par Kramer était une amatrice, c'est sûr mais sûrement pas les autres ! De toute façon elle n'est sans doute plus de ce monde à cette heure et ne pourra malheureusement plus nous aider maintenant à renouer les fils. Et encore une vacherie pour Kramer !

- Hambourg est surtout mal tenu en main et cela fait un moment que cela

dure hélas. Et ces fameux documents, au fait, les aviez vous décodé ? Dit-il avec un sourire qui se voulait détaché.

- Non Her commandant. Cela ne devait que transiter par nos services. Heu... Nous en ignorions complètement l'importance d'ailleurs. »

Bemmler regarda longuement Mayer en silence, sa forte mâchoire et sa bouche tordue projetées en avant dans une moue méprisante, et dit enfin :

« Sachez seulement mon petit lieutenant que le führer suit désormais personnellement cette affaire. Parfaitement. Estimez-vous très heureux de n'avoir pas pu décodé les documents. Là-dessus je vous crois sincère, car c'est positivement impossible à réaliser sans détenir les deux clefs qui sont dans les mains du destinataire. Sachez donc que la stratégie du Reich est impliquée. Le destinataire du fichier crypté se trouve être l'ambassadeur d'Allemagne en Norvège ; vous ne devez pas en savoir plus. Vu son importance diplomatique nous avons classé le fichier « hautement confidentiel et de premier rang » en évitant toute transmission radio. La seule erreur, c'était de choisir la marine pour l'acheminement des fichiers au port de Trondheim, même en utilisant deux bâtiments séparés. Voyez-vous mon cher Mayer, je pense que Kunterbach et Canaris réunis ne pourront pas faire grand-chose pour vous si vous ne trouvez pas une solution dé-fi-ni-ti-ve à cette affaire... »

Bemmler avait visiblement choisi de s'attaquer à l'adversaire le plus jeune et le plus vulnérable plutôt qu'à un amiral de l'Abwehr ou au *General-admiral* Kunterbach.

L'enseigne de première classe accusa le coup cette fois-ci. Il commençait à réaliser l'ampleur du désastre. Ce salop de Bemmler n'avait pas tord. Hitler ne lui pardonnerait rien. On ne pardonne rien à cette époque aux militaires dont l'adhésion au national-socialisme est un peu tiède, voir carrément froide. Ils sont minoritaires. Son oncle ne pourrait pas faire grand-chose pour lui. Il serait obligé de le lâcher et alors ce serait la curée... Les nazis n'en attendaient pas moins depuis le temps que la Reich marine et l'Abwehr leur tenait la dragée haute. Mayer se trouvait à présent au centre de la croix du collimateur. Une croix gammée bien entendu.

Lorsqu'il claqua les talons et quitta le bureau Bemmler était aux anges :

« Rangez moi ça dit-il à son aide de camp, ce dossier n'est plus prioritaire, mais vous avez vu un peu comment je l'ai cuisiné ! Ah, il n'était plus si fier le neveu de l'amiral Kunterbach ! »

L'Amiral Canaris avait été mis au courant de l'entrevue. Rien de ce qui se passait dans les locaux du Bendlerblock ne lui était complètement étranger. Il avait placé des hommes sûrs au sein des différents services. Heureusement que le code était solide avec ses clefs de sécurité. Chaque document ne pouvant pas être déchiffré séparément, ni même d'ailleurs si l'on parvenait à les rassembler, ce qui n'était pas forcément le cas. Alors pourquoi faire autant d'histoires pour une fuite ayant eu lieu un an auparavant et dont le contenu était devenu non prioritaire depuis ? En plus le réseau impliqué était cuit. Encore une tentative pour discréditer l'Abwehr et son service à n'en pas douter. Il fit transmettre au Generaladmiral Kunterbach l'ordre secret de garder Schumacher en mer en toute discrétion en attendant que l'affaire se tasse et que ce cet imbécile de Bemmler passe à autre chose. Canaris maîtrisait très bien l'art de laisser du temps au temps.

Schumacher, pour sa part commençait justement à trouver le temps long à bord de son cuirassé et n'en demandait sûrement pas tant ! Le Schleswig-Holstein, décidément, il ne s'y faisait pas !

---

### *La cinquième colonne en Norvège*

La charmante petite cité suédoise de Riksgränsen, édiflée entre montagnes et lacs, abritait de nombreux logements des employés de la compagnie ferroviaire norvégienne de la ligne d'Ofot. Situé un peu à l'écart en haut de la ville, le lotissement de Krönupiak comportait une dizaine de villas de bois réunies autour d'une sorte d'esplanade où se trouvaient parkés quelques véhicules. Il y avait aussi un bâtiment faisant fonction de foyer commun où les habitants venaient boire un verre le soir ou entamer une partie de billard. Le plus souvent les deux en même temps d'ailleurs.

Il y avait là des couples mariés et quelques célibataires logés quand à eux dans des bâtiments collectifs séparés. Tout ce petit monde, officiellement de nationalité norvégienne, s'exprimait en suédois sans problème comme savent le faire d'ordinaire les populations frontalières. Le travail sur la ligne rythmait la vie de ce petit village. Les conducteurs et les soutiers, eux, couchaient très souvent à Narvik où la compagnie disposait d'un confortable logement de service pour les cheminots au repos en attente du convoi de la « remonte » le lendemain.

Les gens de Krönupiak descendaient fréquemment à la ville voisine distante de deux kilomètres pour se distraire ou faire leurs achats. Ils y avaient plein

de collègues qui, eux, travaillaient pour les mines et tous se connaissaient plus ou moins. Riksgränsen était plutôt une bourgade tranquille pour une cité minière bien que de temps à autre malgré tout, une beuverie un peu trop prolongée, se termine malheureusement en pugilat. Mais cela se produisait surtout les fins de semaine quand les types avaient « chargé la mule » au bistrot pour effacer les fatigues de la mine. La police locale en la personne du brigadier Sorgensen, un suédois d'origine norvégienne, n'intervenait que rarement dans ces sortes d'affaires où l'on risquait de prendre des beignes. Il était pourtant très rare que ceux de Krönupiak se tiennent mal en ville et il avait toujours eu de bons rapports avec eux. Fréquemment, on apercevait dans les parages la silhouette massive du sous-directeur de la compagnie venu régler quelques problèmes au centre ville.

Deux semaines auparavant la petite communauté s'était enrichie de cinq personnes nouvellement embauchées et arrivées par le convoi vide de retour de Narvik, juste après l'incendie des entrepôts frigorifiques. Ils n'étaient pas passés par les services de l'immigration. Ils avaient été affectés les semaines suivantes sur des postes de « roulants » dans les locos comme soutier ou bien au réseau ferré dans les équipes d'entretien du capitaine Hansen. Les deux épouses avaient fait connaissance avec leurs voisines et semblèrent apprécier le confort des maisons et la gentillesse des gens de par ici. Quoi de plus normal après tout ? Ce qu'il y avait de remarquable, c'est que toutes étaient bâties comme des sportives et aurait pu lutter d'égal à égal avec un grizzly.



Dans l'angle du mur, sur une étagère du bar, un poste de radio diffusait des infos nasillardes.

- « Pilsudski a signé le pacte de non-agression avec l'Allemagne hier.  
- Ca ne fera pas plaisir aux français ! Ah ! En ce moment chacun rebat les cartes à sa façon dit le directeur.  
- Ces pauvres polonais sont coincés entre les russes et les allemands et leur façade maritime de Dantzig comme le « couloir » du même nom gêne les uns comme les autres. En cas de conflit le fameux couloir fera probablement couler beaucoup de sang déclara le brigadier sans paraître s'en émouvoir pour autant.  
- C'est exact.  
- Hansen est là haut ?  
- Non à Narvik

- Il rentre quand ?
- Il sera là cet après-midi répondit Tappani. Je l'ai croisé ce matin de bonne heure avant de remonter de Narvick avec la draisine à moteur.
- Dis-lui qu'il passe au bureau pour cette histoire de pied gelé sur son chantier du tunnel trente deux. Il y a une déclaration à signer pour le médecin de l'infirmierie. »

Le directeur régla l'addition et ils quittèrent le bar. Dès la porte franchie, un vent glacé fouetta leur visage. Le sol était glissant et la rue n'était pas encore totalement débarrassée des monceaux de neige gelée tombée quelques jours auparavant.

« Ce soir tu monteras voir le film ? J'ai réussi à trouver Nanouk l'esquimau pour les gars et leur famille. Amènes-toi donc avec ton épouse !  
- C'est très gentil de ta part. Nous y passerons volontiers. Merci. Pour une fois qu'il y a un peu de distraction ici. Souhaitons qu'il y ai du courant cette fois ! »

Ils se quittèrent en posant précautionneusement leurs pieds sur les plaques de verglas.

Hansen dirigeait une équipe d'entretien des voies. Un boulot d'enfer dans ces pays où l'hiver ne cède la place que quelques mois par an. Il se produisait souvent des blocages de câbles d'aiguillages dans les relais ou des ruptures sur les voies à cause du froid sibérien. Le travail était alors très pénible pour dégeler le système ou remplacer les éléments défectueux avant que le prochain convoi n'arrive. Les gants durcis pour travailler ça ne vaut rien, mais les mains nues sur la ferraille gelée, ce n'est pas rien non plus ! A part ces pannes récurrentes ils devaient entretenir voies et ballast et contrôler les ouvrages d'art sur quarante kilomètres, qu'il gèle ou non. Ces hommes étaient de rudes lascars, pour la plupart des norvégiens habitués à ces climats ce que ne démentait pas leurs visages carrés et lourds, comme taillés dans le solide cristal bleu des glaciers du fjord.

---

« Mes chers pingouins dit Tappani avant la projection, nous sommes presque au complet ; encore un dernier groupe qui nous rejoindra par mer le mois prochain et ensuite le vrai boulot va commencer. Hansen recevra les consignes que vous aurez à coeur d'appliquer. Faites attention car ce soir j'ai invité Sorgensen avec bobonne. Il n'a pas l'air bien malin mais on

ne sait jamais. Jouez votre rôle comme convenu, mais sans en rajouter. Et surtout pas d'impair. »

Tous se trouvaient rassemblé au foyer de Krönupiak en écoutant le chef en silence, une bière à la main.

« Notre corps franc est maintenant en place et le contrôle de la ligne est assuré. Mais à la moindre erreur de votre part, tout le dispositif peut foirer. Comme vous ne l'ignorez pas, nous n'avons aucune solution de retrait en cas de coup dur mis à part le U-23. Seule une organisation sans faille et une attention de tous les instants nous permettront de tenir jusqu'au moment d'agir. Cela peut-être demain ou dans plusieurs années. Notre atout numéro un est d'être tous plus ou moins norvégiens. Aucun d'entre vous ne doit prononcer un seul mot d'allemand. Ceci est très important. Nous devons nous fondre parfaitement dans la population. Je vais encore vous répéter les consignes pour les nouveaux arrivants :

En cas de conflit armé où l'ennemi prendrait l'initiative de l'attaque, notre tâche sera claire. Tous les ouvrages d'art sont concernés. Il y en a à peu près un par kilomètre en moyenne, pont ou tunnel. Notre objectif : Être en mesure de déployer en quelques heures le plan de neutralisation de la ligne. Il nous faudra repérer les lieux où nous stockerons les explosifs et le matériel. L'essentiel de notre mission consistera à trouver des caches parfaitement sûres et d'opérer sans être vus. Chaque équipe devra s'organiser de façon autonome pour réaliser ses propres objectifs. Si un jour l'ordre arrive d'en haut, nous ne disposerons que de quelques heures pour tout mettre en place, faire péter les viaducs ferroviaires et rejoindre éventuellement les forces amies comme nous le pourrons. Nous avons déjà, dès à présent, accompli une bonne partie du travail.

D'autres objectifs seront définis en fonction de la situation comme repérer les meilleurs sites pour l'artillerie, perturber les communications radio ou monter des embuscades. Vous avez été sélectionnés parmi les meilleurs pour cette mission, sachez vous montrer à la hauteur. Dernière chose : Chacun de nous disposera d'une capsule de cyanure. A n'utiliser qu'à la toute dernière extrémité si je puis m'exprimer ainsi... (Sourires dans l'assistance). Hansen me fera son prochain rapport dans une quinzaine. Je vous souhaite une bonne nuit. Amusez-vous bien. Ah ! Autre chose encore. Oubliez le mot pingouin. Ici, il n'y a que des employés des chemins de fer d'Ofot... Et méfiez-vous quand vous descendez à Narvik, c'est une ville où l'on rencontre beaucoup trop de gens en ce moment à mon avis. »

Les hommes le saluèrent. La route du fer serait à l'Allemagne ou ne serait pas. En attendant ils allaient voir le film promis depuis longtemps.

Tous étaient des commandos surentraînés et rompus aux opérations de sabotage à l'explosif. Une dizaine de volontaires pour cette mission de

longue durée dont personne ne pouvait être sûr de revenir un jour. Mais le colonel Erling était un type à la hauteur. Il n'avait pas hésité à foutre le feu à Narvik pour les faire aborder de nuit sans être remarqués ! Il avait déjà réussi à rassembler une solide équipe de norvégiens ou paraissant tels qu'il avait recruté en partie parmi les fanatiques nationaux-socialistes de Quisling. Pour ces types l'enjeu consistait à prendre le pouvoir en Norvège ou bien à mourir ici sur la ligne d'Ofot sans public et sans gloire. Des fous certes, mais les fous sont quelquefois redoutables.

Monsieur et madame Sorgensen arrivèrent pile à l'heure pour la projection.

---

### *A Glasgow*

Ce pub populaire de Glasgow à l'enseigne rouge qui faisait vaguement penser au fameux Red Clydeside des années vingt regorgeait de clients ce samedi là. Un soleil timide révélait les myriades de poussières voltigeant dans les rayons de lumière qui traversaient la pièce. Cette lumière dirigée et violente contrastait avec l'ensemble sombre et désuet des lieux. Adossés à la banquette du fond les habitués de l'endroit buvaient tranquillement une pinte de « Brown and bitter » avant de rentrer chez eux. Nous étions le douze juin 1935.

Deux hommes d'âge mûr, juchés sur les tabourets fatigués du bar, devisaient calmement en se racontant des trucs qui les faisaient sourire de temps à autre. Un détail pourtant aurait pu attirer l'attention d'un observateur perspicace : Le regard du major Swatch balayait épisodiquement la salle, sans précipitation mais avec une régularité de métronome. Chaque détail des visages et des lieux était scrupuleusement enregistré.

Le deuxième homme, un costaud blond aux mouvements lents n'était visiblement pas du pays. Son accent anglais indéfinissable trahissait des origines scandinaves pour qui avait l'oreille de ces choses là. Sorgensen, le policier de Riksgränsen avait prit ses congés annuels à Glasgow. Mais à première vue, ce n'était pas le climat de cette ville qui avait prévalu dans le choix de son lieu de villégiature !

« Le colonel est très excité par cette affaire vous savez.

- J'imagine qu'il s'agit d'un truc assez important. La presse va-t-elle être informée à votre avis Swatch ?

- A quoi pensez vous ! Allez donc pour commencer faire un tour en ville

avec votre femme et n'oubliez pas de prendre autant de photos que vous pourrez, en touriste consciencieux. Puis vous vous présenterez seul et sans avoir été filé de préférence, à 18 heures précises à cette adresse dit le major en lui tendant une page déchirée de son carnet.

- C'est mon épouse qui va être contente. Elle adore prendre des photos ! »

Swatch, pour ne pas démentir le sens de l'économie des écossais, laissa le norvégien régler l'addition et sorti en premier du Red Clydeside.

---

La classe 1935 « Officers » du premier régiment du Royal Scots Fusiliers fût l'une des promotions les plus réussies depuis la grande guerre. Des noms de familles connues et de la meilleure société écossaise sortirent classés en tête de promo, comme il se doit, et les lambris de l'école des officiers de Glasgow résonnèrent encore une fois en ce mois de juin des éclats du cérémonial quelque peu compassé de la cérémonie rituelle de prise de grade. Les vêtements de soirée et les décolletés profonds dominaient dans cette assistance mondaine où se remarquait le soin apporté par les dames à exhiber leurs plus riches parures. On y buvait sec comme toujours bien sûr dans une telle occasion...

Le major Swatch, instructeur réserviste (qui était censé maîtriser en principe tout ce qui touchait à la technologie des systèmes de pointage), accueillit avec déférence Sorgensen qui semblait guetter depuis l'entrée l'instant propice pour l'aborder discrètement. Son front avait prit des couleurs depuis l'après-midi et il épongea furtivement quelques gouttes de sueur intempestives.

« Je commençais à me demander si c'était une blague ! Tout ce monde ici...Et je ne vous trouvais pas.

- Rien de tel que le monde pour la discrétion. Champagne mon cher ?

- Volontiers merci.

- Prenez votre coupe et suivez-moi par ici. Dit-il en s'engageant le long d'un long corridor faiblement éclairé. »

A l'autre extrémité de ce passage retiré, trois personnes attendaient en silence depuis un moment déjà dans le bureau du colonel Harrycot.

« Monsieur Sorgensen. Bon voyage ?

- Ca va merci. Nous avons pris l'avion à Oslo et le vol... Ma foi, un coup d'aile sans histoire. »

La question avait été posée par madame Oppinto. Myriam Hartogs se tenait légèrement en retrait. Le colonel prit la parole et ils se turent tous.

« Cette fête de promotion tombe à pic pour mener nos petites affaires. D'après votre officier traitant en Norvège vous avez glané quelques trucs bien intéressants. Non ?

- Intéressants certainement et à vrai dire même plutôt incroyables.

- Vous confirmez donc la présence de la cinquième colonne là-bas ?

Onze ou peut-être douze personnes si l'on compte le contact de Narvik. Tous travaillant pour la compagnie ferroviaire de la ligne d'Ofot.

- Qui mène le commando ? Ce sous-directeur. Erling ?

- Oui. Du moins j'ai quelques raisons de le croire.

- Vous n'avez pas encore pondu de rapport à vos chefs suédois au moins j'espère ?

- J'ai respecté scrupuleusement les consignes du major en vous faisant prévenir les premiers quand j'ai commencé à piger que quelque chose ne tournait pas rond.

- Comment arrivent-ils là-bas ?

- Une vérification approfondie des listes de voyageurs en transit à Narvik ne m'a rien appris de spécial. Ils doivent arriver par la Suède sans doute ? Il leur aura fallu sûrement aussi des complicités sérieuses au sein de la compagnie minière. Notre boulot ne fait donc que commencer.

- Qu'est-ce qui vous a mis sur la voie, si j'ose m'exprimer ainsi ?

- Un des types est tatoué. Il s'est engueulé avec une de ses conquêtes, une serveuse de bar un peu trop jalouse qui m'en a touché un mot. Ce genre de tatouage est courant paraît-il chez les anciens des corps francs allemands. Après cela d'autres indices m'ont mis la puce à l'oreille jusqu'à ce que je découvre du matériel de transmission dans une cache. Pourtant, bien avant ça je me méfiais d'eux pour une simple raison : Il n'y avait bien des jeunes couples à Krönupiak mais aucun enfant ! Et leurs femmes sont de vrais dragons. Cela m'a paru bizarre.

- Vous avez ramené les empreintes ?

- Oui voici. »

Sorgensen tendit au colonel une enveloppe cachetée. Elle contenait une série d'empreintes digitales relevées par ses soins sur les verres de bière à Riksgränsen, ceci grâce à la complicité active de la serveuse mal aimée du bar.

« Enfin mes amis, dit le colonel Harrycot, nous allons pouvoir vérifier tout ça en comparant nos fichiers. Il y a peut-être dans le tas des gars déjà repérés par nos services. Il s'envoya une bonne lampée de Glenfiddich. Après mon vieux, feu vert pour la police suédoise à Riksgränsen et la norvégienne à Narvik. Vous leur révélez le pot aux roses et ensuite, en route pour la grande lessive. Nous préviendrons leurs ambassadeurs à Londres qui, n'en doutons pas, feront le nécessaire pour appuyer une intervention rapide de leurs services de police respectifs. Et si c'est vous

qui passez à l'action, attention ! Ils se défendront certainement les armes à la main. Ce sont des coriaces ces lascars là. N'en loupez pas un seul hein ! Bouclez les tous.

- Il n'y a aucune raison pour qu'on les rate colonel. La route du fer norvégienne sera libérée et nettoyée de ces fumiers ! Ce boulot sera mené à fond par les norvégiens parce que chez nous (Sorgensen était d'origine norvégienne) Hitler est plutôt mal vu vous savez ? Ce n'est pas comme en Suède où ils trafiquent gentiment avec les nazis lorsque cela les arrange. Mais ne craignez rien, à Riksgränsen, je ferai le travail avec ma propre équipe et s'il le faut j'établirais un rapport évoquant une dénonciation pour une affaire grave, un meurtre par exemple. Si cela dégénérerait, nous serions couverts ! Surtout si les témoins éventuels se font remarquer par leur absence...

- All right ! Aboya Harrycot. Votre pays aura l'occasion de rendre un sacré service à la Grande-Bretagne qui ne l'oubliera certainement pas. Vous non plus d'ailleurs mon cher ne serez pas oublié. Maintenant, prenez le temps de visiter Glasgow mon vieux, on se reverra bientôt pour examiner votre rapport dans le détail et réceptionner les résultats pour les fichiers d'empreintes. Le major vous fera un signe. Surtout, transmettez tous mes respects à votre charmante épouse. Sortez donc plutôt par ici, dit-il en dévoilant une petite porte blindée ; et attention à votre tête ! »

Sorgensen quitta le bureau du colonel en saluant respectueusement les dames présentes en même temps qu'il baissait la tête pour passer la porte.



Une fois Sorgensen dehors, le vieux colonel se retourna vers son fidèle major.

« Swatch, où avez-vous donc laissé notre petit Charlie. Toujours aux Pays-Bas dans les cantines ?

- Avant de rentrer à Glasgow il s'est passé une chose assez surprenante. Je ne vous en ai pas encore informé avec tout ça. Je vous ferais un rapport détaillé dès que possible colonel

- ( ? )

- Qui est ce Charlie demanda Myriam.

- Un nouvel agent aux Pays-Bas. Moins vous en saurez répondit Harrycot, le mieux ce sera. »

Myriam ne répliqua pas, surprise malgré tout par la rudesse inaccoutumée du ton employé.

« Chez Inkavos nous avons fini par avoir nos petites entrées, reprit

Swatch. Mais cela n'a pas servi à grand-chose. C'est une boîte gigantesque à tout point de vue. Un jour par le plus grand des hasards, nous avons croisé Kramer de l'AMT-quelque-chose de Lübeck. Le commissaire qui a démembré tout un réseau communiste de cette ville. Que pouvait-il bien faire là ? Mystère. Toujours est-il que Charlie a failli faire des conneries, heu, pardon madame Hartogs ; lorsqu'il l'a reconnu il voulait lui faire la peau sans autre forme de protocole. J'ai eu besoin de toute l'autorité possible pour le faire revenir à, la raison. Nous ne sommes pas en guerre avec les Pays-Bas, lui ai-je dit. N'est-ce pas ? Puis le commissaire Kramer a disparu comme il était venu et nous avons pu continuer de mener notre mission, sans beaucoup de succès à vrai dire tant Inkavos est bien cloisonnée. Entrer par la petite porte de l'office n'était tout bonnement pas la solution ad hoc pour affronter les aléas du renseignement militaire.

Après avoir tout essayé ou presque, nous ne sommes pas parvenus à recruter qui que ce soit là-bas ni même à prendre un simple contact. La boîte est étroitement surveillée et nous ne pouvions pas prendre de risques et nous découvrir d'avantage. Vous comprenez mon colonel ? Je pense malgré tout qu'ils n'ont rien soupçonné et que notre couverture était excellente même si tout cela a représenté beaucoup de travail pour rien et finalement une réelle perte de temps.

- On ne perd jamais complètement son temps dit le colonel.

- J'ai finalement laissé Charlie au repos à Amsterdam avant de quitter la Hollande avec pour consigne de ne surtout rien faire jusqu'à mon retour mis à part se changer un peu les idées. Il est encore un peu néophyte quoique disposant de qualités certaines pour le job. Mais ces jeunes gens sont vite ébranlés à notre époque. S'ils avaient connu les tranchées en mille neuf-cent seize, leurs cheveux seraient devenus blancs avant l'âge, à n'en pas douter !

- Je reconnais là votre style major, prudence et circonspection, n'est-il pas ? Situation maîtrisée j'espère ?

- J'avoue que j'ai crains le pire. Mais avec le petit viatique que je lui ai laissé, il pourra se remettre et se détendre un peu à Amsterdam. C'est une ville magnifique et pleine d'opportunités pour un beau jeune homme. Ces derniers mots furent énoncés par le major sur un ton égrillard, dans un style troupière, que son maintien de gentleman très comme il faut démentait d'ordinaire.

- Swatch mon cher, vous avez exposé consciemment cet agent au risque vénérien ! Mais les services sanitaires là-bas connaissent leur boulot dit Harrycot en se marrant franchement. Nous pouvons espérer le revoir sain et sauf ! »

---

## *À Amsterdam*

Si Swatch dormait maintenant sur ses deux oreilles, il n'en était pas de même pour Georgen, alias Charlie, à Amsterdam.

Le major avant de décoller, lui avait fait une série impressionnante de recommandations tout en oubliant pas de lui laisser une somme confortable pour ses frais sur place.

« Amusez-vous donc un peu à Amsterdam mon vieux et oubliez au moins pendant quelques semaines les dures réalités de ce monde cruel. Oubliez aussi votre ami Kramer. Les filles sont peu farouches ici à ce que l'on dit et certaines sont même très avenantes avec les beaux gars norvégiens. N'est-il pas ? Repos et farniente, c'est un ordre rugît-il soudain en souriant. Un ordre que je souhaiterais vraiment que l'on me donne quelquefois Charlie. Mais pour moi, c'est toujours : Mission avant tout ! Pardi, Harrycot ne m'a jamais laissé au repos plus de deux jours pleins ! Restez quand même au contact. Canal ordinaire bien sûr comme toujours. Vous recevrez bientôt de nouvelles instructions et je ne tarderais pas. »

Le major était contraint d'abandonner son équipier à Amsterdam où ils étaient parvenus au terme de leur périple commercial pour se rendre au rapport à Glasgow et prendre les nouvelles consignes. Mais celui-ci ne semblait pas goûter outre mesure ce repos forcé et ce farniente trop officiellement programmé.

« Bye bye Charlie ! Sachez profiter de vos vacances sans vous faire remarquer. »

La silhouette du major, agitant son Chamberlain, disparu le long du quai de la gare maritime.

Ce que Swatch avait mal évalué était la détermination farouche du jeune Georgen sous son apparente soumission. Rien de bien difficile à déceler pourtant mais Swatch faisait comme s'il ne souhaitait rien comprendre. Kramer avait eu Angela à Lübeck, peut-être (et même sans doute) avec la complicité des russes. Georgen aurait Kramer, et ceci sans l'aide de personne. C'était une affaire personnelle à régler. Une vague de haine le submergeait rien qu'à évoquer ce nom honni, ce visage énergique et cette silhouette rigide d'officier prussien. Tant qu'il vivrait, il n'aurait de cesse d'écraser cette face de nazi comme une bête puante qu'on aplati pour le compte à coups de talon. A voir sa physionomie dans les moments où il ruminait sa vengeance, on aurait eu du mal à le reconnaître. Mais la vengeance, on le sait, est bien mauvaise conseillère.

Swatch ne se doutait pas un instant que, à son insu, Kramer allait être pisté par Georgen. Rien ne vaut un chien hargneux pour suivre une piste chaude. La société Inkavos travaillait sur des prototypes de sous-marins

modernes dans la lignée des U-boote. Tout le monde (ou presque) était au courant. Or Kramer en visite dans cette firme pouvait s'y être trouvé pour plusieurs raisons. Raison numéro un : Suivre la piste de Karl Schultz (alias Charlie). Raison numéro deux : S'intéresser aux prototypes en question. Raison numéro trois : Totalement inconnue. Étant donné qu'il n'avait apparemment pas reconnu Karl Schultz, il n'était pas impossible qu'il soit venu pour les U-boote. Restait à savoir par quel bout tirer le fil de l'écheveau.

---

Amsterdam lui plaisait énormément. La Venise du nord n'usurpait pas sa réputation. Les canaux traversaient la ville de toute part tandis que les habitants, juchés sur de grands et lourds vélos se montraient, le plus souvent, ouverts et sympathiques. Georgen, mû par un réflexe désormais solidement acquit, établit ses nouveaux quartiers du côté du port où, pour un prix assez raisonnable, il pu devenir le locataire d'une chambre agréable, au confort rudimentaire mais à la propreté irréprochable.

Pour lui, une ville sans un port n'aurait présenté qu'un intérêt secondaire. Le port c'était son élément à lui, une sorte de lieu complexe dans sa configuration mais au fond moins tarabiscoté qu'une ville. La mer baignait les quais et l'ailleurs y parvenait sous toutes ses formes. La vie d'un port est aussi l'aboutissement de celle de la ville, le lieu où tout arrive et repart, où tout transite sans arrêt. Les hommes y sont plus ou moins complices, sinon fraternels.

Madame Van Dyck, la logeuse, n'était pas du genre trop tatillon sur les horaires ou les fréquentations de ses locataires car elle était accoutumée de longue date à la cohabitation avec les marins, et par conséquent, avait adopté une attitude quasiment bouddhiste face aux turpitudes de l'existence. La seule chose qui était encore capable de la mettre en rogne c'était les gens sales ou peu soigneux de leur logis. Ceux qui transgressaient les consignes de propreté et surtout, ceux qui commettaient l'outrage majeur de ne pas «laisser-les-lieux-dans-l'état-où-vous-les-avez-trouvés», risquaient fort de se retrouver un beau jour à la rue pour ce forfait et de devoir aller chercher le gîte ailleurs.

Le couvert n'était pas servi chez cette brave personne mais son neveu tenait un restaurant à deux pas et la quasi-totalité de ses locataires y prenaient leurs repas. Les autres, ceux qui se permettaient de résister et allaient prendre leurs repas ailleurs étaient catalogués comme indépendants par

madame Van Dyck et classés en seconde position dans la hiérarchie de l'immeuble. Les indépendants n'avaient qu'à bien se tenir s'ils ne voulaient pas connaître le triste sort des sales.

Le restaurant *De Garnalen* (La Crevette) du neveu tenait beaucoup plus de la gargote pour marins que ne l'aurait laissé supposer les logis impeccables de sa tante. Celui-ci se souciait assez peu il est vrai de nettoyer les tables entre deux clients et il valait mieux éviter de faire un tour dans les cuisines si l'on souhaitait pouvoir manger de bon appétit. Malgré cela le bougre, qui devait bien peser ses deux-cent livres, servait une nourriture saine et abondante à ses clients et sa bonne humeur quel que soit le moment de la journée faisait de cet endroit un lieu attirant et bien achalandé. Georgen y trouva rapidement ses marques et plusieurs copains de table. Cette Crevette lui rappelait vaguement quelque chose du Dock's Bear, les embrouilles en moins, fort heureusement pour lui.

Toutefois les rares représentantes du sexe féminin à fréquenter ce restaurant n'avaient rien de comparable à Angela. Plutôt des femmes de mauvaise vie que des putes professionnelles. Laides pour la plupart ou abimées par la vie elles se saoulaient systématiquement avec les bordées en goguette et il arrivait souvent de les surprendre accroupies dans un recoin de quai après de trop copieuses libations. On était bien loin hélas des prophéties angéliques de Swatch !



La vie sur les quais d'un grand port franc international vibre comme un tambour sur lequel résonneraient les roulements incessants d'une bruyante animation. Rythmée par les mouvements des navires et par ceux des équipages, elle brasse les hommes et les races. Ceux-ci parfois se retrouvent au hasard des escales. Brèves retrouvailles que l'on fête à la bière et que l'on sait éphémères comme l'existence. Les soutiers deviennent ainsi parfois des gens joyeux lorsqu'ils s'arrêtent au comptoir avec un copain retrouvé le jour même sur les docks.

Autour de cette grosse caisse et de son battage fourmille l'armée des travailleurs du port, qui eux, ont des horaires fixes et de multiples combines. Ils sont au courant de tout et font la liaison entre la mer et la terre, comme d'éternels passeurs quotidiennement réquisitionnés par des horaires inflexibles.

---

« Georgen tou as bien mangé ? Tou vé encore oune coup dé rouge ? L'homme tenait la bouteille levée, prêt à servir.

- Merci Juan, c'est bon.

- Tu sais, les sousse-marins qué tou mé disait, yé sait ou cé qu'ils sont ! Dit Juan à Georgen en essayant de se faire comprendre en français au milieu du brouhaha, car il ne parlait que cette langue mis à part la sienne propre. Georgen et Juan étaient attablés devant une montagne de frites avec Tancrède, un français du Sénégal arrivé une semaine auparavant sur un grumier rongé par la corrosion.

- Tancrède, qu'est-ce qu'il dit Juan à propos des sous-marins ?

- Il dit qu'il a découvert où ils se trouvent, dit Tancrède dans un anglais que seul un marin pouvait éventuellement comprendre. Mais moi aussi je sais où ça se trouve. Il y a un grand chantier et d'anciens radoubs à Amsterdam-Noord sur le port annexe. Là tu verras un sous-marin en construction pour les allemands. C'est pas un secret ; presque tout le monde le sait ! On peut même apercevoir ce U-boote depuis les quais en regardant bien.

- Merci Juan. T'es vraiment un pote ! Georgen administra une grande claque sur l'épaule de l'espagnol. Tu connais des types qui bossent là-bas ? Dis ? »

Tancrede, décidément serviable, traduisit à nouveau :

« Ouais. Il connaît deux aides mécaniciens qui faisaient la liaison Bilbao-Anvers avec lui avant. Maintenant il dit qu'ils sont chaudronniers sur le chantier de ton sous-marin ou en tout cas pas loin. »

Ils sortirent tous les trois, le ventre un peu trop plein et décidèrent de marcher un peu le long du quai à la fraîcheur du soir pour aider à la digestion. Le spectacle de ces nombreux bassins, faiblement éclairés par une myriade de feux minuscules et se détachant sur les lumières étincellantes de la ville à l'arrière-plan, était une véritable féerie pour leurs regards. Un croissant de lune, reflété par les eaux tranquilles, venait compléter ce tableau idyllique.

« Tou vé qué yé té présente à mes copains ? Demanda Juan à Georgen.

- Oui, ça ce pourrait. On peut les voir ce soir ? Esta noche ? »

Tancrede, finalement, lui demanda :

« Qu'est-ce que tu as après ce sous-marin ?

- Les sous-marins, je trouve ça superbe. J'aurais tant aimé être un sous

marinier. Vraiment tu sais. Peut-être qu'ils pourraient me trouver un boulot là-bas ? Qui sait ? »

---

Dés le lendemain, il fut présenté au bureau d'embauche par les copains de Juan, vêtu d'un vieux pull et d'un pantalon hors d'âge. Sa bonne étoile et sa bonne bouille aidant, il fût affecté comme manoeuvre à différents travaux. L'été était déjà là et son travail n'avait rien de vraiment désagréable. La plupart du temps il devait passer des élingues d'acier sous les lourdes charges que de gigantesques grues portuaires à flèche enlevaient sans effort. Mais le chantier du sous-marin, qui se situait au fond du radoub se trouvait comme un fait exprès situé en dehors de sa zone de travail et un check-point, tenu par des gaillards assez peu engageants, en contrôlait l'accès de jour. D'imposantes grilles, surmontées de rangées de fil de fer barbelé étaient tirées le soir pour la nuit.

Madame Van Dyck, après avoir été mise au courant de son embauche sur le chantier d'Inkavos, classa aussitôt Charlie dans la catégorie travailleur et propre, ce qui le plaçait dorénavant tout à fait en haut de l'échelle des valeurs de sa pension. Le vélo qui trainait dans sa remise depuis si longtemps fût prêté au jeune chanceux gracieusement pour qu'il puisse se rendre à son travail. Elle n'hésitait pas non plus quelquefois à lui demander son avis sur les candidats à la location qui se présentaient chez elle.

« Figurez-vous Charlie qu'un nègre a prétendu louer une chambre chez moi ! Et par-dessus le marché, il se réclamait de vous ! Un certain Tancrède je crois. »

---

Malgré son aventure Hambourgeoise et tout ce que le major avait pu lui apprendre, Georgen était encore très loin d'être un professionnel du renseignement. Avoir du flair et du culot ne suffit pas seulement et mener correctement à son terme une mission sans commettre d'erreur requiert beaucoup plus d'expérience que celle, bâtie de bric et de broc, qu'il avait

accumulé jusqu'ici.

Une mission, cela se conçoit. Trop avide de progresser dans son enquête, il grillait les consignes de prudence les plus élémentaires et prenait tous les risques en ne préparant pas l'action qu'il avait envisagé. Il se laissait dominer par ses émotions et surtout, son désir irréprensible de venger à tout prix Angela. Colossale erreur ! Aurait pensé le méticuleux commissaire Kramer.

Pour faire progresser son enquête, il franchi de nuit les hautes barrières qui entouraient le radoub, s'étant laissé enfermer dans son chantier après le travail. Pour y parvenir il dû escalader l'une des énormes grues et redescendre le long de la pointe rabaissée de la flèche. Ce n'était pas une mince affaire. Ensuite, à l'aide d'un solide cordage qu'il avait emporté avec lui, il descendit sur une vingtaine de mètres jusqu'au sol et atterrit assez rudement de l'autre coté des grilles. Ses mains, râpées par la tresse de chanvre le brûlaient si douloureusement qu'il fût contraint de s'asperger à un robinet d'eau qui se trouvait sur le chantier. Mais, trop émotionné par son incursion hasardeuse, il ne se rendit pas compte du bruit que cela pouvait provoquer dans l'espace clos du radoub qui réverbérait les sons aussi bien qu'auraient pu le faire les murs d'un théâtre antique.

Il avait l'intention de s'approcher du submersible en voie d'achèvement. Personne en vue autour du sous-marin, et la voie étant libre Georgen s'enhardit et se dirigea furtivement vers le fuseau noir et faiblement éclairé par la lune, qui reposait sur ses étais. Quelle moisson allait-il bien pouvoir rapporter ? Il l'ignorait, ne pouvant se fier, dans cette semi obscurité qu'à son intuition. Allant toujours à l'aveuglette, pas un instant, il ne supposa que ce qui était gardé le jour pouvait aussi l'être durant la nuit.

Il n'aperçu pas à temps les deux hommes qui lui tombèrent dessus, lui tordirent violemment les bras dans le dos et le menottèrent. La scène, entièrement silencieuse, n'avait pas demandé plus de trente secondes. Georgen n'avait même pas eu le temps de crier. Où bien c'est la surprise qui bloqua le cri dans sa gorge. Lui qui voulait tout savoir de ce submersible fût partiellement satisfait. On l'entraîna sans ménagement vers le kioske et il passa par l'écouille centrale dans le ventre de l'U-boote où il fût bientôt enfermé les fers aux pieds et bâillonné. Nul témoin bien sûr de cette arrestation clandestine, sauf, épiant dans l'ombre à quelque distance de là... Le regard gris du loup solitaire de Lübeck.

---

## *Panique à Narvik*

Le petit hameau de Krönupiak, perché sur sa colline, semblait dormir tranquillement. Les bataillons crépusculaires de moustiques une fois disparus dans la nuit, quelques insomniaques discutaient paisiblement sur la place. Le jour affaibli diffusait une ambiance bleutée qui se prolongerait jusqu'au matin à cette latitude. Puis petit à petit, les derniers bavards se turent et tout le monde alla se mettre au lit. Le lendemain dimanche, on pourrait dormir tout son saoul si on voulait.

Au fil du temps, les habitants du lotissement, bien qu'en mission commandée, avaient pris les habitudes rassurantes des employés du chemin de fer. Une vie régulière avec des horaires fixes pour manger, travailler et dormir. Krönupiak représentait maintenant pour tous la sécurité du logis et la chaleur humaine. Ils s'y sentaient bien, comme dans un vrai cocon. Un cocon un peu particulier il est vrai, dans lequel ils attendaient, sournoisement cachés, que les événements les transforment brusquement un jour en guerriers redoutables.

Bien leur en aurait prité pourtant de laisser chaque nuit comme ils le faisaient d'ailleurs au début de la mission, un homme de garde en faction. Ils ne disposaient pas de chien non plus qui aurait pu les alerter. Pas de troupeau d'oies, pas de système d'alarme, rien. Ils dormaient tous du sommeil du juste, persuadés d'être indétectables et indétectés et donc parfaitement en sécurité.

Plusieurs ombres, assez repérables dans la claire nuit polaire, se glissèrent furtivement à l'intérieur du lotissement et prirent position tout autour des petits pavillons de bois. Les ombres, de plus en plus nombreuses ne produisaient aucun bruit, aucune voix ne se faisait entendre. Par moment un éclat furtif laissait deviner le canon d'une arme.

Au coup de sifflet vers cinq heures de puissants projecteurs furent allumés et braqués sur l'entrée des habitations. Les ombres, se transformant soudain en policiers en uniformes, se ruèrent à l'intérieur, défonçant les menuiseries à coup de pied. Quelques courtes rafales résonnèrent avec un son étouffé puis les premiers prisonniers sortirent entravés. Un grand diable presque nu et tatoué, poussé dehors se débattait avec une énergie prodigieuse tandis que cinq policiers tentaient de l'immobiliser. Un terrible coup de crosse sur la nuque le réduisit à l'immobilité. On le ligota aussitôt.

Un policier sorti en titubant tragiquement, les mains serrant sur son ventre le manche d'un coutelas. Les rafales nourries qui s'en suivirent, crépitèrent depuis l'extérieur des fenêtres, laissant au sol plusieurs morts à l'intérieur tandis que des hurlements s'élevaient dans la pièce où l'on ne pouvait plus rien distinguer à cause de la fumée. Enfin le silence revint

peu à peu.

Plus tard on releva deux morts dont une femme et trois blessés. Les autres membres du commando furent regroupés, les mains entravées dans le dos et promptement fouillés. Krönupiak avait vécu ses dernières heures. Sept personnes avaient été neutralisées en tout. La phase active de l'opération n'avait pas duré plus de quinze minutes.

Le policier de Riksgränsen appela alors ses collègues Norvégiens de Narvik.

---

A Narvik le dortoir de la compagnie fût le théâtre un peu plus tard d'un scénario identique mais sans les coups de feu et sans victimes du moins pour ce qui concerne le début de l'opération car les soutiers dormaient tous à poings fermés lorsque la police les arrêta ! Enfin, presque tous. Le dortoir, contrairement au lotissement de Krönupiak aurait du être surveillé. L'homme de garde ce soir là, censé veiller sur les lieux depuis le haut de l'escalier des combles, s'était endormi, bercé par la brise tiède de la mer et peut-être aussi par quelques bières de trop. En se réveillant brusquement il vida sans hésiter son chargeur sur la police qui ne l'avait pas encore repéré. Un agent fût touché et aussi l'un des soutiers, déjà entravé, qui se trouvait dans l'axe du tir.

L'assaut repris instantanément et le précaire refuge des combles, criblés par d'innombrables projectiles ne pu résister longtemps. La position du type devint rapidement intenable. Son corps bascula soudainement au dehors et dévala lourdement l'escalier jusqu'au bas des marches. Raide mort. Sorgensen, arrivé juste à temps de Krönupiak par la draisine, fit le compte rapidement. Deux soutiers plus le tireur égal trois Il en manquait donc deux dont le chef Tappani Erling !

Elska fût tirée de son lit, menottée et emmenée directement au poste de police de Narvik. Totalement abasourdie elle tentait vainement de comprendre ce qui lui arrivait. Elle n'avait pas vu Tappani ce soir là justement car celui-ci se trouvait fort à propos à bord du Ragnar. Il s'apprêtait à entrer en contact radio avec le commandant Vollern lorsque les tirs se firent entendre du côté du dortoir de la compagnie. Un sacré coup de pot pour lui !

Une demi-heure plus tard, ce qui lui sembla une véritable éternité,

l'équipage du chalutier arrivait à bord et, comme il le faisait pour chaque sortie en mer, embrayait le treuil comme si de rien n'était pour charger la lourde senne danoise qui séchait à quai. Ils embarquèrent tranquillement les provisions de bouche et les caisses de matériel sans que rien n'attire particulièrement l'attention sur eux. Les fenêtres du port s'éclairaient une à une au bruit de la fusillade tandis que tous les regards des habitants, réveillés à la hâte, convergeaient maintenant en direction du point d'où étaient partis les coups de feu. Tappani ne reverrait plus jamais Narvik ni Elska, mais il était sauf.

« On a aperçu Sorgensen au dortoir avec les autres flics ! Dit l'un des marins. C'est lui qui menait la danse là-bas. L'enfoiré !

- Larguez tout et en vitesse ! » Aboya Tappani en guise de réponse.

Il dut accomplir un effort énorme sur lui-même pour avoir l'air à peu près calme. Il était encore le chef malgré la mise à mort brutale de son réseau et son rôle l'obligeait à dominer la situation.

« Bien. Alors allons-y. En avant lentement. Jansen prends la barre. Je brancherais la radio une fois en mer. Personne ne reviendra à terre. L'U-23 n'est qu'à une douzaine de milles au large. On va faire appliquer la procédure d'urgence. Römund mets donc le FM en batterie à l'arrière sous une bâche des fois qu'on croise la vedette. »

Le chalutier se détacha lentement du quai et traça tranquillement sa route, accompagné de loin par deux autres bateaux de la flottille qui partaient en pêche, vers la passe qui marquait la sortie du fjord. En ville le calme était à présent revenu. Des véhicules sanitaires stationnaient en nombre devant le dortoir de la compagnie.

---

### *Georgen prisonnier*

La cinquième colonne de la route du fer n'aurait plus jamais la possibilité d'espionner, de comploter ni de miner les ponts et autres ouvrages de la ligne d'Ofof. Sorgensen avait tenu parole et les polices norvégienne et suédoises n'avait pas fait les choses à moitié. Cinq morts dont un policier et six arrestations. Mais il y avait mieux : Le chef du commando était à présent retenu en grand secret avec cinq marins-pêcheurs à bord du HMS Hardy, destroyer de sa majesté en mer de Norvège. Le chalutier Ragnar ayant été discrètement arraisonné ce même soir par le destroyer dans les eaux internationales (Du moins *internationales* à ce qui se disait à l'état

major de la Royal Navy) !

Dans la timonerie cinq personnes contemplaient les eaux vertes, aussi laiteuses que le tégument d'une huître qui commençaient à moutonner rageusement. Au loin sur la mer un point sombre indiquait la poupe du chalutier qui dardait vers le ciel l'étambot et son hélice, saluant ainsi les nues avant d'effectuer l'unique et dernier plongeon de sa carrière.

« Tappani ! Ça alors ! Le colonel Harrycot se cramponnait comme il le pouvait à la console du compas de navigation. Finalement les empreintes correspondaient bien. Incroyable !

- Il aurait mieux valu qu'ils en finissent avec lui là-bas à Narvik mon colonel. »

Swatch avait prononcé ces mots presque à voix basse, son intonation avait quelque chose de lugubre.

« En nous trahissant, il a bousillé le réseau Nord-est et maintenant il va falloir qu'il paye sa note. Cher, très cher même. Ah ! La barque du lac Saïmaa et les tueurs de Lapoua. Il nous a eu en beauté ce salop ! Qui se serait douté une seule minute de ça ? »

Le commandant du Hardy se tenait coit mais ne perdait pas pour autant une seule miette de la conversation. Il avait exécuté les ordres de l'amirauté sans commettre aucune bavure. Par ce temps bouché, pas de témoins, ni en mer, ni en l'air, pas de blessés et surtout un chalutier qui reposait maintenant par trois cent mètres de fond. Les types « recueillis » à son bord avaient reçu l'appellation officielle de naufragés. Son soulagement était d'autant plus réel que le moindre faux-pas dans cette affaire eu risqué de provoquer une véritable crise internationale. Les naufragés, en guise de réconfort allaient devoir passer maintenant quelques moments désagréables en compagnie du colonel et de Swatch.

Affutés, les regards perçants du commandant et du timonier balayaient régulièrement l'horizon et les flots moutonnants vers le nord où un kioske sombre avait été aperçu quelques heures auparavant.

---

Kramer déjeunait tranquillement sur sa chaise, assis en face de Georgen. Il poussa une assiette de saucisses devant lui et dit :

« Manges mon gars pendant que c'est chaud.

- (...)

- Tu as tort de ne rien prendre, il faut toujours manger tu sais. Tu dois prendre quelques forces avant de nous raconter ton histoire. Une longue histoire à ce qu'il me semble bien, pas vrai ? Ces *Bauernwurst* sont pourtant délicieuses. Manges donc ! »

Le jeune homme considérait son ennemi avec une sorte de détachement lointain comme si ce que lui racontait ce dernier ne le concernait d'aucune façon. En civil Kramer perdait beaucoup de sa prestance. Seuls les yeux pâles restaient inquiétants. Le regard démentait l'attitude générale que l'officier avait adoptée par jeu. Un jeu qui ne faisait que commencer. On avait désentravé Georgen afin qu'il puisse se mettre à table (au sens propre pour l'instant) mais ce dernier n'ignorait pas que l'idée même de s'enfuir ou de se ruer à deux mains sur la gorge de Kramer était complètement chimérique. Il n'aurait eu aucune chance.

Quelques temps après son enlèvement il avait été transféré de nuit dans un autre lieu, les yeux aveuglés par une cagoule. La cabine exigüe ne comportait aucun mobilier hors de quelques chaises et une petite table contre lesquelles il n'arrêtait pas de se cogner. Puis Kramer était venu le voir avec ses saucisses. Drogées sans doute. Le silence qui régnait maintenant l'angoissait et il ignorait absolument tout de l'endroit où il pouvait bien se trouver à présent. Quelques minutes plus tard, alors que son tortionnaire avait quitté les lieux depuis déjà un bon moment, des bruits sourds résonnèrent tandis que des voix sèches semblaient aboyer des ordres au loin, à travers les cloisons. Un ronronnement les couvrit bientôt tandis que l'atmosphère confinée véhiculait une odeur de gas-oil. Puis un balancement très doux berça le prisonnier. Il s'endormit.

Le commandant Vollern, l'oeil collé à l'optique du périscope, dit à Kramer :

« Comment va notre passager ?

- Notre passager va bien pour l'instant.

- Où comptez-vous le débarquer monsieur ? »

Le ton était un peu froid et le commandant regardait ailleurs en parlant. Le navigateur écoutait d'une oreille distraite.

« Vous le saurez bientôt. Ne vous inquiétez pas commandant. Il peut s'agir d'un agent étranger ou d'un simple rôdeur. Il n'avait pas grand-chose sur lui quand nous l'avons surpris. Si c'est un rôdeur, tans pis pour lui ! Votre magnifique U-23 arrivera peut-être sans lui à sa base !

- Ce n'est pas ce genre de décision que je prendrais vis-à-vis d'un prisonnier sans statut légal. Du moins tant que je serais le commandant de cette unité commissaire Kramer.»

Le « Kramer » fut prononcé à voix douce mais accompagné d'une mimique éloquente qui semblait vouloir dire : Reste donc à ta place mon bonhomme.

Ignorant qu'il venait de trouver un allié en la personne du commandant, Georgen, qui s'était éveillé, commençait à s'impatienter sérieusement. Il n'aurait certainement pas fait un bon sous marinier vu que l'exiguïté de son réduit commençait déjà à lui travailler les nerfs et que l'air particulièrement lourd l'oppressait continuellement. Sa respiration devint plus difficile au fur et à mesure que le temps passait.

Laisser baigner le prisonnier dans son jus le plus longtemps possible avant un interrogatoire faisait partie du bréviaire de tous les flics de la planète. Il avait beau en être parfaitement conscient, le temps ne passait pas plus vite pour autant. Le Dock's Bear et les copains de Lübeck, Angela la lionne, comme tout cela lui semblait loin. Dans son esprit ces visions d'un passé proche, tous les moments agréables qu'il avait connu là-bas s'estompaient pour laisser la place au seul angoissant regard du commissaire Kramer. Son courage n'était pas, en dehors de l'action proprement dite, d'une fermeté à toute épreuve. Cette attente le rongait inexorablement et entamait sérieusement ses capacités à défendre chèrement sa peau. Kramer, lui, ronronnait à présent comme un chat qui tient un joujou intéressant sous sa griffe.

---

## CHAPÎTRE CINQ

---

### *Trois hommes dans un bateau*

Le destin avait prit dans ses improbables filets les trois hommes qui maintenant roulaient et tanguaient, en même temps et en des latitudes différentes, sur (ou sous) la longue houle de la mer du nord. Trois personnages dont Georgen seul, au sommet du triangle, connaissait les deux autres : Karl, avec Kunterbach et Mayer sur le Schleswig-Holstein, Tappani Iversen, « naufragé » recueilli sur le destroyer Hardy et enfin Georgen, sous l'eau avec son U-boote 23, en compagnie de Kramer et du commandant Vollern.

---

Le mois d'août trente cinq touchait à sa fin et déjà, les nuits tombaient plus tôt. L'amiral Canaris avait maintenant prit la tête de l'Abwehr dans les locaux du Bendlerblock de Berlin au début de l'année tandis que le certificat d'aryanité exigé désormais par Hitler pour légitimiser chaque famille allemande évoquait déjà les sombres heures qui allaient s'ensuivre.

L'armée allemande, forte déjà de quatre cent mille hommes allait bientôt pouvoir applaudir la décision d'instaurer un service armé obligatoire et de fourbir de nouveaux armements pour soutenir les visées expansionnistes du führer. Deutsch land uber alles ! Au mois d'Avril les nazis ont obtenu la majorité au parlement de Dantzig (Pologne). Cette cité est depuis 1919 « ville libre » placée sous le contrôle de la Société Des Nations. Mais elle représente un enjeu stratégique essentiel entre les allemands et les soviétiques.

Peu à peu, Telles les combinaisons d'un inquiétant jeu d'échecs, sont mises

en place les conditions qui conduiront graduellement à la folie meurtrière de la deuxième guerre mondiale.

Qu'elle est belle cette flotte à la parade et ses navires aux lignes modernes sagement amarrés dans les ports de guerre. Les hommes et les officiers de marine ont une prestance particulière et de les voir ainsi, jeunes et pleins d'énergie alignés impeccablement sur les ponts au blindage d'acier impressionnant, efface le souvenir des sombres revers du passé. Mais, à trop les admirer, on oublierait la face hideuse de la guerre navale. La triste réalité qui se cache derrière la peinture grise des jolis navires et les flons-flons entraînants de la musique militaire.

En mer, sous-marins et destroyers vont dans quelques années pouvoir s'affronter sur les trois océans et, pour les premiers, répandre la panique à bord des bateaux marchands en précipitant les malheureux équipages des convois dans l'enfer des explosions. Les passagers et les marins, rendus aveugles, à moitié asphyxiés par les fumées noires de la cordite, verront leurs chairs déchirées par les éclats de fer brûlants et broyées sous les ponts effondrés de leurs navires. Pour les survivants, ils seront précipités dans un bain mortifère quand l'eau se mettra à flamber autour des bateaux. L'abîme des grands fonds, ultime sépulture, recueillera alors les pauvres restes humains de cette moderne barbarie navale.

Le plan Z va en quelques années doter l'Allemagne d'une armée moderne, mécanisée et pléthorique dont une partie des éléments sera fanatisée au point de se livrer, comme les troupes de SS, à des massacres massifs de populations à l'est. En mars trente-cinq ont été créées les scélérates *Totenkopfverbände*, les unités SS à tête de mort destinées à gérer avec méthode les camps de concentration et d'extermination. Les crimes contre l'humanité sont déjà programmés.

Tous les militaires ne sont pourtant pas, loin de là, des fanatiques nazis. Mais ils sont militaires. Les nazis veulent la guerre. Les militaires la feront. Ainsi va la course des siècles. D'ailleurs Hitler leur demandera bientôt de lui prêter serment à la mort du maréchal Hindenburg. Leurs états-majors attendaient ce moment depuis longtemps pour prendre leur revanche sur les pays vainqueurs de quatorze-dix huit, après l'infâmant traité de Versailles.

Quelle science pourrait-elle un jour débarrasser les nations de leurs peurs, dénouer les machinations internationales du syndicat des ogres et briser les liens dans lesquels sont retenues les aspirations à la paix des peuples ? Elle reste hélas à découvrir. Pourtant les expériences ne manqueraient pas au cours de l'histoire pour offrir la matière de base nécessaire au travail des chercheurs !

Mais laissons-là nos projections scientifiques incantatoires pour revenir

en mer du Nord.

---

Le lieutenant de vaisseau Mayer, au rapport dans la cabine de son oncle Kunterbach, claqua les talons.

« Her Admiral !

- Repos mon petit, repos.

- Vous m'avez fait demander ?

- Oui dit Kunterbach et il lança à son neveu une oeillette malicieuse par-dessus ses lunettes. Un câble de l'état major de notre Reich marine qui ne manquera pas de vous surprendre je pense. Regardez plutôt lieutenant.

-Il tendit le message à son neveu qui le parcouru rapidement la casquette rejetée en arrière sous l'effet de la curiosité.

- Cela veut dire ?

- Un échange de prisonniers diplomatiques. Où si vous préférez un échange diplomatique de prisonniers !

Le vieil amiral adorait commettre ce genre de bons mots. Dès qu'une de ses missions touchait de près ou de loin à la diplomatie, Kunterbach était heureux car c'était un passionné de romans d'espionnage, romans qu'il dévorait dans sa cabine à bord avec la consigne donnée de ne le déranger sous aucun prétexte.

« Mais de quels prisonniers s'agit-il *admiral* ?

- Le câble ne le dit pas et de toute façon pour ces sortes de procédures, je n'aurais pas eu le droit de vous mettre au courant mon cher Mayer ; la consigne est valable même pour vous, le fils adoré de ma très chère soeur. Nous devons mener notre vieux Schleswig au point de rendez-vous et y attendre les ordres, un point c'est tout.

- Quand est-ce ?

- C'est assez loin d'ici à l'est des Shetland. Environ cent quarante milles. A seize noeuds il nous faudra bien huit heures de route si la mer se tient tranquille. Une fois sur zone vous vous occuperez personnellement du transfert. Je ferais dégager le pont de tous les hommes non indispensables. Vous aurez tout le loisir d'opérer dans la discrétion la plus absolue. C'est tout pour l'instant. »

Curieux par nature le lieutenant Mayer quitta la passerelle en restant sur sa faim pour aller faire préparer à tout hasard une carrée confortable afin d'accueillir le ou les futur(s) passager(s). Le médecin-commandant du

bord fût discrètement mis au courant au cas où l'on ait besoin de requérir à ses prestations. Des questions l'assaillirent encore à propos de cette mission. Quel était le type de gars qu'on allait devoir échanger ? Surement des agents de renseignement. Il aurait été très étonné de connaître la réponse. Peut-être même en serait-il tombé sur le cul comme le disait parfois son amiral d'oncle sous l'effet de la surprise !

---

### *Le FBI s'en soucie*

La typologie SANSOUCIS utilisée pour le recrutement des informateurs du Federal Bureau of Investigation signifiait : Sécurité - Argent - Nouveauté - Sexe - Orgueil - Utilité - Contrainte - Idéologie - Suffisance. Cette énumération donnait la clé des mobiles qui peuvent amener une source à communiquer des informations sensibles. En somme, une énumération de tous les ressorts de la faiblesse humaine pouvant être exploités pour exercer de subtiles et décisives pressions aux fins de renseignement.

Le représentant du FBI au consulat américain de Hambourg avait établi en 1931 (N'oublions pas que la CIA n'existait pas encore) un contact qui devait se révéler par la suite très productif et l'avait annoté par un I comme idéologie. Malheureusement cette source se tarit brusquement lorsque la police de Lübeck lança un grand coup de filet sur la section Liebkecht du KPD, le parti communiste clandestin. Une prostituée fût capturée à cette occasion par un fonctionnaire nazi du AMT dénommé Rudolf Kramer. Déportée par la suite on pense qu'elle atterrit au tout récent camp de transit de Hambourg-Lemsahl-Mellingstedt mais il fût impossible de suivre sa trace après. Déportée ailleurs ? Exécutée sans procès ? Il était permis de tout supposer et c'était là probablement que gisait la vérité.

Cette femme travaillait pour les russes, cela avait été confirmé par la source, et faisait l'objet d'une surveillance intermittente du FBI, mais les moyens manquaient à cette époque et l'agent américain en poste avait d'autres chats à fouetter que ce menu fretin. Washington récupéra néanmoins un dossier avec une liste de noms correspondant aux contacts de la pute en question. Un collaborateur, installé dans l'un des innombrables bureaux dirigés par Edgar Hoover à Washington plongea son grand nez dans ces quelques feuillets tombés d'une autre planète et se mit en devoir de les examiner attentivement. Histoire de passer le temps et aussi de rendre un petit service à son cher grand-oncle Harrycot.

---

Anthony Hickory parqua sa Chevrolet vanille dans le garage et traversa ensuite à pied le gazon le séparant de la porte de sa maison. Il s'arrêta brusquement au beau milieu de l'herbe, le regard absent. Sa main osseuse se porta vers sa nuque qu'il massa lentement, puis il se prit le nez à plusieurs reprises entre ses longs doigts effilés.

« Tony, laisses tomber le boulot et viens te mettre à table ou nous dînerons sans toi. » Lui dit une grande blonde un peu maigre qui était brusquement apparue à la fenêtre.

Son épouse le hélait fréquemment de la sorte lorsqu'il se mettait à réfléchir intensément. Il faisait ça n'importe où sauf au volant, ce qui aurait pu causer des accidents graves. Sursautant, il lui sourit et pénétra dans la maison où la table était servie devant une nichée de petits oisillons braillards.

« Soir dad. Dirent-ils en coeur.

- Bonsoir les enfants. Bon appétit à tout le monde ! »

Le plus âgé qui pouvait avoir dans les treize ans lui dit :

« Bob et Melinda m'ont encore dit des choses aujourd'hui dad.

- Et quelles choses par exemple ?

- Ils ont dit que tu étais au FBI par piston et que tu n'étais pas un vrai flic. Et aussi que tu n'avais jamais de pistolet comme un vrai flic.

- Dis leur qu'ils ont raison et occupes toi de faire remonter tes notes en maths. Ton livret n'est pas vraiment resplendissant Joe. Il se tourna vers sa femme qui lui tirait dessus avec un pistolet imaginaire en rigolant.

- Cette journée ?

- Corinne a percé une dent. Tu n'as même pas remarqué qu'elle n'était pas à table avec nous. Je l'ai couché de bonne heure avec un cachet qui restait de la rage de dent de Tom.

- Je vois. Cela nous économise une visite. » (Comme son grand-oncle, Anthony avait du sang écossais dans les veines).

Comme elle débarrassait la table pour servir les glaces, il tirait de nouveau sur son nez qui semblait s'allonger au fur et à mesure de ses réflexions.

« Te souviens-tu du vieil Harrycot chérie ?

- C'est l'oncle de ta mère. C'est bien ça ?

- Bien, je constate que tes connaissances généalogiques sont à jour en ce qui concerne ma branche familiale.

- On ne l'avait pas vu à Édimbourg au mariage de Jennifer ? Un grand sec

avec des moustaches ?

- Sec extérieurement d'accord avec toi mais bien imbibé à part ça, et pas avec n'importe quoi ! Mon grand-oncle a beaucoup de classe. Je suis tombé sur un vieux rapport au boulot où il est question d'un certain document qui intéresse actuellement le service du colonel Harrycot à Glasgow. Étonnant non ?

- Et ça te concerne en quoi ce dossier ?

- En fait non, ça ne me concerne en rien mais je m'y intéresse quand même un peu. La curiosité chez nous c'est une histoire de famille que veux-tu.

- Et bien, que cela ne t'empêche pas de finir ton steak. Achille ! Si tu continues à manger aussi salement, tu n'auras pas de glace. Compris ? »

---

« Anthony, qu'est-ce que vous fichez avec ce dossier ? Hambourg vous passionne-t-elle à ce point que vous soyez deux journées durant à examiner ces feuillets ? »

Bob Hatkings, responsable pour les affaires européennes au département « Étranger » du FBI ne voyait pas d'un très bon oeil les flâneries intellectuelles de son subordonné. Il y avait tant à faire !

« Vous ne deviez pas rédiger notre rapport bimensuel sur Berlin ces jours-ci ?

- OK, je vais m'y coller. Hambourg, c'est bouclé. Le type qui détient le deuxième document est celui qui les sortait de l'état major.

- Ah oui ? Et ça a une importance quelconque ce document ?

- Ouaip, une très grande importance peut-être pour les britanniques chef. Voulez vous savoir comment j'ai découvert la solution ? Si cela vous intéresse bien entendu, dit-il avec une certaine lassitude dans le ton.

- Certainement que cela m'intéresse. D'ailleurs tout m'intéresse. Mais soyez le plus concis possible Anthony je vous prie car j'ai beaucoup à faire là-haut avec tout ce que Hoover veut savoir de l'actualité diplomatique chez nos cousins anglais.

- Le quartier-maitre avait remis le premier document à la pute nommée Angela. Donc il n'a pu obtenir le deuxième qu'après, sinon, il lui aurait remis les deux en même temps. Il était sous un chantage à la trahison et n'avait sûrement pas le choix. Logique !

- Logique, sans doute, mais tout cela figure-t-il dans le dossier ? Dit Bob qui avait quelque peine à suivre son génial subordonné.

- Non mais j'extrapole. Il faut partir d'une hypothèse crédible. Quelqu'un d'autre aurait pu subtiliser le deuxième document mais cela est très peu

probable. » Poursuivit-il toujours dans sa bulle prospective.

Entre l'arrestation de la fille et le vol du deuxième document, seulement douze heures se sont écoulées. Vous voyez le problème chef ?

« Mais tout ça, cela ne peut pas être dans votre fichu dossier. Il n'y a rien ou presque dedans. Je l'ai vaguement parcouru quand c'est arrivé au service. Une liste de contacts établie à Hambourg et quelques dates. Pas plus. Laissez donc les anglais se dépatouiller avec ça Anthony. Ce sont de vieilles histoires sans intérêt.

- Pour répondre à votre question chef, là, j'émetts seulement une hypothèse. C'est exact qu'il n'y a pas grand-chose dans le dossier, mais pas grand-chose ce n'est pas rien. Les douze heures, je ne les ai pas inventé. En tout cas mon hypothèse expliquerait parfaitement comment deux documents ont été dérobés et un seul remis à la boîte aux lettres, c'est-à-dire à la pute. Le deuxième n'a pu être remis pour cause d'arrestation. Le traître a probablement du le planquer comme il faut. Toute autre hypothèse - et croyez moi j'en ai échafaudé une grande quantité - cadrerait beaucoup moins bien avec ces données. Nous devrions donc détenir la solution du problème ; il suffisait d'y réfléchir calmement. Simplissime non, Bob ?

- Heu... Bien. Mon petit Anthony, vous allez me rédiger votre hypothèse-resolution noir sur blanc dans les formes et je lui ferais traverser l'Atlantique aujourd'hui même. C'est entendu comme ça. J'espère que les anglais apprécieront vos théories. Maintenant faites moi le plaisir de vous coller sans plus tarder à ce fichu rapport et pour l'amour du ciel oubliez vos histoires de putes hambourgeoises! »

---

### *Dans la salle à manger du super intendant*

Le super intendant de Whitehall, Robert Windsittart déjeunait de fort bonne humeur car aujourd'hui son vieil ami Harrycot lui faisait l'honneur de partager son repas. Arrivé le matin même à Londres, il s'était rendu directement chez ce cher Robert. Quelques solides whiskys avaient précédés ces agapes ministérielles et le super intendant était en grande forme. Sans doute à cause de la flasque de Glenfiddich hors d'âge religieusement apportée par le colonel, comme il le faisait traditionnellement à chacune de ses visites.

« Les boches sont en train d'essaimer partout comme des animaux nuisibles. Voyez cette incroyable saga de la ligne d'Ofot. Le message est de plus en plus clair. La diplomatie de Berlin prépare la guerre d'une main tout en rassurant les nations de l'autre. L'Autriche et la Tchécoslovaquie seront les

prochaines victimes de ces dangereux rapaces. Toutes nos informations le confirment hélas et les agitateurs nazis sont à l'oeuvre dans les deux cas à Vienne comme à Prague pour soulever la population pro-germaniste de ces pays et ouvrir les frontières aux troupes du Führer. Nous savons à présent à quoi nous en tenir et vers où nous allons mon cher. Curry ?

- Merci sir. La population n'a pas encore bien conscience de toutes ces choses je pense.

- Cela vaut peut-être mieux ainsi. Au fait et avant que je n'oublie, nos amis américains nous ont communiqué un dossier qui concerne vos affaires de Hambourg. Rappelez-moi de vous le faire porter tout à l'heure. »

Un maître d'hôtel s'inclina respectueusement pour servir un Romanet-Conti de la meilleure cuvée aux deux convives attablés.

« Merci. Vous savez Robert l'importance que j'attache à tout ce qui concerne de près ou de loin cette fameuse route du fer ? S'il y a la guerre, ce seront les mines de Kiruna qui feront la différence en Europe, cela coule de source. Sans fer évidemment, on ne fait pas de guerre.»

Harrycot poursuivi :

« Nous avons capturé un membre du commando de Narvik. Sans doute même le responsable. Je compte beaucoup sur lui pour en savoir un peu plus sur les projets des allemands là-bas. D'autant que nous le connaissons bien. Il travaillait pour mon propre réseau du Nord-est à Helsinki dans les années vingt. Infiltré de longue date sans aucun doute ! Un excellent professionnel, cela va de soi. Nous n'avions jamais rien soupçonné. Toujours cette cinquième colonne, incrustée et cette fois parmi les nôtres en plus ! Et je n'oserais pas vous dire avec quelle personne il vivait là-bas ! »

Le colonel s'en voulait beaucoup de s'être fait piéger par Tappani. Son nez légendaire n'avait rien flairé pour une fois et son amour-propre en avait prit un sérieux coup.

« Dites donc quand même. De qui s'agit-il ?

- Myriam Hartogs, qui fait partie de notre réseau depuis une bonne quinzaine d'année.

- Oh ! Hartogs dites-vous ? Les Hartogs de Stratford-upon-Avon ? Dieux du ciel préservez-nous des espions ! Ce devait être à vrai dire, enfin, cet agent infiltré, quelqu'un de... Très correct ? N'est-il pas ?

- Un norvégien infecté de longue date par l'idéologie national-socialiste. Il en existe quelques uns dans ce pays qui gravitent autour de Quisling. Nous avons utilisé son neveu un peu plus tard. Enfin, je ne souhaite pas vous importuner avec tous les détails récents de notre équipée en Suède et en mer de Norvège Robert.

- Je n'en ignore rien savez-vous ? Les autorités norvégiennes ont vigoureusement protesté en ce qui concerne les manoeuvres de l'un de

nos destroyers qui aurait hardiment pénétré dans leurs eaux territoriales, ce qui est bien évidemment tout à fait inexact... »

Les serveurs apportèrent le café dans un ravissant service de porcelaine française accompagné d'une fine Napoléon dans de gigantesques ballons à cognac. Le super intendant se retira à regret en s'excusant d'abandonner son cher ami si tôt mais le devoir n'attend pas pour les hommes de son rang. N'est-il pas ? Harrycot le salua respectueusement et sorti peu après pour aller affronter la météo londonienne. Un collaborateur de Whitehall lui remit une serviette en même temps que son pardessus et son parapluie.

---

### *Une mer mauvaise*

Swatch s'adressant à Tappani lui dit :

« Sais-tu *old chap*, (Ils s'appelaient parfois ainsi du temps où ils fréquentaient ensemble leurs bars favoris à Helsinki) tu as bien de la chance aujourd'hui de retourner vers tes amis. Enfin, en supposant que ce soit toujours tes amis d'ailleurs. Ils ont l'air de penser que tu vaux ton pesant d'or pour avoir négocié avec nous ta restitution si rapidement et presque sans discuter. Ne perd pas de vue toutefois qu'ils s'y entendent à cuisiner les gens quand ils veulent. Tu dois savoir des tas de choses n'est-ce pas *old chap* ? Ça ne te met pas forcément à l'abri, au contraire. Dommage de voir un type de ta stature travailler pour cette bande de criminels. Quand tu réaliseras ton erreur, il sera déjà trop tard pour toi. Peut-être est-ce déjà trop tard d'ailleurs. Tout ton réseau de Narvik est devenu suspect après les arrestations. Je préfère tout compte fait être dans ma peau que dans la tienne, *old chap*.

- (...) »

Tappani restait étonnamment calme, le regard ailleurs. Il ne répondit pas au major. A quoi bon. Les dés étaient jetés depuis si longtemps.

« Il faut se préparer à présent. Enfiles ça. »

Il lui jeta une combinaison verte qui avait dû être imperméable autrefois.

« Lorsque le Hardy stoppera nous n'aurons que quelques minutes pour embarquer sur une chaloupe et rejoindre le cuirassé. L'amirauté ne tient pas vraiment à ce que nous soyons repérés à côté du navire de tes copains.

Eux non plus d'ailleurs. »

Tappani le regardait à présent. Sans provocation. Ils avaient eu de bons rapports à Helsinki tous les deux comme agents pour le réseau Nord-est de Harrycot. Pourquoi devraient-ils se haïr maintenant ? Ne faisaient-ils pas chacun le même travail dans un camp différend ? Mais il manquait sans doute à notre norvégien ce petit supplément d'humanité qui lui aurait permis de mieux saisir ce qui les séparait en fait réellement.

---

Les îles Shetland, à l'ouest, se trouvaient hors de vue et n'offraient que peu de protection aux deux navires par rapport aux vents d'ouest. La mer agitée secouait la baleinière comme un bouchon et ses passagers devaient se cramponner à la lisse pour ne pas passer par dessus bord à chaque fois qu'une lame plus forte que les autres soulevait leur embarcation. Le Schleswig-Holstein s'était positionné de manière à ce qu'ils se trouvent sous son vent mais ils n'avaient pas encore atteint la zone de calme, protégée par le mastodonte. Six hommes souquaient comme des durs, arqueboutés sur leurs avirons. Lorsqu'ils arrivèrent sous l'imposante muraille du cuirassé, une interminable échelle de coupée aux marches de bois semblait descendre des cieux contre la coque pour arriver jusqu'au niveau de l'eau. Swach agrippa prestement la corde glissante et assura Tappani qui grimpa sans plus attendre suivi de près par son ex ami tandis que l'équipage du canot se garait des coups de mer en affermissant deux de leurs gaffes contre le blindage du monstre.

Quelques longues minutes plus tard, un individu encapuchonné dans un caoutchouc vert, lui aussi, descendit les marches de bois glissantes avec tant de précautions qu'il mit un temps infini pour parvenir au niveau de la mer, s'accrochant aux cordages à chaque instant comme un rescapé à une ligne de vie. Finalement, un des marins lui attrapa le bras et le fit descendre sans plus de cérémonie dans la baleinière. Swatch, qui fermait la marche, suivi bientôt. Dès qu'ils furent tous deux embarqués, les marins appuyèrent sur les rames à les faire plier et franchirent à vive allure les quelques encablures qui les séparaient du Hardy. Quelques brefs éclats lumineux échangés depuis les deux scott des navires donnèrent le signal de la fin de mission.

Le HMS-Hardy fit rugir les huit mille chevaux de ses diesels et une lame d'écume blanche jaillit de son étrave comme une paire de moustaches claires sous son nez effilé.

---

« En voilà un bon débarras ! Kunterbach souriait aux anges. Comment va notre nouvel invité ?

- Apparemment a été bien traité mais peu loquace.

- Bon. Je veux que le toubib le voie tout de même. Mais personne d'autre n'est-ce pas. Après ça, nous lui foutrons une paix bien méritée, ce n'est pas à nous de le débriffer. L'AMT de Lübeck s'en chargera comme prévu. Ça nous fait toujours ça en moins ! Qu'en pensez-vous Mayer ?

- Dans ce cas précis, je ne pense à rien Admiral.

- Alors vous irez loin jeune homme si vous pensez aryen ! (Gros rire). Certaines pensées ne valent pas que l'on se donne la peine de les évoquer surtout si c'est avec honnêteté et même avec la plus grande circonspection possible dit-il. A présent je vous convie au carré avec les officiers où le cuistot nous à mijoté quelque chose dont vous me direz des nouvelles.»

Le roman d'espionnage allait à présent s'arrêter là pour Kunterbach. A son grand regret d'ailleurs car les rayons de sa bibliothèque à bord regorgeaient de ces sortes d'ouvrages datant de la dernière guerre où de belles espionnes affichaient leurs charmes sulfureux dans les salons lambrissés des ambassades.

---

### *Retrouvailles*

Comme Swach le lui avait prédit, Tappani, quoi que bien traité par Mayer durant la traversée, déchantait en arrivant dans les sinistres locaux de l'AMT-AI à Lübeck où il fut immédiatement transféré une fois débarqué. On ne le laissa pas même prendre une douche ou se changer. Il fût directement enfermé au sous-sol avec plusieurs autres prisonniers crasseux dont deux d'entre eux au moins présentaient les stigmates de leurs derniers interrogatoires. Il savait qu'il serait vain de protester. Il était devenu suspect aux yeux de ses employeurs comme Swatch le lui avait laissé entendre.

La cellule collective, vaste pièce voutée de presque trente pieds de long semblait avoir connu l'époque glorieuse des chevaliers teutoniques. Une crasse durable tapissait les murs et le sol. L'odeur dégagée par la douzaine d'hommes enfermés ici avec une seule tinette pour tout sanitaire était insoutenable.

L'un des détenus se tenait sur un bat-flanc et se retourna lorsqu'il aperçu Tappani.

L'endroit, assez sombre, empêchait de bien distinguer les traits des visages. Pourtant Georgen aurait juré qu'il connaissait bien ce type que les gardiens venaient d'amener. Leurs regards s'attardèrent un moment, indécis, puis ce fut lui qui cria le premier : Tappani ! Il poussa un gémissement et un peu de bave sanguinolente s'échappa de sa bouche meurtrie.

« Tappani ! Qu'est-ce que tu fous ici ? Mais... Ch'est bien toi ? Je ne rêve pas ? »

L'autre se mit à gamberger à toute vitesse. Son neveu ! Ici !

Le reconnaître ? Nier ? Que faire ? Il ne s'était pas préparé à une telle rencontre ni en de telles circonstances. Était-elle fortuite d'ailleurs ? Malgré tout ce temps écoulé depuis leur vie commune avec Myriam à Katayanoka il éprouva quand même une pitié sincère pour son jeune neveu qui gisait là, salement amoché devant lui. Ce fût une vision douloureuse. Une fissure déchira un instant cette épaisse carapace, celle d'un être que n'attendrissait d'ordinaire pas ses propres états d'âme ; il éprouvait soudain un étrange sentiment de chaleur au fond de lui, un sentiment encore inconnu. Il s'approcha de Georgen.

« Tout ça sera dur à expliquer ici dit-il. Comment vas-tu Georgen ? Pas trop de bobo ?

- Kramer m'interroge chaque jour quand il est là. Mais il n'a pas les moyens de chavoir qui je chuis dit-il péniblement en se redressant sur un coude. Ne m'appelles churtout pas Georgen ici chuchota-t-il. J'ai de vrais papiers au nom de Charles Groningen. Je ne leur aie encore rien lâché. Comment es-tu arrivé ici ? Tu viens pour moi ? »

Un vague espoir luisait dans ses yeux aux paupières gonflées et bleuies par les coups qu'il avait reçu. La question de savoir s'il était dangereux de raconter toutes ces choses à Tappani ne l'avait pas effleuré un seul instant.

« Qui est ce Kramer ?

- L'officier du AMT d'ici. Ils m'ont choppé dans leur chous-marin en Chuède sur le chantier.

- Quel chantier Charles ?
- À Amsterdam-Noord, j'y bochais.
- Qu'est-que tu foutais là-bas exactement ?
- Je recherchais Kramer.
- Tu l'as donc trouvé. Ce n'est pas ce genre de type qu'on devrait pister Georg... Euh, Charles. Tu sais ? L'AMT-AI il vaut mieux les laisser tranquilles. Non ? Tu ne crois pas ? Il avait adopté à présent le ton protecteur de l'oncle d'Helsinki pour s'adresser à Georgen, celui qui avait recueilli son jeune neveu après le décès de sa soeur.
- Appelles moi Charlie tu veux bien. Ch'est lui qui m'a trouvé. On aurait dit qu'il m'attendait. Tu n'es pas mort alors ? Après l'hicthoire du lac Chaïmaa Myriam et moi nous l'avons vraiment cru.
- Je ne suis pas celui que vous avez connu. Celui-là est bien mort.
- Mais pourquoi t'ont-ils enfermé avec nous ?
- Pour m'interroger aussi. Peut-être pour leur parler de toi éventuellement. En principe je suis de leur côté ; il faut que tu le saches. Je pourrais très bien te dénoncer. Je reviens de Norvège où je travaillais pour les allemands. Un truc très difficile qui s'est mal terminé avec pas mal de casse. Oublies vite que tu m'as reconnu Charlie. Ça vaudra mieux pour tous les deux. »

Épuisé Georgen retomba sur le bat-flanc en respirant bruyamment. Son souffle irrégulier révélait les monstrueuses douleurs costales qui le tenaillaient. La porte de la cellule s'ouvrit peu après. Deux balaises firent un signe à Tappani qui les suivit. Pourvu qu'ils ne l'aient pas entendu discuter avec son neveu à travers la porte et que les autres prisonniers veuillent bien la boucler.

---

- « J'aimerais me laver et me changer. Pourquoi m'avez-vous donc foutu avec ces tôleards ? C'est une blague ?
- Ça devrait pouvoir se faire. Attendez-moi ici. »

Il resta près de trois-quarts d'heure encore à se geler dans cette pièce inhospitalière. Finalement le garde revint avec quelques frusques militaires dans un sac de marin.

- « Venez par ici colonel. Nous nous excusons pour l'accueil mais personne n'est au courant pour vous.
- Alors qui vous a dit que j'étais colonel ?
- Notre chef, il vient d'arriver. Vous pouvez vous doucher dans nos sanitaires. Attention le robinet est fatigué, ne le serrez pas trop pour fermer. Il y a des

serviettes propres au fond, dans le placard bleu.»

La brute s'occupait du commandant avec un semblant d'humanité ou simplement de respect pour la hiérarchie.

Douché et rhabillé en uniforme de simple soldat, on le fit pénétrer dans un bureau très sobre mais à peu près propre, aux murs peints de ce vert jaunasse inimitable que les allemands ne peuvent s'empêcher d'utiliser partout. Un homme derrière son bureau examinait avec attention des papiers et prenait de temps en temps une note comme s'il n'y avait personne d'autre que lui dans la pièce. Tappani ressentit une impression désagréable à la vue du crâne dégarni que lui opposait l'impassible Kramer. Après une brève éternité celui-ci daigna enfin prendre la parole.

« Asseyez-vous donc commandant Iversen. Avez-vous fait un bon voyage ?

- Colonel Iversen, si cela ne vous dérange pas. Je tiens à vous remercier pour votre façon de m'accueillir en m'expédiant dans vos cellules puantes. Merci. Monsieur... ? Vous ne portez pas de grade ?

- Appelez-moi commissaire, ça ira bien.

- Commissaire j'espère que je ne vais pas être débriffé ici au moins ?

- Nous vous le ferons savoir bientôt.»

Il parlait avec lenteur, sans élever la voix mais la menace pointait dans son regard lorsqu'il daignait relever les yeux sur vous. Ce regard si pâle qu'il était difficile de le soutenir tant il vous mettait mal à l'aise.

« Si ce n'était abuser de vos services, pourrais-je vous demander de me faire apporter quelque chose à manger. Je meurs de faim voyez-vous commissaire euh... Comment déjà ?

- Commissaire Kramer pour vous servir mon cher. Vos souhaits vont être exaucés mais auparavant, quelques formalités à remplir. La paperasse toujours et encore. »

Tappani n'ignorait pas que Kramer lui faisait subir la très classique méthode qui consiste à déstabiliser un suspect en le faisant poireauter. Car maintenant, vu l'accueil, il ne doutait plus qu'il le soit aux yeux du commissaire. Par contre pourquoi l'avoir placé dans la cellule de Georgen ? Exprès ? Quelle attitude adopter maintenant. Avec un bonhomme pareil le jeu promettait d'être serré. Allait-on lui reprocher la chute des pingouins ? Sorgensen en avait-il rajouté pour le griller ? Le coup était classique. On démolit un réseau et en prime on s'arrange pour faire accuser l'un des membres de trahir. Mais alors pourquoi les British l'avaient-ils échangé ? La méfiance s'imposait et malgré la fatigue de ces dernières heures, il mit ses sens en situation d'alerte maximum. Ce commissaire ne l'impressionnait pas. Il aurait aimé le voir ce bureaucrate soupçonneux, à Narvik se débattre comme lui l'avait fait, en pleine purée.

« Nom, prénom, profession, qualités.

- Winston Churchill, dresseur de puces savantes. »

C'était sorti comme ça sans préparation. Kramer releva lentement ses yeux lavés vers l'insolent colonel.

« On ne joue pas.

- Moi si. Je sens même que je vais bien me marrer avec vous cher commissaire. Surtout si vous continuez à jouer au petit flic de banlieue. Parce que figurez-vous, si vous voulez me chercher vous allez me trouver ! Ce que je viens de me taper c'est autre chose que vos interrogatoires à la gomme.»

Rares chez ce nordique au tempérament plutôt cérébral, ses colères avaient une certaine allure surtout lorsque ses poings rugueux se mettaient à ponctuer ses paroles en frappant le bureau. Kramer ne s'assit même pas. Seul un léger sourire effleura ses lèvres.

« Vos nerfs sont un peu trop sollicités en ce moment colonel. Oublions ça voulez-vous. Mes locaux sont peut-être un peu sommaires à votre goût et les questions vous énervent mais il faudra bien que j'écrive ce rapport de toute façon. Alors le plus tôt sera le mieux. Veuillez décliner vos noms et qualités.

- Appelez-moi le bureau de Müller. Non ! Passez-moi plutôt votre téléphone. Je ne répondrai à aucune question avant ça.

- Comme vous voudrez mon cher. »

Les deux balaises réapparurent comme par magie et il fût entraîné sans aucun ménagement vers les sous-sols. Au trou ! Une infâme cellule à l'isolement, sans lumière et sans presque d'air. La lourde porte de bois se referma sur un horrible grincement. Il s'endormi presque aussitôt. Rien de tel finalement qu'un bon somme pour recharger ses batteries. Demain serait un autre jour... Et ce commissaire tordu se mordrait bientôt les doigts de l'avoir accueilli de la sorte.

---

*Karl Schumacher*

« Vous lui aviez dit de le garder ? Harrycot avait son air des grands jours.

- Á Angela ? Oui, puisque j'attendais d'avoir la deuxième partie vous

comprenez.

- Comment saviez-vous qu'elle passerait par le même canal cette deuxième partie ?

- C'est après coup que les documents devaient prendre des chemins séparés. Par exemple un par bateau et l'autre par la valise, ou bien avec un autre bateau.

- La valise diplomatique ?

- Oui.

- La méthode était toujours la même ?

- Pour les trucs importants oui. Mais c'était très rare en général de voir passer des trucs comme ça. Il n'y en avait pour ainsi dire jamais à dire vrai.

- Vous n'êtes pas du genre trop téméraire, c'est le moins qu'on puisse dire. Il y avait quand même un très gros risque à subtiliser ces documents non ? Georgen et Angela ne vous demandait pas spécialement un truc comme ça ? Ils ignoraient leur importance, alors pourquoi avoir risqué votre tête ?

- Je me foutais pas mal des amis cocos de Georgen et Angela ; je leur balançais n'importe quoi pour rembourser mes dettes du moins au début. Après ils ne payaient plus beaucoup et ils en voulaient toujours plus. Puis ils ont commencé la chansonnette « Si tu nous amènes que du tout-venant on va faire savoir à tes patrons et à Kramer de l'AMT que tu bosses pour nous ! » Les scélérats ! Moi qui pensais m'en être fait des amis au Dock's. J'ai dû déchanter croyez-moi. C'était dur à avaler. Mais j'étais coincé et bien coincé...

- Vous vous êtes donc jeté à l'eau.

- Une première fois par hasard avec le premier document. Je l'ai ramassé sans y prêter vraiment attention avec d'autres liasses. Mais après ils voulaient avoir l'autre partie vous comprenez ? Car l'en-tête indiquait très clairement que le message comportait deux éléments séparés à rassembler. Je n'avais pas le choix. Ils avaient pigé que c'était du sérieux. Un document Enigma codé en deux parties n'est pas courant car le code Enigma est en principe incassable et se suffit à lui-même.

- Alors après, vous avez mis la gomme pour trouver le deuxième si je puis m'exprimer de la sorte ? Vous avez directement tapé dans le coffre de votre amiral, c'est ça ? Pourquoi ne pas l'avoir tout simplement copié alors ? C'aurait été sûrement moins risqué.

- J'étais mort de trouille mais j'ai fini par mettre la main sur le deuxième document. Je triais moi-même les enveloppes à l'arrivée comprenez-vous mais je n'avais pas le temps de copier et rien pour photographier. Je ne suis quand même pas terrible comme espion !

- Quand avez-vous été arrêté ?

- Quelques jours plus tard. Après le deuxième vol. Ils s'étaient aperçus de la disparition et ont enquêté illico.

- Enquêté sur vous ? Pourquoi vous spécialement ?

- À cause du Dock's Bear et tout ça... Ils ont vite trouvé. Mes fréquentations ne leur plaisaient pas. À moi non plus d'ailleurs tout compte fait.

- Et puis ?

- Ils m'ont embarqué sur le cuirassé mais le document était resté à la maison. Je n'avais pas encore vu Angela alors je l'avais mis chez moi dans l'atelier.

- Exact dit Swatch. C'est bien là que je l'ai trouvé. Dans un des tiroirs de l'atelier. Pas une planque indétectable ! »

Harrycot n'en revenait pas.

« Bye God ! Ils n'avaient même pas fouillé votre logement ?

- Il faut croire que non, pas l'atelier qui se trouvait à deux pas de là. C'était pas la police de Kramer. Eux auraient fouillé partout, certainement !

- À bord vous avez avoué ? Évidemment.

- Non, pas pour ça. Pour tout le reste oui mais pas pour ça. Je risquais trop gros. Vous comprenez ? Ils m'auraient balancé à la baille pour sauver l'honneur de la marine. Je pense qu'ils m'ont cru. Ils ne disposaient d'aucune preuve mais ça je l'ignorais bien sûr.

- Kramer ne vous aurait pas cru ! Lui !

- Je me demande si votre histoire tient vraiment debout mon vieux dit Harrycot en se grattant le menton. Ou alors c'est encore une intox géniale dans le plus pur style du SD !

- Vous ne me croyez donc pas dit Karl d'une voix tremblante.

- Si ! Vous pouvez être rassuré mon vieux. Nous avons déjà vérifié vos informations grâce au service du chiffre à qui nous avons remis les deux documents Enigma. Nos experts polonais ont cassé ce code depuis peu. Quand aux fameuses clés de l'ambassadeur, nous les avons depuis longtemps ! Cela concerne le plan d'attaque de Narvik bien sûr. Tout y est très clair jusqu'au nombre de destroyers à engager, les positions à investir, l'estimation des forces terrestres, pingouins compris et les ouvrages à protéger. Manque juste le jour et l'heure de l'attaque ! »

Swatch compléta :

« Tout correspond ; les documents ne sont donc pas des leurres. Nous disposons pour vous loger à présent d'une belle cellule confortable à Glasgow, car vous êtes, ne l'oubliez pas, un des agents le plus redoutable du Komintern cher Karl.

- Ah bon ? Mais, euh, enfin... Si vous le dites.

- A moins que vous n'eussiez préféré résider en mer sur un des cuirassés de notre flotte ? Mais rassurez-vous cher Karl, vous êtes maintenant en sureté comme peut l'être un prisonnier de sa gracieuse majesté. Étant donné que nous ne sommes pas en guerre, du moins pas encore, vous ne risquez pas d'être collé au poteau comme espion. Une chance pour vous. Je pense également que vous ne tenez pas particulièrement à faire l'objet d'un second échange de prisonnier avec l'Allemagne ?

- Non, non, vraiment pas. »

Karl s'était mis à verdier à cette simple évocation et Harrycot, dans un élan de magnanimité servi un verre de whisky à son prisonnier, sans s'oublier

lui-même pour autant bien sûr, et poursuivi :

« C'est en fait grâce à la perspicacité d'un enquêteur à Washington, un type de grande valeur que je ferais recommander à Edgard, que vous êtes ici et en bonne santé. Incroyable. N'est-il pas ? A partir d'une simple liste de contacts établie à l'occasion de la surveillance d'Angela par le FBI, cet enquêteur éminemment intelligent en a déduit que vous deviez très certainement détenir l'autre moitié de zéro-un Krönupiak c'est à dire Zéro-deux Krönupiak. Votre vieux copain Kunterbach ne se doutait pas, lui, que nous possédions le premier volet du document puisqu'il pensait que c'était les russes qui le détenaient. Il a donc accepté l'échange de son prisonnier, présenté par nos services comme l'un de nos agents double en charge du QG de la Reich marine et accessoirement de la section Liebknecht ! Trop content de se débarrasser de vous comme on le ferait d'une patate chaude ! De cette façon, nous leur avons rendu la pareille pour le coup du lac Saimaa et ils ont été contraints de restructurer toute la sécurité de leur état major à Hambourg. Ça a fait de gros dégâts et ils se soupçonnent tous mutuellement à présent à cause vous ! »

Harrycot, en parlant, était devenu écarlate et son regard brillait en évoquant son coup de pied de l'âne aux services allemands.

« Je suis déjà si content de m'en être sorti vivant. Merci pour le whisky colonel. C'est fou ce que cela peut faire comme bien !  
- J'y pense dit une madame Oppinto souriante qui prenait la parole pour la première fois, nous avons aussi le Nördlingen si vous souhaitiez vraiment vivre en mer ! Le radio nous a fait savoir que votre grand copain Georgen est à bord et, de même que vous, en parfaite santé !  
- (...) ! »

Myriam devint soudain très pâle. Elle s'appuya d'une fesse sur le bureau, accusant le coup.

« Georgen, lequel ? Georgen Iversen ? Que dites vous là ma chère ?  
- Je dis simplement que votre cher, très cher Georgen est en sécurité sur mon vieux rafiote en mer Baltique. Il est préférable pour votre tension artérielle que vous ne sachiez pas tout de suite tout ce qu'il a fait ni avec qui ! Le radio a donné des nouvelles de lui ainsi que de notre ex prisonnier du Hardy. Elles sont très bonnes. Ils partent tous les deux pour la Suède mais avec un titre de transport en bonne et due forme cette fois. »

Myriam ne suivait plus du tout à présent. Il lui manquait une bobine du film et ses yeux chaviraient à moitié. Charitablement, le colonel lui tendit un verre. C'était décidément son jour de générosité.

« Mais que vont-ils donc faire en Suède ? Gronda-t-il en se retournant brusquement, ce qui fit trembler la surface du liquide dans la bouteille

de Glenfiddich posée sur la table. Je n'ai encore donné aucune consigne major, que je sache. Tonna derechef le vieux soldat.

- Pêcher le saumon probablement. Kramer a définitivement perdu la partie. Tappani Iversen avait le bras plus long qu'il ne pensait. Ils ont été libérés tous les deux. Ils trouvent le lieutenant Melnikov très sympa et se gavent à son bord de quelque chose que le service du chiffre à sans doute mal transmis. Vodka et chaud-mont- maillot-neige ? Un truc dans ce genre. »

**FIN**

---

## **EPILOGUE**

---

Le SS Schleswig-Holstein ouvrit le feu sur les forts de Dantzig le premier septembre mille neuf cent trente neuf. Ses salves meurtrières firent les premières des soixante cinq millions de victimes de la deuxième guerre mondiale.

En avril 1940, la flotte britannique eut raison des navires allemands qui avaient prit possession de Narvik peu de temps auparavant. Les forces alliées débarquèrent 25 000 hommes, pour la plupart chasseurs alpins ou légionnaires français et pour certains, républicains espagnols ou polonais. Mais les allemands, mieux entraînés aux conditions arctiques reprendront la ville jusqu'à l'invasion soviétique du Finnmark en 1944 et la capitulation. Le front de l'ouest était hélas déjà ouvert en quarante et la France avait alors un urgent besoin de rapatrier toutes ses troupes sur le sol national. Ainsi, les hitlériens furent-ils quatre années durant, les seuls maitres de l'acier en Europe.

---

# Les cachoteries de Watson-Watt

---

## DEUXIEME PARTIE

---

(Suite de la nouvelle précédente)  
«**Les maîtres de l'acier**»

---

Par Grand-Pierre

## Les cachoteries de Watson-Watt

---

Avant que ne débute la dernière guerre mondiale, les britanniques avaient déjà compris que le danger viendrait du ciel. Les bombardiers avaient bénéficié de tels perfectionnements qu'ils pourraient survoler le pays hors de portée des batteries de DCA pour aller déverser leurs cargaison de bombes sur les villes anglaises.

Les chercheurs se mirent donc au travail. Le radar allait bientôt voir le jour sous la houlette du professeur Watson-Watt.

Bien entendu le SIS et le colonel Harrycot auront fort à faire pour protéger le secret du projet « Chain home » consistant à équiper toute les côtes du pays d'un système rudimentaire mais efficace de détection radar.

---

## CHAPÎTRE PREMIER

---

### *Le démontage du safran*

Kristiansand, vieille ville au sud de la Norvège fait face au Danemark situé à quatre-vingt dix miles marins plus au sud. Construite tout au fond d'une baie protégée, elle échappe aux tempêtes fréquentes du détroit du Skagerrak. Au sud-ouest, ce détroit débouche sur la mer du Nord et au sud-est, sur les eaux, tristement célèbres pour le mauvais temps qui y règne en hiver, du Cattégat, entre la Suède et le Danemark.

A cet endroit de la côte, infiniment découpée, on ne compte plus les criques et les baies profondes. D'innombrables îlots parsèment également ce littoral sur des dizaines de miles. Devant la petite ville, une presqu'île en forme de poire dont le ventre serait tourné vers la mer, protège le port des plus grosses colères du Skagerrak.

Cette charmante cité bénéficie du meilleur climat possible pour le pays, à savoir que la mer y est libre en toute saison et que les étés y sont tout de même plus longs que sur les côtes de la mer de Norvège. Cela ne veut pas dire pour autant que les citronniers s'y complaisent volontiers comme ils le font si bien sur la côte niçoise en Méditerranée ! Le centre-bourg ancien de Kristiansand, le Kvadraturen, est une véritable curiosité, singulièrement agencé au carré, avec des ruelles se coupant à angle droit. Aucune « contemporanéité » pourtant dans cette architecture du seizième siècle. Ce serait plutôt les bâtisseurs de New-York qui auraient emprunté le concept du quadrillage des rues aux braves architectes norvégiens de l'époque.

Un très ancien fort, situé devant la passe du port, tient la ville sous la protection tutélaire de ses vieux canons rouillés.

Quel est l'habitant de Kristiansand qui ne possède pas un bateau ? Les rivages offrent partout l'image de coques retournées tirées au sec. Le petit port abrite les plus grosses embarcations ainsi que les bateaux de pêche.

On peu dire par ici que pour chaque cheminée qui fume, un canot attend sur la plage. Une règle non transgressée depuis des siècles.

Non loin du centre ville et à quelques encablures à l'ouest du port de commerce, à Hannevika, une agglomération de hangars plus ou moins vétustes abrite les chantiers navals et les ateliers de réparation dont la ville de Kristiansand s'est faite une spécialité depuis des lustres et dont les entreprises et les artisans sont très recherchés en Norvège, voir même jusqu'au Danemark voisin. On y répare toutes sortes de bateaux de pêche ou de navires de transport et une cale sèche a été aménagée pour la réparation de bâtiments marchands de plus fort tonnage. Ce quartier retentit tout le jour d'une musique industrielle : Les rudes harmonies métalliques des masses s'abattant sur la ferraille ; celles, chuintantes comme des soupirs, de jets puissamment exhalés par les machines à vapeur, et pour finir, en fond d'orchestre, le basson des palans électriques, encouragé par le coeur des hommes au travail. Bref, pour le dire un peu plus simplement, un lieu très bruyant et animé.

Nous étions en décembre 1936 et la Noël approchait. La vie trépidante des chantiers semblait se retirer lentement comme le fait la marée, allant decrescendo au fur et à mesure que les ateliers se vidaient, que les flocons blancs descendaient silencieusement sur la ville et que les ouvriers regagnaient leurs logis, étroits et décorés de sapins enguirlandés, à l'intérieur desquels l'excitation des gamins à l'approche de la fête était déjà palpable.

Un de ces ateliers rustique se cachait tout au bout de la courte jetée qui protégeait l'avant-port des chantiers. Une sorte d'entrepôt tout en longueur relié au port par un petit plan incliné de mise à l'eau équipé d'un ber. Lorsque l'on y pénétrait, un désordre apparent vous frappait tout d'abord. On trouvait là un capharnaüm de machines anciennes, de treuils, de palans et d'outils divers patinés par le temps. Ce bric à brac mal éclairé, disséminé dans tous les recoins de cette caverne d'Ali Baba, semblait attendre qu'une main charitable se saisisse de l'un des outils pour lui redonner vie momentanément.

« Cette chierie de safran ne veut toujours pas sortir. La mèche est corrodée dans le tube. Ou alors, c'est le tube qui est naze. Va falloir chauffer un bon coup. Saloperie de saloperie !

– Ne vas pas cramer les bois de l'étambot Georgen. Sinon il faudra tout changer et on n'aura jamais fini pour le jour de l'an ! Mets-y plutôt une bonne giclée de gas-oil tu verras. Ca devrait finir par venir à la massette en frappant à petits coups.

– Pfft et sans s'énerver hein ?

– Sans s'énerver. Toujours sans s'énerver. Ca n'aide à rien.»

Celui qui s'adressais calmement de la sorte à Georgen affichait une

expression amusée et regardait son assistant s'échiner sur ce safran tout rouillé sans se départir d'un flegme royal, presque britannique. Revêtu d'une combinaison de travail, il semblait ne pas avoir appris à se salir tant son vêtement avait l'air de sortir du lavage. Tappani Iversen restait propre sur lui en artisan comme en militaire.

C'était un homme grand et fort mais qui ne donnait pas cette impression à première vue. La finesse des traits et un calme apparent dominait plutôt chez ce nordique au regard intelligent. Sa poigne pouvait pourtant se révéler de fer lorsque la nécessité s'en faisait sentir. Depuis ses aventures aux commandes du corps franc allemand de la cinquième colonne à Narvik, et son dénouement dramatique, sa chevelure blonde avait pris quelques légers reflets argentés et d'imperceptibles pattes d'oie rayonnaient au coin des yeux de ce personnage à la fois inquiétant et... pour étonnant que cela puisse paraître, attirant.

Pensez donc, un ancien colonel du SD de Heydrich devenu par je ne sais quel miracle artisan charpentier de marine à Kristiansand avec son apprenti de neveu !

Ces deux là avaient vécu peu auparavant une série d'événements qui avaient mis leurs vies en grand danger. Au terme des ces aventures, Tappani, l'oncle de Georgen avait eu l'excellente idée de se rendre à Kristiansand pour que son neveu, qui adorait les bateaux, puisse tâter d'un autre mode d'existence que sa carrière d'espion à la petite semaine.

« Voila, comme ça c'est bien. Verse le gas-oil tout doucement. Au fait, savais-tu qu'il est question que notre vieux Nördlingen\* soit racheté par une boîte anglaise ?

– Le Nördlingen ? Ce n'est pas possible ? C'est donc pour la ferraille ? »

Répondit Georgen en prenant bien soin de ne pas renverser trop de gas-oil par terre.

– Apparemment, non, il devrait être remis à neuf complètement d'après ce que j'ai pu savoir. J'en ai parlé avec la capitainerie du port.

– Ils ont du marcher sur la tête là-bas les british. Ce vieux tas de rouille qui grince tant et plus ne vaut plus un penny !

– Ils doivent bien savoir ce qu'ils font. Un ferry neuf ça revient cher. Les prix de l'acier n'arrêtent pas d'augmenter en ce moment.

– Ah, le Nördlingen... Sacré misère, quelle saga sur ce rafiote. Ca m'aurait fait de la peine quand même qu'il parte à la ferraille. Nous lui devons beaucoup à ce vieux tas de rouille.

– Toi tu lui dois même encore plus que ça dit Tappani »

*\* Le Nördlingen qui lui avait permis d'échapper aux recherches de l'affreux nazi Kramer à Hambourg et qui les avait à nouveau recueilli plus tard, tous les deux cette fois, dans ses vieilles superstructures maculées de rouille.*

Ce bon vieux Nördlingen où tant de choses incroyables s'étaient passées et qui paraissaient maintenant si loin déjà. A peine six mois ! Pour Georgen, rien qu'un mauvais rêve qui glissait tranquillement vers la brume de ses souvenirs. Il y avait chez ce jeune homme une sorte d'atavisme marin qui lui faisait oublier complètement toute l'horreur de la tempête sitôt le beau temps revenu.

L'ex colonel Iversen avait beaucoup changé, ce n'était rien de le dire. Il avait décidé, en accord avec Georgen (prononcer Guéorguène), d'acquiescer cette affaire à Kristiansand, repérée dans un exemplaire de « La vie des chantiers navals ». Il souhaitait de cette façon rattraper les erreurs du passé et donner une chance à son neveu de repartir dans la vie en s'établissant comme artisan. Ce pauvre Georgen, il n'avait pas eu l'occasion de s'en occuper véritablement jusqu'ici et se sentait un peu coupable, surtout vis-à-vis de la mémoire de sa soeur. Avec toutes les catastrophes qu'il avait accumulées depuis l'enfance, on aurait pu écrire un roman sur l'histoire incroyablement malchanceuse de ce garçon.

Mais en ce qui le concernait personnellement, il ne se faisait guère d'illusion. Son passé, forcément, le rattraperait un jour et il ne pourrait pas faire autrement que de rallier le camp des britanniques car les services secrets allemands le rechercheraient sans relâche. Le commissaire Kramer n'était pas homme à laisser tomber une enquête. Peut-être même avait-il déjà flairé sa piste jusqu'ici ?

Le modeste atelier de Tappani et de son assistant Georgen, bien qu'ils l'aient investi très récemment, bénéficiait déjà d'une clientèle assez fidèle car l'ancien propriétaire avait joui auparavant d'une excellente réputation et ils en retiraient maintenant les fruits pour eux-mêmes. Tappani avait déjà, c'était dans sa nature, pris toutes les décisions stratégiques. Ils n'accepteraient pas les chantiers trop lourds qui auraient capitalisé toutes les ressources de l'entreprise sur de longues périodes. Mais ils excellaient déjà à remettre en état rapidement les petites unités malmenées par les secousses du Skagerrak et de la mer du Nord. Leur travail, à l'image de Tappani, offrait la garantie de la plus grande solidité jusqu'au détail près. Ayant investi ses propres deniers dans l'affaire, celui-ci décidait de tout. Son neveu Georgen lui, n'avait amené pour sa part que de la bonne volonté, notamment, comme nous avons pu le constater, en ce qui concerne le démontage des safrans.

« Angela ne devrait plus tarder maintenant ? »

Georgen se passa une main grasseuse dans les cheveux. Il portait une combinaison fatiguée de mécano dont les jambes trop courtes se terminaient au-dessus de socquettes douteuses par un superbe « feu de plancher ».

« Mon petit Georgen, il te faudra peut-être encore te montrer très patient

car rien ne se fera sans la grâce du saint esprit. Si elle sort de son trou, ce sera par miracle. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour qu'elle soit libérée. Cela suffira-t-il ? Dieu seul le sait.

– Je n'aurais jamais pensé un seul instant que je puisse la revoir un jour. J'ai encore du mal tu sais. Arrêtée par Kramer et toujours vivante ! C'est à peine croyable !

– Comme quoi la vie est étrange. Une fois vivant et la fois d'après mort ou disparu. Et vice et versa.

– Tu parles pour toi Tappani. Tu es un expert en matière de disparition.

– Bof, Je parlais en général, pas spécialement pour moi. En tout cas, après ce que tu as bien voulu me raconter, je crois qu'elle aura bien mérité un peu de répit cette ravissante jeune femme. Non ?

– On a tous besoin de répit. En ce qui me concerne, je changerais même volontiers de peau ! Et Angela certainement bien plus encore que moi. J'ai presque peur de la revoir maintenant. Que lui auront-ils donc fait subir dans ce camp ?

– Ne t'inquiète pas, c'est une fille solide. Par contre, j'ignore si le vieil Harrycot va nous fiche la paix encore longtemps après toute cette histoire. Ce n'est pas tellement dans son genre d'oublier ce qu'on lui doit. Il n'ignore probablement pas que nous sommes ici.

– Celui-là, oublions le nous aussi si tu veux bien. Je ne tiens pas du tout à recommencer avec Swatch et compagnie. Pour ce que ça m'a rapporté comme emmerdes.

– Tu aurais pu aussi y laisser ta peau s'il ne t'avait pas sorti de ce merdier à Hambourg grâce au Nördlingen... Aurais-tu perdu la mémoire aujourd'hui Georgen, ce serait un peu trop facile !

– Non bien entendu, mais depuis que je suis ici, je ne me suis jamais senti aussi peinarde avec ces adorables petits rafiots rouillés à rafistoler. Quand Angela sera là, on va sûrement se refaire une vie bien pépère à Kristiansand. Pourquoi vouloir remettre ça, et tout le circus ? Pour les anglais ? Eh bien merde ! On gagne assez bien notre vie ici et puis moi, le calme qui règne dans cette petite ville me fait beaucoup de bien. J'ai appris à beaucoup apprécier tout ce qui ressemble de près ou de loin à du calme ces derniers temps.

– ... »

Tappani se gardait bien d'en dire plus à Georgen. Lui seul aurait pu raconter comment Angela allait peut-être sortir vivante de son camp d'internement et comment lui, Tappani, avait pu contraindre la police de Hambourg l'AMT-AI, de le laisser partir librement avec son neveu vers la Suède. Mais tout ça semblait déjà si loin... A quoi bon ?

« Aurais-tu l'intention de l'épouser mon neveu ?

– Quelle drôle de question.

– Pourquoi ? Tu as l'air d'y tenir beaucoup. Alors ?

– Ce n'est pas vraiment le genre de fille qu'on épouse tu sais.

– Et pourquoi non ?

– Il faut te faire un dessin ? Tu ignores peut-être ce qu'elle exerçait comme boulot à Hambourg au Dock's Bear ? Ce genre de job on l'on se marie dix ou vingt fois par jour...

– Mais tu ne la protégeais pas un peu déjà là-bas ?

– Un petit mac ça n'est pas tout à fait la même chose qu'un vrai mari Tappani.

– Mon cher Georgen tu es trop souvent à coté du problème. Tu parviens juste à en lire l'énoncé et puis tu t'arrête là comme le cancre indécorable de la vie que tu es.

– (?)»

Le ton monta d'un cran.

« Souviens-toi de la gueule que tu faisais le jour où elle a été arrêtée. C'est tout. Dans la vie il faut savoir ce que l'on veut et pas chercher midi à quatorze heures mon cher neveu. Hésiter et douter de tout et de toi-même comme tu fais toujours, ça fini par corrompre un homme et en faire une vraie chiffe. Et maintenant tu « es » un homme. Enfin, au moins par l'âge. Tu devrais commencer à essayer d'y ressembler. Alors, même si c'est une pute que tu aimes, passe-lui la bague au doigt. Elle n'attend sûrement pas autre chose après l'existence qu'elle a mené.»

Georgen blêmit sous l'attaque inattendue de son oncle. Il accusait le coup, un coup qui le touchait au coeur. Un coup familial. Le tonton ne s'embarrassait pas de préliminaires pour lui dire sa façon de penser. La vérité parfois, lancée au visage sans prévenir, peut cingler comme un fouet. Son oncle commençait à en avoir assez d'être éternellement en train de s'apitoyer devant son neveu, si peu sûr de lui et indécis. Il voulait que ça change et lui appliquait son vieux principe : Porter le fer au coeur du mal. Un véritable remède de colonel pour un garçon à qui manquait visiblement un père depuis trop longtemps.

« Mais de quoi je me mêle ? Si j'ai envie de me marier je te ferais signe. Si tu as des principes moi pas. Rien ne peut m'empêcher de vivre comme je le veux avec ou sans Angela.

– Tu tiens sûrement à la protéger au cas où le vieil Harrycot nous rappelle à nos devoirs en la laissant en dehors de tout le cirque. N'y aurait-il pas un peu de ça, non ?

– Je croyais t'avoir dit que je ne veux plus entendre parler de Harrycot !

– OK. Si je t'ai bien compris, tu souhaiterais réellement t'établir ici maintenant ? T'établir comme artisan de marine et si possible avec ton Angela ? C'est bien ça ?

– Rien ne me ferait plus plaisir que de me faire oublier une bonne fois pour toutes ! Crois-tu que si je retournais en Finlande ils me feraient la fête à Helsinki pour ripailler toutes les nuits ? Un grand saut dans les eaux du port, oui, une gueuse de fonte aux pieds, pour me rappeler aux bons soins du Komintern. Pour eux je ne suis plus qu'un traître.»

En disant cela, et avec en tête la vision des eaux glacées du port d'Helsinki, il laissa échapper sa massette dont le manche, enduit de gas-oil, glissa entre ses doigts.

« Ouille cria-t-il lorsqu'elle lui atterrit sur les orteils. Vacherie de massette !

– Pourrais-tu de débrouiller sans moi Georgen ? Tu n'es pas encore hélas un charpentier de marine accompli, il te faudra encore du temps et cela se saura rapidement chez la clientèle.

– Tu as toujours la même attitude avec moi. Je ne suis pas capable de ci, pas capable de ça, toujours à me rabaisser. Avec Swatch, c'était la même chose en Suède et à Amsterdam. Toujours à me commander et à me pister comme un gamin de douze ans.

– Faut dire qu'il n'avait pas tout à fait tort de le faire. La suite lui a donné raison mon pauvre Georgen. Tes investigations solitaires et nocturnes des chantiers d'Amsterdam-Noord ont bien failli te couter cher.»

Georgen, la tête dans les mains et recevant la leçon du tonton, éprouvait les affres du supplicé montant à l'échafaud. Le ton presque méprisant de cette adresse au « pauvre Georgen » l'avait achevé. Si son oncle remettait le couvert pour le service des anglais, après avoir renoncé à servir les nazis, tout son projet tombait à l'eau. Fini l'atelier de Kristiansand auquel il s'attachait déjà, fini la petite vie bourgeoise bien tranquille tant espérée au coté de sa chère Angela. Tôt ou tard il lui faudrait repartir en mission pour payer sa dette à Harrycot car il n'aurait plus de moyens de subsistance. Décidément, parviendrait-il jamais à échapper aux destins tragiques que l'on dessinait pour lui dans l'ombre. Il aurait tant aimé pouvoir gouverner seul sa propre barque... Et maintenant Angela qui ne venait pas ! Angela qui n'arriverait peut-être jamais d'ailleurs.

Depuis Helsinki et la joyeuse vie de patachon qu'il y avait mené, Georgen avait quand même, quoi qu'en dise son oncle, bien changé. Son corps avait pris de l'épaisseur et la douceur un peu enfantine de ses traits laissait place aujourd'hui à des formes moins arrondies, plus viriles. Le regard surtout, lançait parfois une flamme bleue nouvelle, un peu inquiétante. Mais il fallait bien connaître ce garçon pour la déceler car elle ne faisait que de fugitives apparitions. Son oncle, pour sa part, ne se rendait pas compte de ces changements et conservait une fausse image du véritable tempérament de Georgen.

Dans la soirée les pas de celui-ci l'entraînèrent presque malgré lui vers la vieille ville. La solitude et le silence de sa promenade apaisaient son âme écorchée. Un léger tapis de neige poudreuse crissait sous ses semelles et l'air très vif lui fouettait les joues. Le vent apportait au travers de la nuit le parfum du Skagerrak, odeur puissante et iodée qu'il aspirait goulument comme avide d'emmagasiner en lui-même la pureté de cet air

marin, pour se laver l'esprit des idées noires. Il hésita à aller frapper chez les Thomassen, ses nouveaux amis de Kristiansand. Mais vu l'heure, il s'abstint, n'étant pas encore assez familier avec eux pour les déranger à une heure aussi tardive.

La différence, qui séparait un homme comme son oncle Tappani de lui-même, lui paraissait infranchissable. Il se sentait nettement dévalorisé à coté de ce chef confirmé, ce colonel du SD qui avait fait preuve de tant de courage à Kiruna, même si cela s'était fait pour le compte des nazis. Il admirait sans se l'avouer cet oncle aux talents multiples qui ne connaissait jamais ni le doute ni la peur. Cela l'agaçait profondément d'ailleurs.

Il rentra quelques temps plus tard, ayant enfin trouvé un peu de paix, les cheveux ruisselants des embruns glacés récoltés le long la jetée au cours de cette promenade solitaire et... salubre.

---

### *Un orage historique*

Le comté du Hampshire, dans le sud-ouest de l'Angleterre assistait ce 8 novembre 1932 à la formation de plusieurs grosses cellules orageuses arrivant par l'ouest qui commencèrent à colorer le ciel d'un noir profond tandis que les champs et les bosquets se teintaient de couleurs irréelles sous les feux du couchant. Un contraste de lumière magnifique qui aurait pu inspirer bien des photographes.

L'atmosphère irrespirable se détendit soudain avec l'explosion fracassante de la foudre et un éclair fulgurant illumina brièvement le paysage. A Aldershot, la ville voisine de plusieurs kilomètres, Robert Watson-Watt se tenait concentré devant ses récepteurs tandis que ses assistants manipulaient de grandes antennes rotatives dans toutes les directions. Dans la Wireless Station de l'Air Ministry Meteorological Office (service météo du ministère de l'air britannique) une tension lourde retenait le souffle des chercheurs. Une expérience de la plus haute importance, du moins pour eux, touchait à sa fin. Dans ces locaux d'une rigueur toute militaire et environnés par un silence impressionnant, les récepteurs se mirent à grésiller lorsque les antennes, dirigées du bon coté, reçurent l'écho très brouillé des orages ionisées par les éclairs de foudre. On se mit à calculer les distances, à évaluer l'azimut des impacts avec une certaine approximation, et même, pour être tout à fait exact, avec une approximation certaine. Mais Watson-Watt, à la fin des essais, afficha finalement le

sourire paternel des bons jours et ses assistants purent enfin respirer. L'expérience, concluante, autorisait tous les espoirs en ce qui concerne la détection des cellules orageuses à distance. Evidemment, tout ou presque restait à faire en ce domaine et les recherches pour affiner les mesures et augmenter leur portée promettaient d'être longues et difficiles.

Ces orages représentaient un réel danger pour l'aviation à cette époque et le fait de pouvoir les localiser à distance représentait une avancée décisive aux regards des états-majors. On ne se représentait pas encore, curieusement, l'importance de cette découverte qui prendrait par la suite toute sa consistance, à la lumière d'événements dramatiques.

---

### *Le royaume est-il en danger ?*

Le gouvernement de sa Majesté n'affectait pas jusqu'alors d'opposition vraiment marquée à l'égard de l'Allemagne. Il était surtout très attentif au progrès des communistes en Europe. Particulièrement bien sûr en ce qui concerne l'URSS, pour l'Europe de l'est, mais également pour d'autres pays comme la France qui connaissait déjà des mouvements populaires importants. La City aurait sans aucun doute préféré soutenir un ordre nouveau et autoritaire pour appuyer ses intérêts plutôt qu'une Europe en effervescence anti-bourgeoise ou pire, révolutionnaire. Quel terme barbare que celui-là à l'oreille des conservateurs qui tenaient la politique du pays entre leurs mains !

L'Allemagne pour sa part, sous la férule des nationaux-socialistes, avait déjà entrepris de longue date son réarmement, ceci de manière plus ou moins discrète et de toute façon en opposition frontale à tous les traités qu'elle avait signé auparavant, dont le fameux traité de Versailles. Hitler vociférait maintenant régulièrement dans les meetings ses messages de haine. Mais cette voix de malheur avait encore du mal à franchir le Channel et les oreilles des dirigeants britanniques restaient sourdes à la menace mortelle qu'elle portait.

Quelques années plus tard, les diplomates anglais en poste en Allemagne commencèrent à télé crypter des informations plus qu'inquiétantes car Adolf Hitler, étant enfin parvenu au pouvoir, se révélait de plus en plus menaçant et incontrôlable. La haine viscérale des juifs, les autodafés, la prescription des droits et libertés élémentaires, l'expansionnisme pangermanique et l'assassinat du chancelier autrichien Dollfuss inquiétèrent Londres tandis

que des nouvelles fiables parvenaient sur un réarmement à grande échelle et hors de tout contrôle. Ces alertes répétées finirent par convaincre les plus insouciantes du prochain danger qui pouvait menacer l'Angleterre. Même ceux-là d'ailleurs qui avaient en partie financé le réarmement allemand en prêtant leurs livres sonnantes et trébuchantes au gouvernement du Reich par pure spéculation autour des corbeilles de la City.

Le comte Baldwin de Bewdley, plus communément appelé Stanley Baldwin et premier ministre conservateur de sa majesté partageait assez peu, à vrai dire, l'opinion de ses conseillers diplomatiques face au problème épineux du réarmement de l'Allemagne. Ces blindés, ces avions et cette flotte de sous-marins, les U-boats, qu'ils mettaient à l'eau par dizaines chaque année étaient certainement destinés aux opérations contre l'Union Soviétique, pensait-il. Les ennemis d'Hitler sont avant tout les rouges. Pourtant lorsqu'un dictateur de ce calibre mettait sur pied à grand renfort d'emprunts sur les marchés internationaux, des divisions blindées ultramodernes et des escadrilles de chasseurs de la dernière génération, cela était-il dû exclusivement à l'existence des partis bolchéviques ? On pouvait se poser la question.

Si le führer avait décidé de tourner ses canons vers les Russes, comme le prévoyait Baldwin, la situation aurait pu redevenir politiquement acceptable. Mais pouvait-on en être certain ? Tout le monde n'était pas de cet avis. D'ailleurs le superintendant de Whitehall, Robert Windsittart, partageait l'opinion assez répandue qu'il existait un projet de Hitler destiné à envahir l'Europe. C'était un homme aux grandes compétences et au jugement ordinairement sain auquel on pouvait parfaitement se fier. Justement, les deux hommes conversaient ce soir là, confortablement installés dans de profonds fauteuils, sous les lambris rougeâtres et patinés de l'un des salons retirés du ministère. Nous étions à la fin de l'année trente-six, en novembre plus précisément.

« Robert, savez-vous que votre insistance à alerter nos états-majors irrite certains ici à Londres ?

– Cela n'est pas sans fondement votre excellence, vous-même ne pensez probablement pas que nous nous dirigeons vers un conflit avec l'Allemagne, mais la réalité nous rattrape ou nous rattrapera bientôt et mon opinion est que nous aurions dû nous préparer depuis longtemps déjà à un conflit armé. Vous connaissez d'ailleurs très bien mes arguments sir. Nous perdons chaque jour d'avantage de temps et ce temps perdu, nous pourrions le payer bien cher plus tard. »

Un domestique entra chargé d'un plateau. Il déposa avec précaution les verres de vieux brandy sur la table et s'éclipsa discrètement.

« Pourtant le chancelier du Reich ne nous menace aucunement lorsqu'il s'occupe de l'Autriche ? Du moins ne le fait-il pas directement. Croyez-

moi, il se tournera sûrement vers les bolchéviques, pas vers l'occident. Cet homme n'est pas totalement dénué de raison mon cher. Santé !

– A la vôtre. Son objectif se trouve en Europe sir. Il aura trop besoin de son industrie et des ses richesses pour mener ses guerres. L'orage se prépare à grande échelle, soyez-en certain. Nous devons impérativement nous attendre à devoir nous défendre. Mais la mise en place d'une défense efficace sur le sol national réclame beaucoup de temps et de moyens et ces moyens, nous ne les y employons pas. Certains, dont ceux que vous citez, et qui me critiquent, ne pensent qu'à s'enrichir et ne veulent rien comprendre de ce qui se passe en Europe. Notre situation d'îliens ne nous protégera pas cette fois-ci si nous ne prenons pas toutes les dispositions nécessaires car l'aviation a fait d'énormes progrès depuis la dernière guerre et si nous étions attaqués...

– Mon cher Robert, les stratégies de Whitehall sont une chose, et je vous entends parfaitement. La crise actuelle en est une autre. Edouard VIII se trouve maintenant au pied du mur. S'il persiste à vouloir épouser son américaine, mon cabinet démissionnera en bloc ! Je me trouve donc en ce moment en position difficile pour évaluer les décisions stratégiques radicales que vous défendez si bien. Il faudrait que cette crise constitutionnelle soit d'abord réglée pour retrouver la stabilité nécessaire à l'application d'une politique raisonnable, quelle qu'elle soit. Comprenez-vous ? Si son frère, Georges VI, acceptait le trône et que le roi abdique, tout pourrait encore s'arranger. Un roi qui tombe amoureux d'une femme volage et plusieurs fois divorcée, vous rendez-vous compte Robert ? Une américaine de surcroît ! Ce serait un scandale !

– Votre excellence porte certainement un bien lourd fardeau, j'en conviens, depuis le décès de notre roi Georges V. Mais que ferait le trône lui-même si le pays subissait des bombardements innombrables ou pire, s'il était envahi après un débarquement auquel nous ne pourrions pas nous opposer ? Ce scénario, fort malheureusement, pourrait devenir une triste réalité dans quelques années si nous ne réagissons pas très rapidement en préparant notre défense avec tous les moyens dont nous disposons. Prenez donc l'avis de Winston Churchill, le premier lord de l'Amirauté. Il est tout à fait d'accord avec mon raisonnement.

– Mon cabinet et moi-même n'avons pas exactement les mêmes préoccupations que vous. Mais je vous accorde que nous devons envisager le pire, même s'il ne devait pas survenir. Alors, monsieur le superintendant, prenez donc quelques dispositions nécessaires pour anticiper la crise que vous prévoyez. Si l'on ne peut procéder actuellement à de grands arbitrages, préparons au moins le terrain afin de perdre le moins de temps possible par la suite, si cela s'avérait nécessaire. Me suis-je bien fait comprendre Robert ?

– Je vous remercie pour votre perspicacité sir (et, pensa-t-il aussi, votre grande prudence diplomatique). Si toutefois je puis me permettre d'insister ; il s'agit des crédits dont je dispose... Heu, nettement insuffisants, même pour un très modeste début.

– Je vais voir ce qu'il est possible de prévoir. Vous pouvez compter sur mon

soutien Robert mais ceci doit rester strictement entre nous pour l'instant. Vous me comprenez ? Rien de tout cela ne doit filtrer hors de ce salon. Vous me ferez passer vos estimations chiffrées.

– Ces murs lambrissés ne retiendront pas vos paroles. Quant à moi, je ferais en sorte de brouiller suffisamment les pistes pour que mes petits préparatifs passent le plus inaperçus possible.

– Puisse le royaume vous devoir son salut mon cher, dit sir Baldwin en souriant, ce qu'il ne faisait que rarement. Maintenant, faites le job ! »



### *Une bonne affaire pour Georgen*

Tandis que l'écho de ces propos strictement confidentiels se perdaient dans les replis des vénérables tentures du ministère, Georgen, dans l'atelier de Kristiansand, avait enfin réussi à séparer son safran de l'étambot, après l'avoir abondamment aspergé de gas-oil et attendu patiemment un bon quart d'heure avant de le décoincer à l'aide de sa massette.

« Eh bien, ce n'est pas trop tôt dit Tappani d'un ton malicieux.

– Ca a fini par marcher. Comme quoi il ne faut jamais s'énerver, dit sans vergogne aucune notre jeune artisan.

– Maintenant, tu peux démonter les mèches et tu construiras le safran à l'identique avec ces lattes de chêne. Puis tu réinstalleras les mèches nettoyées dessus. Ensuite, il ne restera plus qu'à le repeindre. Ca ira ? Respecte bien les cotes sinon tu ne pourrais pas le remonter sur l'étambot.

– Ne t'inquiète pas, tout ça sera terminé pour les fêtes de l'an. Cette barcasse pourra retourner sans crainte naviguer au Skagerrak ! »

La passe d'arme entre l'oncle et le neveu avait laissé la place maintenant au train-train des tâches quotidiennes du chantier. Ce chantier qui représentait à présent pour Georgen son espoir naïf d'un proche avenir tranquille de petit-bourgeois. Car il s'imaginait très bien, menant cette affaire avec sa belle Angela et se lever de bonne heure pour enfile ses journées les unes derrière les autres à réparer tous les petits rafiots du pays. Il ne doutait pas que les clients se disputeraient pour venir chez lui plutôt qu'ailleurs tant son travail serait apprécié !

La tâche à achever s'imposait donc à lui comme un devoir sacré ! La matière, le bois, le safran, la rouille écarlate, le gas-oil et tous les outils

qui attendaient, renvoyaient les palabres et les vaines discussions à plus tard. Les pêcheurs, la barque réparée, auraient à naviguer sur une eau bien réelle, voir dangereuse parfois. Ce ne sont pas les palabres qui les sortiraient d'affaire en cas de problème !

Les travailleurs manuels façonnent les objets, les choses de toute sorte, les machines et les maisons. La matière inerte du monde passe et repasse entre leurs mains habiles. Leur verbe, parcimonieux, la plupart du temps, n'est à tout prendre qu'un outil de travail ou, dans le pire des cas, un bruit de fond.

Oublieux de cette vérité profonde et relevant la tête de son travail, Georgen regarda son oncle :

« Tu pourrais quand même m'en dire un peu plus sur ta situation vis à vis des anglais. J'ai souvent éprouvé un peu de mal à tirer le fil ton histoire mais là, je ne gamberge plus très bien à présent. Tu m'avais fais comprendre que tu laisserais tout tomber après tes démêlées avec Kramer ? Non ? Je me goure ? Ou quoi ? Pourquoi as-tu donc acheté l'atelier ?

– On ne fait pas toujours ce que l'on dit, Georgen, car ce que l'on voudrait faire ne peut pas toujours se réaliser. Que je le veuille ou non, je suis plongé dans le bain jusqu'au cou comme on dit. Les anglais, les allemands, les russes, aucun ne me lâchera jamais plus vraiment. S'ils le veulent, ils me retrouveront toujours. La guerre est à notre porte et le monde commence à s'agiter. Crois-tu donc qu'il suffise de tirer sa révérence poliment et de s'en aller vivre sa vie lorsque l'on a été colonel de Heydrich ? La récréation est maintenant terminée. Hitler a désormais sifflé la fin de la rigolade ! Les anglais aussi ont intérêt à ne pas me laisser tranquille. Je représente pour le SIS un transfuge de premier plan !

– D'accord, mais pour moi ce n'est quand même pas la même chose ? Je n'ai jamais été colonel moi !

– Difficile à dire si c'est la même chose ou pas. On ne peut pas tout deviner. Si vraiment tu es décidé tu peux toujours essayer de quitter le cercle infernal. A tes risques et périls toutefois. Car il y a des risques, il ne faut pas l'oublier.

– Myriam (madame Hartogs) ne laissera pas Harrycot me créer des ennuis.

– Certes, mais tu connais pas mal de choses sur son service. Swatch et Melnikov sont des agents que ton existence peut mettre en danger.

– Mais si je restais ici je ne leur poserais plus aucun problème non ?

– N'oublie pas mon neveu que les anglais te protégeaient concrètement des russes et des nazis... Ce n'est pas si simple pour toi non plus. Tu as déjà un passé même si tu n'étais pas colonel comme tu le dis si bien.

– Ils ne vont pas venir me chercher par ici. Qu'est-ce qu'ils auraient à foutre de moi ? L'affaire du document Enigma, c'est déjà une histoire ancienne.

– Va savoir. Seul l'avenir pourra nous le dire.»

Tappani resta quelques instants silencieux, profondément absorbé dans ses pensées, puis il reprit :

« Ecoute ! Si tu tiens absolument à tenter le coup et à rester ici, je pourrais peut-être, à la grande rigueur, te laisser l'atelier. Angela s'occuperait de la clientèle si ça lui chante. Mais tu devras sans faute embaucher un véritable compagnon charpentier pour que le boulot ne pâtisse pas de mon départ, au moins pour débiter. Tu me rembourseras la mise de fond quand tu le pourras. Et... il faudra aussi me jurer de te faire oublier totalement et définitivement !

– Tu me laisserais vraiment l'atelier ?

– Oui. Je te laisserais vraiment l'atelier. Après tout, tu mérites bien une chance de refaire ta vie toi aussi petit Georgen. Tu n'as pas été tellement gâté jusqu'ici. »

La massette glissa à nouveau des doigts de l'intéressé.

« Oh, Tappani, ça c'est chouette ! »

L'oncle détourna la tête pour sourire. Le bonheur de Georgen valait bien un petit investissement. Mais il s'en voulait quand même un peu de se laisser attendrir vis-à-vis de ce grand gamin si difficile à comprendre.

---

## CHAPÎTRE DEUXIEME

---

### *La mission de Swatch*

« Swatch, pouvez-vous venir une minute s'il vous plaît ?

– Certainement mon colonel, répondit l'intéressé depuis le fond de son bureau.

– Le War Office se préoccupe beaucoup de météo en ce moment. Ne trouvez-vous pas cela étrange cette nouvelle manie ?

– Tout ce que je sais c'est qu'une installation pour la recherche a été installée à Aldershot dans le Hampshire par le service météo de la marine. Pour essayer de localiser les orages parait-il ? Est-ce vrai colonel ?

– Vous êtes bien informé. Vous étiez bien instructeur pour les systèmes de pointage de tir au *Royal Scots Fusiliers* de Glasgow, si toutefois ma mémoire me reste fidèle ?

– C'est exact mon colonel et je me tiens toujours un peu au courant des évolutions technologiques dans ce domaine. Mais j'avoue qu'en ce moment peu d'informations circulent.

– Rien qui ne soit très normal. Whitehall ne laisse plus rien passer depuis quelques temps. Ils sont sur le pied de guerre et ils auraient des fuites dans certains secteurs parait-il, peut-être bien même dans ces équipes qui bossent sur les émission hertziennes.

– Pas dans l'équipe du professeur Watson-Watt tout de même ?

– Vous connaissez cet homme Swatch ?

– Une sommité scientifique. Il paraîtrait qu'il a sérieusement travaillé sur ces essais de détection des orages depuis le début des années trente et que des avancées spectaculaires en ce domaine auraient pu voir le jour récemment. Ce sont les bruits qui circulent au mess. Nos pilotes ont besoin de connaître la position des orages à l'avance pour partir en mission avec le maximum de chances. Ce Watson est un véritable génie des ondes pour réussir à détecter des nuages !

– Et si l'on voulait connaître à l'avance comme vous le dites si bien la position... Des pilotes et de leur appareil ?

- Mais... C'est impossible en l'état des connaissances ! Les avions n'émettent pas de signaux hertziens comme les cellules orageuses que je sache. Comment les détecter dans ces conditions ?
- Imaginez un peu Swatch les performances qu'auraient vos systèmes de pointage si vous pouviez disposer à l'avance et en temps réel des coordonnées géographiques des avions ennemis ?
- Vous croyez que ce Watson-Watt travaille là-dessus mon colonel ?
- Ce dossier est classé. Je n'ai donc pas la possibilité de vous révéler quoi que ce soit de plus. Il suffit pour l'instant que vous sachiez que certaines fuites semblent s'être produites à l'Air Ministry Meteorological Office et qu'il est grand temps de prendre des mesures !»

Est-ce ce dernier vocable qui inspira le colonel Harrycot ? Ou bien celui qui concernait les fuites ? Toujours est-il qu'il attrapa deux verres dans un tiroir du bureau et y versa deux mesures généreuses de Glenfiddish pour arroser le prochain départ en mission de son subordonné.

« Santé ! Le mieux pour commencer serait de partir pour Aldershot sans tarder. Il y a sans doute un problème sur place. Peut-être un gars de l'équipe de recherche. Dénichez moi tout ce que vous pouvez sur cette affaire Swatch, je vous donne carte blanche. Les informations essentielles, dont vous aurez besoin pour débiter vos recherches se trouvent dans cette enveloppe. Votre travail ne va pas aller tout seul mon cher car nous avons reçu consigne d'observer la plus grande discrétion pour effectuer cette enquête.

- Quelle approche de l'objectif mon colonel, dois-je me déguiser en femme de ménage ?
- Américains, français, allemands et d'autres sont également occupés à ces recherches. Il vous faudra vous méfier de tous, même de nos alliés.
- Oui mon colonel, mais comment dois-je me rapprocher de la source pour enquêter ? Vous devez avoir votre petite idée non ?
- Ils ont besoin d'un nouveau technicien à Aldershot pour la maintenance des antennes. Cela vous ira comme un gant. Personne ne vous connaît sur place. Personne ne sera mis au courant de votre identité véritable, même pas la sécurité. La brebis galeuse peut être n'importe où, vous comprenez ? Il faudra la « jouer fine » comme disent les frenchies pour obtenir le poste. Je sais que vous pouvez faire le job. Essayez de rassembler tous les diplômes et les certificats en votre possession. Les services vous concocteront quelque chose de crédible avec tout ça. Présentez-vous là-bas dès après-demain matin avec votre identité nouvelle et tous les documents en poche. Votre candidature aura été approuvée préalablement par le War office. Dur comme le roc ou léger comme le duvet, à chaque situation nouvelle nous devons nous adapter.»

Le Glenfiddish avait ce pouvoir particulier chez le colonel Harrycot de délier le lyrisme de son verbe autant qu'il pouvait empourprer le teint de son visage (après l'absorption toutefois de quelques mesures raisonnables).

---

## *Le bol de cigüe*

Londres avait ce jour là revêtu son habit de grisaille pluvieuse et glacée, habit plutôt seyant pour la capitale anglaise, puisqu'elle devait le porter environ cent jours par an. Une jolie femme exhiberait-t-elle la plupart du temps un vêtement qui ne lui va pas ? Tappani Iversen se prit à sourire un instant de cette pensée tout en regrettant son climat norvégien, plus rude il est vrai, mais plus sec également.

Son rendez-vous n'ayant aucun caractère officiel (et pour cause) ; un contact tarabiscoté, du style de ceux dont le vieil Harrycot avait le secret, avait été organisé dans un pub de Whitechapel. On lui avait fait passer une missive assez sèche dès qu'il eût touché le sol anglais en débarquant du terminal. On peut dire ce que l'on voudra mais les services anglais n'avaient pas perdu de temps. Vêtu d'un complet élégant et d'un pardessus trop léger pour la saison, une insidieuse sensation d'humidité commençait à le pénétrer et il frissonnait tandis qu'il arpentait à grandes enjambées les ruelles sordides de ce quartier mal famé de l'East end. Parvenu sous l'enseigne du Dogger Bank dont plusieurs ampoules avaient déclaré forfait depuis longtemps, il pénétra dans les lieux.

Quelques mines vaguement curieuses se levèrent dans sa direction. Sa tenue impeccable dénotait fortement au milieu des chandails crasseux et des bottes fatiguées des habitués du bouge. Ce damné Harrycot exagérait dans l'exotisme pour les rendez-vous. Ses trouvailles exaspéraient Iversen contraint malgré tout de s'asseoir et de commander quelque chose en attendant son contact.

« A pint please.  
—Certainly sir. »

Le loufiat avait l'air de se payer sa tronche et les consommateurs goguenards profitaient du spectacle. Tappani se redressa légèrement en jetant un regard circulaire sur les épaves atablées. Les sourires disparurent. Un nouvel arrivant s'annonça bientôt à l'entrée du pub. Son loden ruisselait et son chapeau toilé, jeté d'une main leste sur le porte-manteau se mit à pendre en dégoulinant abondamment. Le regard sévère de l'homme fit lui aussi brièvement le tour de l'assistance et les visages se détournèrent un à un tandis que les conversations interrompues par son entrée reprenaient

petit à petit et presque à regret.

« L'omelette norvégienne honore vos desserts » dit le gars en s'asseyant devant Tappani.

– Mais il ne faut pas la rater » Répondit celui-ci.»

Les deux hommes se toisèrent. L'atmosphère s'annonçait un peu tendue.

– Vous êtes ponctuel, parfait. Vous vous nommez Socrate. Mettez-le en mémoire car je ne vous le redirais pas.

– Quel honneur, j'espère ne pas finir avec la coupe de ciguë au dessert. Que faites vous des grandes oreilles autour de nous ?

– Aucune crainte à avoir ici.

– Vous semblez connu à Whitechapel. J'attendais Swatch. N'a-t-il pu venir ?

– Je suis l'officier de liaison. Vous allez le rencontrer bientôt. Vous êtes arrivé seul ?

– Mon neveu ne souhaite plus s'asseoir à la table de jeu.

– Il est resté... Là-bas ?

– Oui, à Kristiansand.

– Ah ? Ca commence mal. Et son amie ? Car il en a une n'est-ce pas ?

– Je l'ignore encore à ce jour. J'attends pour bientôt des nouvelles plus fraîches.»

Un long purgatoire attendait Tappani. Il ne l'ignorait pas. Le Security Service ou SIS allait lui faire passer le grand examen afin de tester la sincérité de ce transfuge des services secrets nazis. La moindre coupure dans ses déclarations pourrait être fatale pour son avenir. Son neveu représentait son meilleur atout et madame Hartogs, son ex compagne à Helsinki, son va-tout en Angleterre. Mais pour l'instant, il se trouvait bien seul, privé de ses meilleurs sésames face à ce type assis face à lui, qui jouait le rôle du vilain cerbère à la perfection. Il eut quand même préféré traiter avec son ancien collègue Swatch plutôt qu'avec cet inconnu si peu sympathique.

« Waiter, a pint please, commanda le gars d'un ton sec.

– Il est ébranlé par les anciennes histoires de Hambourg et peu fiable. Je préférerais qu'il reste là-bas pour l'instant. Si vous n'y voyez aucun inconvénient. Il ne serait pas d'une grande utilité par ici dans l'état où il se trouve.

– D'ici une heure, vous vous rendez sur le dock N° 5, à hauteur de l'entrepôt Gutta au 26 du quai. Il y a une grue verte devant. Ici, ils pourront vous renseigner mais ne demandez pas votre chemin ailleurs. Une voiture viendra vous prendre pour vous conduire à votre logement. Le chauffeur se nomme Jim et vous Socrate, n'oubliez pas. Vous avez juste une heure devant vous. Soyez très prudent, il se pourrait que soyez surveillé. Londres n'est pas encore occupée par les allemands mais ça n'empêche pas leurs agents d'y pulluler. Vous êtes probablement en danger Tappani.»

Ce disant, sa main gauche repoussa lentement sur le bois de la table une lourde enveloppe vers son vis-à-vis.

« Ce petit automatique pour votre sécurité. »

Le type se leva brusquement et quitta la salle sans un mot. Une heure c'est peu. Après avoir hésité à sortir, et entrevu des rideaux gris de pluie fine à travers les glaces graisseuses, Tappani entreprit finalement le patron du pub en compagnie duquel il s'enfila quelques pintes pour tuer le temps de l'attente. Sur un carnet maculé du bar, il nota : Dock N°5 - Gutta - 26 - grue verte.

Ce n'était pas encore l'heure du bol de ciguë. L'automatique en poche, Tappani ne prit pas la peine de vérifier le chargeur ni le libre jeu de la culasse. Même un colonel peut se tromper...

---

### *Irlande nid d'espions*

Devant la large baie vitrée, le spectacle de la mer d'Irlande sous le coup de vent violent qui commençait à se lever valait le coup d'oeil. Les eaux gris-vert venaient de passer du stade du moutonnement habituel, petits points clairs accrochés aux crêtes des vagues, à la furie des vents violents qui se déchainaient en étirant sur la mer de longs filaments blanchâtres. Les quelques rares petits bateaux de sortie, ballotés en tous sens sur des vagues de plus en plus grosses, tentaient d'aller se mettre à l'abri derrière la jetée du port de Dun Laoghaire le plus rapidement possible, avant que les choses ne se gâtent vraiment pour eux.

La bâtisse ne redoutait pas l'assaut des éléments et son architecture assez moderne avait fait largement appel au béton. Malgré tout ses lignes agréables et équilibrées ne donnaient pas une impression de lourdeur. Le concepteur avait plutôt recherché une sensation de « stabilité terrienne » élégante face à l'agitation ordinaire des flots. Le contraste recherché était une réussite.

« Goûtez-vous les charmes de l'Irlande mon cher ? Même s'ils risquent de nous mouiller légèrement aujourd'hui !

– J'aime cette ambiance des éléments qui se déchaînent. La mer aujourd'hui devrait venir merveilleusement sous le pinceau d'un artiste tel que Turner

par exemple. Votre villa est remarquablement située pour profiter d'un tel spectacle.

– J'ignore si les pêcheurs qui rentrent en ce moment pensent comme vous ! Mais votre image du pinceau de Turner captant ces gammes de vert magnifiques me plaît beaucoup commissaire.

– Imaginez que l'une de ces coquilles de noix ne rentre pas. Comment la retrouverait-on parmi ces creux impressionnants ? Regardez : Elles disparaissent parfois derrière les vagues avant de pouvoir remonter péniblement sur de véritables montagnes liquides. Ne pensez-vous pas que nous sommes quand même plus à l'aise dans votre splendide living que sur ces eaux irlandaises si agitées ?

– Ne vous inquiétez pas pour eux. Ils y sont parfaitement habitués et ces petits chalutiers tiennent le gros temps comme pas deux. Mais votre estomac ne résisterait pas longtemps à cette danse du bouchon. A propos, boirez-vous quelque chose commissaire Kramer ?

– Vous seriez assez aimable de me servir un verre d'eau bien fraîche, merci.

– Vous ne souhaitez vraiment pas goûter à l'un de ces excellents whiskys écossais dont notre cave s'honore de détenir quelques vénérables bouteilles cher ami ?

– Merci beaucoup, je ne bois jamais, répondit l'invité que l'on nommait Kramer, en se raidissant légèrement contre le dossier du divan sur lequel il était assis.

– A votre aise mon cher. Je vais faire apporter de l'eau fraîche.»

La villa, en dehors de ce « living room » possédait une quantité d'autres pièces, garages et dépendances. Son propriétaire devait disposer de moyens importants et la domesticité ne faisait pas défaut. Mis à part le maître de maison, divorcé et ayant obtenu de garder sa jeune fille auprès de lui, vivaient aussi ici le frère de monsieur et sa belle-soeur. Un secrétaire assez âgé, un chauffeur et un gardien composait la base du personnel renforcée par un majordome, une cuisinière et deux femmes de charge. Soit sept personnes de service au total. Pas si mal !

Au pied de cette construction luxueuse, une toute petite crique, fermée sur la mer par une jetée de pierre, pouvait abriter un canot mais celui-ci la plupart du temps se trouvait à l'abri dans un hangar creusé à même le rocher et qui communiquait par les caves avec la maison.

« O'connell, je ne resterais que peu de temps avec vous et croyez que je le regrette mais je ne peux laisser longtemps mes occupations à Hambourg. Par sécurité, il vaut mieux que je ne sois pas vu avec vous ici. Les anglais ont comme nous leurs agents en Irlande et je suis trop repérable.»

Le dénommé O'connell aurait put être un homme d'affaire ou bien un avocat. Confortablement vêtu d'un costume de grosse laine bien coupé, il paraissait avoir une petite quarantaine, l'air sûr de lui et distingué.

« Effectivement, ce lieu ne doit être découvert sous aucun prétexte par les services étrangers. Cette base de Dun Laoghaire est en effet très importante pour nous. Mais rassurez-vous, le canot vous exfiltrera d'ici sans aucun risque. La suite de votre voyage... Comme à l'accoutumée bien sûr. Vous avez l'habitude. Y a-t-il d'autres nouvelles commissaire dont je dois encore prendre connaissance ?

– Nous avons raté de peu le transfuge de Londres, savez-vous ?

C'est assez ennuyeux. Notre piège a fonctionné correctement jusqu'à ce que l'ex colonel Iversen reconnaisse le tireur dans la voiture. Une impardonnable erreur de casting et une seconde fatale de perdue. Notre liquidateur était en fait un des rescapés de son commando à Kiruna que notre antenne avait réintégré dans l'équipe londonienne depuis peu. Personne n'avait pensé à faire le rapprochement. Il n'a pas été possible de le rattraper dans les docks. Hansen, pense qu'il l'a touché. Peut-être a-t-il fini dans la Tamise ? Cela m'oblige à annuler tous les plans et le scénario devra être complètement revu. Le chef de l'antenne a commis là une grave erreur. Cette conclusion, dans la bouche de Kramer, ne laissait rien présager de bon pour ce malheureux responsable de l'antenne de Londres du SD allemand (l'imprononçable *Sicherheitdienst*).

« J'espère que vous n'aurez pas de problème avec notre captive, cette Angela. Traitez-la correctement, elle doit rester en forme pour la suite des opérations. Sans vous en dire d'avantage, je peux vous révéler que cette femme doit servir de monnaie d'échange et que je tiens personnellement à ce que nous la conservions ici en parfaite santé. »

Le regard gris du Her kommissar Kramer, son profil de rapace aux traits fins et cruels laissaient imaginer ce qui pouvait advenir de fâcheux lorsqu'il n'avait pas décidé de vous conserver en parfaite santé !

« Elle aura éventuellement besoin de soins médicaux. »

Il avait dit cela d'un ton détaché.

« N'ayez aucune inquiétude, nous la surveillerons jour et nuit et elle sera convenablement soignée. Nous disposons de pièces tout à fait indiquées pour ce genre d'invités et mon frère connaît un toubib extrêmement discret ! Ma fille n'aura aucun contact à avoir avec elle. J'ai confiance mais je préfère que le moins de personnes possibles soient au courant. Quand au personnel, ce sont tous des gens de maison irréprochables. Je voulais dire : De la maison ! bien sûr. »

Kramer esquissa un très léger sourire sans joie, ce qui signifiait dans son langage des signes personnel que la saillie de son hôte lui paraissait excellente. Il reprit :

«Les transmissions sont très encombrées en ce moment sur la mer d'Irlande et très écoutées aussi. N'utilisez votre émetteur ondes courtes qu'en cas de nécessité absolue et par séquences d'émission de moins de trois minutes. Préférez les heures de fort trafic et évitez d'émettre de nuit. Un navire espion pourrait relever votre gisement et toute votre belle couverture serait foutue ! Les irlandais tiennent à leur neutralité et nous devons aussi rester sur nos gardes de ce côté là. Par contre nos relais à Dublin sont fiables et n'hésitez pas à les utiliser. La valise diplomatique est à leur disposition.

– Je prends bonne note de toutes vos consignes *Her kommissar*. Quand souhaitez-vous reprendre le large ?

– Aussitôt que l'état de la mer le permettra.

– Alors, pas avant deux ou trois jours. A moins de changer le lieu du rendez-vous ?

---

### *Un excellent mécano*

« Et vous avez donc connu sir Aldwin Simpson et Jack Smile à Cardiff ?

– Effectivement, des collègues très compétents et sérieux tous les deux. Rigoureux serait le terme qui conviendrait mieux d'ailleurs.

– Voyons... Votre certificat précise que votre travail consistait en maintenance et installations mécaniques. Pourriez-vous nous en dire deux mots ?

– Certainement. Je m'occupais d'installer tous les éléments mécaniques dans les labos et quelquefois aussi je devais réparer des instruments simples ou des moteurs électriques. Les circuits et les connections relevaient aussi de mes responsabilités.

– Désirez-vous reprendre un peu de thé ? Veuillez ne pas m'en vouloir de vous poser cette question mais quels étaient vos émoluments ? Vous comprenez, nous travaillons ici avec une ferveur toute scientifique mais cela ne fait pas que nos budgets soient élastiques pour autant ! Vous m'arrêterez ?

– Oui, juste une demie tasse, merci. Mon salaire ? Quatre-vingt livres par mois. Cela vous paraît-il convenable ?

– Bigre ! Vous allez nous ruiner mon cher. Mais prenez donc un scone avec votre thé.

– Le travail ne manque pas pour les mécaniciens et les cours de nos salaires sont en hausse. Mais je suis disposé à faire un léger effort si vos budgets doivent exploser !

– J’apprécie vraiment beaucoup votre attitude monsieur Coleridge et je suis sûr que vous accepterez soixante-cinq. Vous vous rendrez vite compte du caractère tout à fait exceptionnel de notre job. Etes-vous patriote monsieur Coleridge ?

– Certainement monsieur Watson-Watt. Tout à fait patriote devrais-je dire. J’étais dans les Dardanelles en 1915 et j’ai vu tomber de nombreux copains autour de moi pour la victoire de notre pays et celle de notre majesté. »

Swatch omettait volontairement de citer ses innombrables décorations pour ne pas donner l’impression d’en faire de trop.

« Je comprends mieux le feu vert du War Office sur votre candidature maintenant. Un ancien des Dardanelles, vous pensez ! Ecoutez, appelez-moi donc Watson tout court. Ici c’est la règle. Et surtout ne me dites jamais : Elémentaire mon cher Watson ! Je ne peux plus le supporter depuis Cambridge où mes oreilles en ont été rabattues.

– Bien, c’est entendu, mais m’autoriseriez-vous à dire : Ceci est compliqué cher monsieur Watson ?

– Ah ah ! Votre humour va beaucoup plaire ici. Je dois vous présenter sans plus tarder aux membres de l’équipe. Nous ne sommes pas nombreux mais mes collaborateurs sont tous des chercheurs de premier ordre et de plus de sympathiques jeunes gens. Nous préparons actuellement un déplacement assez compliqué pour lequel vous serez certainement d’une grande utilité. Vous pourrez certainement nous montrer ce dont vous êtes capable à cette occasion.

– J’essaierais de tenir ma partition pour être au niveau, même si mon job n’a rien à voir à vrai dire avec la recherche.

– Détrompez-vous mon cher. Lorsque les expérimentations l’exigent, personne ne regarde vers la pendule et tout le monde trime sur le pont ! Vous allez voir quelque chose de tout à fait passionnant. Ah, mais j’allais oublier. Nos travaux sont destinés à des applications militaires puisque notre service dépend de fait aujourd’hui de la marine royale. Alors vous serez tenu au secret absolu et devrez obligatoirement prêter serment. C’est un détachement de sécurité militaire qui s’occupe de ces sortes de choses.

---

### *Présentations*

Un grand terrain engazonné ceinturé de toute part par un réseau de grillage envahi par les plantes grimpantes, de telle sorte que l’on pensait de prime

abord avoir affaire à une haie de grande hauteur. C'est ce que découvrit Swatch, alias Coleridge et nouvelle recrue de Watson-Watt lors de son arrivée au centre. A l'ouest de ce terrain se dressaient les bâtiments du centre météorologique avec de vastes communs et des salles de labos que jouxtait un atelier de belles dimensions. L'ensemble donnait l'impression d'avoir été installé à la va-vite et un peu bricolé.

A une cinquantaine de mètres des bâtiments, s'élevaient des sortes de tourelles métalliques à une hauteur de trente mètres environ, reliées entre elles par un fin maillage de fils de fer. Une cabane de bois assez vaste occupait la base de l'une des tourelles. Un poste de garde militaire comprenant réfectoire et dortoir et une barrière amovible rouge et blanche, barrant l'accès du centre, complétaient le décor.

Les chercheurs et le personnel du centre ne vivaient pas sur place, dieu merci, mais à Aldershot, à quelques miles du centre. La pension de madame Oldbury les accueillait dans un cadre vieillot et agréable. On s'y sentait vite en famille et le service de la cuisine, assurée par un cordon bleu, ne démentaient pas la réputation déjà ancienne de cet endroit. Il n'y avait pas d'autres locataires dans les lieux que l'équipe de Watson-Watt.

« Gordon, asseyez-vous donc avec nous !

– Volontiers, je vais me serrer dans le fond.

– Non, non, il y a largement la place pour six à cette table en se poussant un peu. »

Un jeune homme souriant, l'air encore d'un étudiant invitait Coleridge à venir ainsi faire connaissance.

« Je me nomme Georges, Georges Butterley.

– Gordon Coleridge, je suis écossais et accessoirement mécanicien.

– Je croyais que les écossais s'appelaient toujours Mac, quelque chose ?

– Très drôle Jojo, ne faites pas attention Gordon, c'est un vrai potache ! Je suis Jimmy Peterson. Peterson comme les pipes de Dublin pour vous servir.

– Enchanté Jimmy.

– Arnold. Un grand brun longiligne se pencha par-dessus la table pour le saluer. Arnold Wilkins précisa-t-il. Je suis londonien depuis quatre générations et le plus vieux spécimen de la bande. Je vais atteindre mes trente-trois ans tout comme Jésus le mois prochain. »

Peter et John, les électroniciens, se présentèrent aussi en souriant.

« Hélas pour lui, Jésus a du s'arrêter là, dit John. Mais nous, nous devons encore supporter Arnold ; à chacun sa croix. »

Swatch pensa que sa mission ne démarrerait pas si mal. Autant fréquenter

des gars sympathiques que des universitaires grincheux et boutonneux et faire de vrais repas plutôt que se taper des sandwiches sur un coin de comptoir. Y avait-il une taupe parmi ces jeunes gars souriants et pleins de vie ? A priori, ça ne collait pas trop. Le plus souriant, le plus sympathique de ces gars-là peut-être ? Une brebis galeuse se doit d'être la plus blanche possible... Et l'assistant, cet Arnold quelque chose ? Lui, comme bras droit de Watson devait en savoir long sur les expériences du patron. Elémentaire mon cher...

Bon sang que cette mission lui paraissait délicate. Combien de jours allait-il devoir jouer au vrai-faux mécanicien ainsi qu'au chat et à la souris avec ces jeunes chercheurs ? Watson, lui, ressemblait tout à fait à l'image que l'on peut se faire d'un savant. Un Cosinus en plein. « Vous devrez prêter serment ». Il lui avait sorti ça de justesse, avant d'oublier ce léger détail. Un météore céleste, égaré partout, excepté devant son magnétron. Mangeant son fruit avant le fromage en discutant fréquence. Le parfait scientifique !

Tandis qu'ils dînaient et faisaient connaissance avec Coleridge, au centre météo la garde prenait sa relève de nuit. Six Fusiliers (détachés du Royal Scots ?) veilleraient ce soir sur la sécurité des lieux. Leur régiment près d'Edimbourg se trouvait pourtant à des miles de là.

---

### *Arrestation*

« Vous me confirmez qu'il a été arrêté cette nuit ?

– Oui colonel, à Southampton. Il était moins cinq qu'il ne prenne le bateau.

– Nom d'un chien ! A-t-il parlé ?

– Il nie tout. Il fuyait parce qu'il avait la trouille de se faire descendre à ce qu'il dit.

– Par nous ? Demanda Harrycot.

– Pas du tout. Son histoire pourrait bien tenir la route mais les faits restent à vérifier. Il prétend que des gens peu sympathiques voulaient le faire chanter et l'obliger à espionner pour leur compte chez Watson-Watt. Ensuite les types l'auraient menacé de le faire arrêter s'il refusait de collaborer. Evidemment, il n'est pas clair du tout et refuse de nous dire quel était l'objet de ce chantage. A mon sens il devrait s'agir d'une histoire de dette ou d'une indécatesse. Rien à tirer du bonhomme, du moins pour le moment. Il a probablement déjà dû leur faire passer quelques trucs sans

grande importance, sinon ils ne l'auraient pas menacé de le balancer.

– A-t-on pu vérifier tout ça ?

– Il s'enfuyait avec sa copine qui semble n'avoir rien à voir avec cette histoire. C'est l'assistant principal qui avait envisagé une fuite possible car certains documents avaient été manipulés en son absence et il y subsistait de légères traces de graisse !

– Il a pris la poudre d'escampette. C'est un aveu. Où comptait-il se rendre ?

– En France dans un premier temps, pour y chercher du travail.

– Alors ce pauvre Swatch enquête pour des prunes ! Ah ah ! Il paraît qu'il bouffe comme quatre chez madame Oldbury, ce sera toujours ça... Il faudra penser à le rappeler puisque sa présence là-bas ne s'impose plus. Ce gars, vous m'avez bien dit que c'était leur mécano, non ?

---

## CHAPÎTRE TROISIEME

---

### *L'expérience de Daventry*

La campagne anglaise, ses prés et ses bosquets, ses petites routes sinueuses et ses jolies fermières aux joues roses ne laissaient rien présager des événements dramatiques qui allaient survenir dans quelques années. La technique de la TSF avait progressé à pas de géant depuis les années vingt et les paysans pouvaient désormais écouter des informations grésillantes en mangeant leur porridge. La vie suivait son cours et les vaches anglaises broutaient une herbe grasse tout en ne se rendant évidemment pas compte de la gravité de la situation internationale...

Pourtant, le super intendant Windsittart abattait un travail colossal depuis son entrevue avec le premier ministre. Une organisation nouvelle se mettait en place à tous les niveaux dans le plus grand secret afin de préparer le pays à la pire éventualité. Ces grands chantiers concernaient d'abord la défense aérienne. Il allait devenir nécessaire de parer à d'éventuelles attaques massives et ceci dans des délais aussi courts que possible. En effet, les bombardiers modernes pouvaient dorénavant voler si haut qu'ils se trouvaient hors de portée de la DCA et que seuls la chasse, si elle était prévenue à temps, pourrait les intercepter. Encore faudrait-il pouvoir les localiser à distance et suffisamment à l'avance.

Watson-Watt communiqua alors au ministère de l'air un gros dossier intitulé : Detection and location of aircraft by radio methods. Une nouvelle expérimentation se préparait à Daventry, dans le Northamptonshire, où existait déjà une antenne émettrice de la BBC que l'on intégra au dispositif de détection. Cette expérience eu lieu dans un champ en présence d'un personnel restreint, à savoir Watson-Watt et son premier assistant Arnold plus un membre du comité d'évaluation dépêché par le cabinet du ministre. Un bombardier biplan pris l'air ce jour là et pu être localisé à environ huit miles avec une relative précision par le système de détection de Watson-

Watt, embarqué à bord d'un camion. Le premier radar anglais venait de voir le jour, ceci dans la plus grande discrétion.

Bien d'autres nations activaient également leurs recherches dans ce domaine et certaines ne doutaient pas que l'avenir réserverait un beau développement aux techniques hertziennes. Le repérage par écholocation se voyait déjà complètement dépassé. L'Allemagne avait acquit une réelle avance dans le domaine hertzien mais son état-major, préoccupé en premier lieu par l'aspect offensif de la guerre, ne s'y intéressa que tardivement, bien après 1935. Les résultats des premières recherches abouties furent même publiées dans une revue scientifique internationale et donc accessibles à toutes les nations qui s'intéressaient de près à ces problèmes ! C'est dire si les allemands s'en souciaient ! A l'aide d'un émetteur à impulsion ils étaient néanmoins parvenus à détecter un avion volant à 500m d'altitude et à 28km de distance.

Le cabinet du dix Downing street, préoccupé par les problèmes de la crise constitutionnelle due à la volonté du roi de se marier à une américaine, classa *defense secret*, une fois les résultats de Daventry connus, tous les dossiers relatifs à ces recherches, mais sans y attacher une importance considérable. Le War Office et Whitehall pourtant, confièrent à l'un des services les plus sûrs du royaume, celui du colonel Harrycot à Edimbourg, le soin de préserver les résultats obtenus par Watson-Watt et d'assurer la protection de son équipe.

Lourde responsabilité, comme nous le verrons.

---

### *La prison d'Angela*

La tempête calmée, Kramer était reparti comme il était venu. La grande maison de Dun Laoghaire dormait profondément lorsque son canot pris la mer vers trois heures du matin.

Angela, enfin libérée de ses liens disposait à sa guise d'une petite chambre sans ouverture, au mobilier spartiate, un lit et une chaise, avec dans l'angle un minuscule cabinet de toilette. Le contraste avec l'ambiance du camp la mettait mal à l'aise. Là-bas, au camp de transit de Hambourg-Lemsahl-Mellingstedt, la promiscuité, le bruit et les odeurs l'entouraient sans cesse et il était impossible d'y échapper. Tandis qu'ici la blancheur des murs et

le silence absolu l'opressaient. Les prisonniers des quartiers de haute sécurité devaient ressentir la même angoisse.

Sans rien qui puisse l'occuper en ces lieux, elle n'avait que le loisir d'imaginer ou de se souvenir ; le film de ces dernières années n'arrêtait pas de repasser en son esprit et les séquences les plus dramatiques revenaient en boucle. Elle si solide, elle qui avait pris son propre protecteur, Georgen, sous sa protection à Hambourg, pleurait aujourd'hui longuement et silencieusement des heures durant sur ce pauvre lit de désespoir.

Le temps n'existait plus maintenant car elle ne disposait pas de l'heure. Le lieu de détention aux murs aussi lumineux que le blanc d'une âme immaculée, tenait plus de la cellule monacale que de la prison. Confiné dans cet espace réduit, son esprit se reporta loin en arrière et elle revécut sa vie à la façon de quelqu'un qui se noie, mais au ralenti.

Elle perdit ses parents encore toute gosse lors des grandes manifestations de Hambourg en mars 1921. L'armée avait tiré sur la foule et fait deux cent morts. Son père, qui faisait tout pour rendre heureuse sa petite fille, elle l'avait aperçu la dernière fois parmi les corps ensanglantés gisant au milieu de la rue. Elle resta depuis, toujours fidèle au parti communiste, ayant récupéré à vie une rage imprescriptible nouée au ventre. A peu près illettrée, elle se défendit comme elle pu dans cette ville en crise où peu de gens auraient pu l'aider et sa volonté de survivre la fit tomber là où tombent généralement les jolies filles sans diplômes et sans emploi lorsqu'elles habitent un grand port international aux marins en quête d'amour vénal et qu'elles n'ont pas un mark en poche.

Nombreuses sont, autour du port franc, ces filles ayant vendu leur âme et le reste et prêtes à tout et n'importe quoi, y compris d'ailleurs à trahir leurs plus proches amis si l'occasion en vaut la peine. On les appelle des putes et dans leur cas ce mot avilissant est bien choisi. Angela n'était pas une pute. C'était une lionne. Elle se battait avec sa vie à sa façon mais sa fidélité à ses valeurs, à ses amis, ne se démentait jamais, au contraire. Elle avait vite appris à éviter tous les pièges de son métier et se débrouillait bien en solo. Elle avait été un excellent agent du Komintern. Sa rencontre avec Georgen redonna soudain du sens à son existence et leur travail en duo lui fit constater qu'à deux on est plus fort, et cela lui plut.

Tout s'était effondré ensuite avec la trahison des staliniens de Moscou qui avaient donné la section Liebknecht aux nazis de Kramer et ensuite, son arrestation aux abattoirs généraux de la ville. A partir de là tout avait basculé. Georgen avait-il pu s'échapper à temps ? Avait-il été fait prisonnier ? Était-il mort ? Elle l'ignora jusqu'à ce qu'un fringuant colonel vint lui raconter une bien étrange histoire au parloir du camp. Il se disait l'oncle de Georgen ! Sans y croire elle en retira néanmoins un très vague espoir. Une chance infime d'un hypothétique retour à la liberté ? Revoir

Georgen un jour ? Un rêve.

Quelques temps après ce salaud de Kramer vint lui apprendre avec un sourire sadique que le beau colonel était en fuite et recherché comme transfuge. Elle dut le suivre et quitta le camp à bord d'une ambulance. Elle avait alors cru sa dernière heure venue pour, par la suite, (mais combien de temps après) se réveiller groggy dans cette chambre vide et blanche. Par moment, l'angoisse l'étreignait si fort qu'elle ne trouvait plus sa respiration. Pour quelle raison Kramer l'avait-il fait transporter ici et d'abord, où se trouvait-elle ? Elle l'ignorait. Un homme en habit de domestique lui apportait régulièrement ses repas et un médecin était même venu l'ausculter. La nourriture, souvent à base de produits de la mer, était très correcte. Ses vêtements lui avaient été retirés et remplacés par une robe d'intérieur. Il faut dire qu'elle ne se serait pas battue pour les conserver tant ils avaient été corrompus par la vermine du camp d'internement. On ne lui adressait jamais la parole. Pas même un simple mot.

Le médecin avait prescrit plusieurs remèdes que son majordome lui apportait à heures fixes. Elle avait réclamé de la lecture mais la porte, refermée doucement sur le vide de sa prison fut la seule réponse à cette demande. S'enfuir ? Elle ne connaissait pas les lieux, étant arrivée ici les yeux bandés. Elle se souvenait tout juste d'avoir eu un peu froid et entendu le ressac de la mer sur les galets. Mais de son transport, elle n'avait pas souvenir. Probablement avait-elle été endormie ou droguée pour le voyage. En collant son oreille au soupirail de la ventilation, une conversation étouffée lui parvint. Des personnes parlaient en anglais mais elle ne comprit pas un seul mot de ce qu'elles disaient. La maltraitance subie au cours de son précédent internement eut été encore préférable à ce silence, à cette indifférence et à toutes ces questions qui restaient sans réponse et lui serraient si fort le coeur.

Angela, nous l'avons déjà vu, était une femme de caractère. Elle parvint enfin à sécher ses larmes et examina la situation sous un angle différent. Sa terreur la quitta progressivement. Une tentative de raisonnement logique, la volonté d'analyser calmement les faits prirent peu à peu la place des bouffées de désespoir qui menaçaient d'obscurcir son esprit.

Kramer aurait très bien pu la faire crever là-bas. S'il avait pris la peine de la faire amener ici, cela signifiait probablement qu'un fait nouveau l'avait fait changer d'avis. Si on la soignait et la débarrassait de ses poux c'est qu'on ne souhaitait pas la tuer, du moins pas maintenant. Mais rendu à ce point de ses réflexions, aucun autre élément ne pouvait lui apporter de solution. Il lui restait de multiples suppositions, la plupart sans base vérifiable. Le seul espoir qu'il lui était permis de nourrir : Un échange de prisonniers. Dans les romans d'espionnage les héros franchissaient les mains liées derrière le dos l'inévitable no man's land, attendus de l'autre

coté par leurs amis armés jusqu'aux dents. Les derniers mètres, il arrivait souvent que la fusillade éclate entre les camps en présence.

Mais elle ne voyait pas bien quelle valeur d'échange elle aurait pu avoir. Voulait-on la faire turbiner dans un boxon ?

Une douce voix féminine lui parvenait parfois par le soupirail. Cette voix avait le pouvoir de la rassurer. Elle lui faisait du bien. Qui pouvait-être cette femme ou cette jeune fille ? Une voix si claire et si douce ne pouvait pas vous tuer. Et le majordome, était-ce un tueur ? Et le docteur ? Ses prescriptions devaient comporter des somnifères car Angela fini par s'endormir paisiblement.

Manger, dormir, s'accrocher au plus mince espoir ; à cette voix si douce par exemple. Ne pas laisser les fantasmes morbides occuper ses songes. Angela continuait le combat, affaiblie mais profitant du régime amélioré de sa nouvelle prison pour reprendre un peu de ses forces. Elle allait en avoir bigrement besoin !

---

### *Un collègue bien embarrassant*

« Tu ferais bien de me donner un vrai gage de confiance, quelque chose que moi je puisse croire, car je t'avouerais que je n'éprouve pas un enthousiasme délirant à travailler de nouveau en tandem avec toi.

– Le service m'a réintégré sans beaucoup de difficulté tu sais après l'attentat de Whitechapel. Que veux-tu que je te dise de plus ? Ils m'ont drôlement rendu service les allemands ! J'ai tout compris dès que j'ai vu la bobine du tireur. Une seconde plus tard et je passais dans l'autre monde. D'autant plus qu'il rate rarement sa cible ce lascar là.

– A Helsinki je n'avais pas en tête que tu puisses me faire avaler de la strychnine ou me tirer une balle à brûle-pourpoint. Mais à présent... Et si, malgré l'avis du service, et malgré cet... euh, disons attentat sur les docks, tu étais encore en mission pour Heydrich ? J'avoue que ça serait gonflé mais sait-on jamais. Les plus gros coups sont souvent les meilleurs. Un attentat manqué, ça peut s'organiser. Une autre chose : Tu es réapparu sans Georgen. Soit. J'ai entendu ta version. Mais je n'imagine pas vraiment ce garçon travailler à son compte comme artisan dans un atelier glacé. Il manque nettement de maturité et puis ce n'est pas son métier. Ce truc

aurait du leur mettre la puce à l'oreille pourtant. Madame Hartogs connaît bien le petit mais elle n'a pas réagi. Alors, dis-moi, est-il vraiment resté là-bas ou bien c'est un pipo ?

– Je leur ai passé les coordonnées de Kristiansand et ils ont tout vérifié sur place, tu penses bien mon vieux Swatch. Georgen attend désespérément sa chérie et il peut très bien se mettre à gérer correctement son entreprise pour l'amour de sa belle et aussi un peu à cause de la trouille que nous lui inspirons ! Il a toujours été un aventurier malgré lui. Il sera un charpentier par occasion. Voilà. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Et puis tu oublies que c'est quand même moi qui ai sorti Georgen de la salle de police de l'AMT à Hambourg. Il y risquait gros !

– Un point pour toi. Mais Kramer avait peut-être déjà une idée derrière la tête.

– Ta méfiance t'honore, professionnellement parlant, mais dans le cas présent elle t'égare. Notre tandem fonctionnait bien à Helsinki, il fonctionnera tout autant à Aldershot ou ailleurs non ? Quand au nazisme, c'est terminé pour moi. Ca, je peux te l'assurer. J'y ai cru longtemps car j'avais été formé à l'action. Pas à la réflexion politico-philosophique ! J'ai fait le boulot qu'on me demandait de faire. Une fois tiré des griffes de Kramer j'ai repris contact avec des officiers de ma connaissance. Notamment Mayer, le neveu de l'amiral Kunterbach qui commandait le Schleswig-Holstein et m'avait reçu à son bord après l'échange de prisonniers que tu sais. J'avais un peu commencé à deviner quel genre d'hommes étaient réellement les chefs nazis mais ce qu'il m'a raconté après que nous ayons sympathisé à achevé de m'instruire. Ce ne sont que des porcs sanguinaires et des prédateurs déchaînés. Ils répandront sans doute plus de sang que l'humanité n'en a jamais vu verser.

– Bon. Je prends acte de vos déclarations cher monsieur Iversen. Mais vous aurez à faire vos preuves ne l'oubliez quand même pas, et il ajouta dans un sourire : Je vous prendrais personnellement en charge, Old chap !

– *What is the job now ?* Major, dit Tappani en rigolant. On va faire du commerce ou de la mécanique ? »

Cette allusion manquait de finesse et l'humour de Swatch ne prit pas ce trait, d'une lourdeur germanique, au rebond. Il répondit seulement :

« J'espère que mon colonel Harrycot le saura, cette fois-ci, dit-il d'un air peu enjoué. Les ordres n'indiquent pas de prendre couverture d'une profession particulière mais seulement de ne rien laisser filtrer à l'extérieur de ce que Watson-Watt et son équipe mettent au point. Nous ne serons pas trop de deux. D'autant plus que le personnel des chercheurs s'est considérablement étoffé. »

A part lui, Swatch ne pigeait tout de même pas pourquoi ils lui avaient adjoint Iversen pour cette mission. Harrycot avait parlé de secrets défense très importants. On ne met pas un transfuge tout neuf, surtout celui-là, sur un machin pareil ! Pour le tester ? D'accord mais si le test échouait, si

Tappani menait quand même double jeu ? On imagine la suite aisément. Le service d'Edimbourg en ferait les frais et même le vieil Harrycot aurait à rendre des comptes. Le Glenfiddish n'y pourrait rien. Le premier ministre, quand à lui, préférait consommer son excellent brandy hors d'âge!

Il décida de garder un oeil critique sur son ancien compagnon d'Helsinki, à toutes fins utiles.

---

### *Le bon vieux coup*

Le brave major, à cause de la bourde de son cher colonel, ne pouvait plus prétendre aller au contact de l'équipe de cet excellent Watson. Cela ne l'embarrassait d'ailleurs pas car le service ne manquait pas d'agents de réseau bien formés et compétents pour exercer une surveillance efficace. Mais cela faisait longtemps qu'il souhaitait monter un bon vieux coup comme Harrycot disait parfois. Un truc bien ficelé qui ferait des jaloux dans le service.

Son échec en Hollande avec son enquête sur l'Inkavo comme « représentant » en matériel de cuisine, étant parvenu aux oreilles des membres du service, lui avait valu le sobriquet inamical de vieille casserole. La dernière casserole en date étant le coup du mécano et ce chassé-croisé ridicule à Aldershot avec le suspect. Son sens de l'humour risquait fort d'en prendre un coup, un vieux coup même, s'il continuait sur cette lancée. Tous ces petits jeunes agents débutants allaient donc voir ce dont le major Swatch, le héros des Dardanelles, était capable. Un bon vieux coup, voilà de quoi les laisser pantois !

La chasse à l'affût préconisée par les uns pour chasser la taupe, devient nettement plus productive si l'on y ajoute un bon appât. Le gibier ainsi attiré s'approche doucement et il ne reste plus qu'à le cueillir. Or le major détenait, non pas un, mais deux appâts de choix. Iversen et Schumacher\*.

\* *Schumacher la taupe de la Krieg Marine, dénichée à Hambourg par Angela et Georgen avait fourni des renseignements de premier plan sans le savoir aux services britannique et il avait été échangé ensuite avec Tappani en pleine mer, transféré depuis le Schleswig-Holstein à bord d'un destroyer anglais.*

Ce couple, assez mal appareillé il est vrai, il pourrait l'utiliser pour faire sortir le loup du bois dans les nouveaux locaux que la RAF avait mis à la disposition de Watson-Watt et de son équipe de chercheurs à Bawdsey manor. Si toutefois ce loup existait. Un norvégien et un allemand, tous deux ex-militaires et tous deux agents secrets, parfaitement inconnus en Angleterre représentaient une occasion rêvée. Le coup était jouable avec un peu de doigté et d'imagination. Schumacher, actuellement prisonnier d'honneur de sa majesté ne pourrait refuser de gagner de nouveaux galons et sa liberté définitive en assurant cette mission.

Les chercheurs avaient donc tous été « déménagés » dans le nouveau centre de Bawdsey Research Station et installés confortablement dans le luxueux manoir de Bawdsey par la RAF, à côté de la petite cité de Felixstowe, et du charmant petit port de Harwich, à vingt minutes de là par le ferry. La côte du Suffolk, assez monotone à cet endroit, étirait ses interminables plages de galets sur des kilomètres et le plat pays environnant était parsemé de petits bleds posés ici et là au milieu des champs. Les avancées avaient été très spectaculaires depuis l'expérience de Daventry. Un grand projet de défense côtière était à présent à l'étude pour la totalité des côtes anglaises. Les radars en étaient bien sûr le fer de lance.

C'était bien le diable si Swatch n'arrivait pas cette fois-ci à monter son bon vieux coup. Le seul nuage au tableau : Cet ivrogne de Schumacher, bête comme ses pieds et courageux autant qu'une souris. Tappani devrait faire avec. Cette pensée enchantait Swatch et à l'idée de ce pauvre Tappani, si sérieux, en équipe avec Schumacher, il fut pris soudain d'un fou-rire intérieur et son visage prit une expression rigolarde et sardonique tout à la fois.

« Vous êtes bien joyeux aujourd'hui major. Qu'est-ce qui vous rend donc de si belle humeur ?

– Hum. Une simple idée. Mais une excellente idée mon colonel.

– Je me méfie vaguement de vos excellentes idées major, sauf votre respect. La dernière que vous eûtes nous a couverts de ridicule.

– ( ! )...

– Cette couverture à Aldershot, quand même, vous auriez pu trouver quelque chose de mieux mon cher. Enfin, passons. Voulez-vous m'accompagner et prendre un verre avec moi ? Cette humidité qui pénètre partout mérite bien une lampée de Glenfiddish. Ne trouvez-vous pas ? »

Deux verres apparurent par magie dans les mains de Harrycot et le glouglou réconfortant du liquide ambré rompit bientôt le silence confortable du bureau. L'atmosphère s'améliora notablement.

« Voyons un peu votre idée major... »

## CHAPÎTRE QUATRIEME

---

### *Menaces*

Karl Schumacher venait de réintégrer sa « cellule », en fait un petit appartement en ville dans un quartier de Glasgow jouxtant la prison. Comme le lui avait promis Harrycot, l'ex premier-maître de la Reich marine bénéficiait d'un traitement de faveur et sa captivité à terre tenait plus de l'assignation à résidence que de la réclusion. Pour la loi britannique il était toujours un agent du Komintern de Hambourg, mais le fait qu'il l'ait été malgré lui et à son corps défendant lui valait la clémence des autorités anglaises. Il n'ignorait pas par contre, que s'il tombait entre les mains des services allemands comme celui de l'ineffable Kramer, sa vie n'aurait pas pesé lourd. Les pubs de Glasgow avaient remplacé au quotidien ceux de Hambourg et l'existence, ma foi, n'avait rien d'exécration pour lui. Les latitudes de ces deux villes, à peu près similaires lui épargnaient notablement le mal du pays et son anglais hésitant, teinté d'accent germanique, lui permettait malgré tout de se tirer d'affaire dans la vie courante.

« Waiter, a pint please ! » Et ça fonctionnait. On lui servait bien une pinte de bière mousseuse. Evidemment, rien à voir avec la Shultz mais cela aurait pu être bien pire.

Ce soir là, penché sur la serrure de son logis en essayant maladroitement d'y introduire sa clé, il aperçut une enveloppe sur le paillason. Qui donc pouvait bien lui avoir déposé ce message ? La porte refermée, il s'assit lourdement dans un vieux fauteuil au velours fané et se mit à parcourir la missive en reniflant.

« Karl. Attention. Vous êtes repéré. Tenez-vous sur vos gardes. Des tueurs allemands sont à vos trousses. Signé : Un ami ».

Pétrifié, Karl se tassa un peu plus sur son fauteuil fatigué, son regard

fixe témoignait d'une terrible tension intérieure. Puis son visage devint cireux et ses mains se mirent à trembler imperceptiblement. La période de « rémission » venait de prendre fin. Son cauchemar reprenait du service.

---

### *Le projet «Chain Home»*

Arnold Wilkins referma doucement la porte du labo, fit tourner une clé et dit :

« Georges, dînez-vous à la cantine ce soir ? »

Ce terme très irrévérencieux désignait le réfectoire du splendide manoir où la RAF les hébergeait maintenant. Le manoir de Bawdsey, véritable château de style rococo avec ses tourettes de brique rouge et ses huisseries blanches, avait grande allure. L'armée venait de l'acquérir pour sa position stratégique, isolé face à la mer. On aurait pu loger facilement un régiment au grand complet, armes et bagages compris, entre les différents corps de ce gigantesque bâtiment.

Butterley répondit :

« Quoi donc au menu ? Le savez-vous ?

– Rien qui vaille la cuisine de cette merveilleuse madame Oldbury à Aldershot ! Ah, mon vieux Georges, nous avons drôlement perdu au change en déménageant ici.

– Oui, la bouffe ressemblerait plus à celle que l'on sert au nécessiteux de Whitechapel qu'à celle de cette chère Mrs Oldbury. Ils auraient quand même pu faire un petit effort pour nous, les meilleurs cerveaux du royaume !

– On pourrait se taper un petit « Fish and chips » à Harwich. Ca vous dirait ?

– J'allais justement vous le proposer mon cher collègue.»

Un endroit charmant ce petit port de plaisance à quelques minutes de ferry de la ville de Felixstowe, elle-même toute proche. On y trouvait une ambiance à l'ancienne, un peu désuète ainsi que les meilleurs « Fish and chips » de toute l'Angleterre. Les deux assistants de Watson s'attablèrent d'excellente humeur en oubliant pour un soir leurs fastidieux travaux au centre.

« Nos anges gardiens nous ont donné la permission de minuit comme

Cendrillon dit Butterley.

– Nous voici un peu tranquilles pour de courtes vacances ! Cela ne peut pas nous faire de mal. »

Arnold, le filiforme des deux, se jeta sur son assiette comme s'il n'avait rien mangé de deux jours entiers.

« Watson nous met la pression. On dirait qu'il craint qu'on lui vole sa belle invention.

– Un peu aussi la nôtre, répondit Arnold entre deux bouchées.

– Exact. L'équipe se donne à fond. Chain home en vaut bien la peine.

– Chut ! Nous ne devons jamais prononcer ce nom mon vieux. Si notre sécurité vous entendait leur chef, le capitaine, en ferait une jaunisse ! Un restaurant n'est pas un endroit sûr. Des oreilles ennemies vous écoutent, dit-il à voix basse en clignant ostensiblement d'un oeil.

– Qui voulez-vous qui nous écoute ? La serveuse ? La table ?

– Vous ignorez sans doute qu'un mécanicien, Fellow, ou un nom comme ça, a été arrêté. Il copiait nos résultats.

– Celui qui avait fait les Dardanelles ?

– Non, le précédent.

– Ainsi nous sommes espionnés. C'est très excitant ! A-t-il déjà été fusillé ?

– Ne plaisantez pas trop Georges. Si la suspicion s'installe au centre, l'ambiance risque rapidement de se détériorer. Chacun se méfiera de l'autre et notre grand projet en pâtira.

– Watson a dû drôlement agiter ses grandes oreilles. J'ai toujours trouvé que des oreilles de cette taille et orientées comme elles le sont « face à la route » étaient prédestinées pour le génial inventeur du radar anglais.

– Georges ! Arnold était plié en deux. Son jeune collègue n'avait pas l'air du tout de s'inquiéter de l'espionnite qui risquait d'empoisonner les relations au manoir de Bawdsey.

– Alors, à l'extérieur, on ne doit rencontrer personne ? Pas même une jeune fille de bonne famille ? Serait-ce donc pire chez nous que chez les trappistes. »

– Je suppose que vous préféreriez aller swinguer sur un bon disque de Cab Calloway ou de Benny Goodman ? Les physiciens ne sont plus de vieux savants à lunettes rondes à notre époque !

– Jennifer, celle du secrétariat, vous l'avez remarqué ?

– Qui n'a pas remarqué Jennifer !

– Elle apprécie peut-être Benny Goodman ? Ou bien alors c'est une redoutable espionne soviétique qui ne pense qu'au parti.

– Faites attention Georges, vous ne lui semblez pas indifférent. Vous serez probablement le prochain fusillé sur la liste !

– Non, par Saint Georges, mon patron, je l'arracherais aux terribles griffes du GPU et nous nous marierons à la chapelle de Felixstowe. Nous aurons pleins d'enfants qui naîtront avec de grandes oreilles comme Watson. »

Arnold, la bière aidant, éclata de rire. Ah, ce Georges. Impayable !

Heureusement qu'on l'avait au centre. Un vrai boute-en-train. Un peu fou-fou mais néanmoins très sérieux dans son travail de physicien. Les autres gars l'appréciaient aussi beaucoup. Watson, ignorait ses facéties mais il en aurait probablement rit s'il les avait connu. Après tout, ses oreilles ne se prolongeaient-elles pas par de hautes antennes pour entourer son pays d'une ceinture protectrice ? Chain home verrait bientôt le jour. Ils faisaient tous tout pour ça à Bawdsey.

---

### *Schumacher nouvelle recrue*

« Ah, ah, ah ! Et il a mordu à l'hameçon ?

– Plutôt avalé et toute la ligne avec !

– Bien joué Swatch. Je vous trouve inspiré ces derniers temps. C'est ce qu'il faut.

– Merci mon colonel. Je me demande pourtant si je n'y ai pas été un peu fort avec ce pauvre Schumacher. Il n'arrête pas de se lamenter et il picole encore plus qu'à l'accoutumée.

– Ah bon ? Il boit tant que ça ?

– Son instructeur m'a fait savoir que parfois il n'est plus en état de suivre les exercices. Je suis un peu inquiet quand même. Le soir maintenant il refuse même de rentrer chez lui !

– Quel trouillard ! Souvent les alcooliques sont comme ça. Bon. J'espère que l'intempérance de ce malheureux ne vous fera pas refuser de partager un petit glass avec moi major ?

– No sir. Répondit le major en se retenant de claquer des talons.

– Alors à la vôtre et à votre bon vieux coup dit Harrycot en s'envoyant sans délayer un vieux coup de Glenfiddish derrière la cravate. Hum, ça vous ravigote. Nous devrions en offrir un verre à Schumacher pour le retaper !»

Les duettistes si mal assortis sélectionnés par le major auraient une mission très délicate à remplir. C'est pourquoi Karl avait été mis à l'instruction tandis que Tappani effectuait tous les préparatifs sous la direction de Swatch, et se plongeait dans la lecture interminable de tout un tas de rapports sur les radars. Il y aurait bientôt foule à Bawdsey manor !

Pour Karl, l'humiliation de sa vie avait revêtu la forme d'un uniforme usagé de biffin de deuxième classe. Tout ce que l'on avait trouvé à lui donner. L'ex premier-maître de la Krieg Marine tirait une tronche longue comme

ça. Entreprendre une formation ! A son âge ! Et un truc de fou en plus. Il fulminait.

Son instructeur pourtant, n'était pas un mauvais bougre. Pas bien difficile de comprendre pour lui que ce type là ne ferait jamais un soldat d'élite ou un agent du service action. Il ne le brusquait d'ailleurs que le minimum. Juste un bon coup de gueule de temps à autre pour le faire filer doux et lui remuer un peu les bretelles. Sans méchanceté. Ce qui l'inquiétait c'est que ce stage comportait une série de sauts et qu'il n'arrivait pas à imaginer sa nouvelle recrue dans le rôle d'un parachutiste. Le pire se produirait certainement à cette occasion et il tenait malgré tout à restituer son élève en bon état. Ou du moins en vie. Il avait donc commencé à sevrer le premier-maître qui entamait sa neuvième journée sans prise d'alcool. Le résultat fut catastrophique car la formation se pratiquait en externat. Un soir Karl se rua sur le premier pub venu après ses heures d'abstinence et se torcha méthodiquement. Ensuite, il se mit à délirer sur l'ennemi invisible et finit par en raconter beaucoup trop avant que la patrouille alertée ne le ramène au poste.

---

### *Les doigts dans la confiture*

La petite Morris blanc ivoire, aux chromes bien lustrés, remontait tranquillement la route de Felixstowe puis, après le premier croisement, le chauffeur vira lentement vers le parc du casino et le gravier blanc crissa avec élégance sous ses pneus. Il avança encore d'une centaine de mètres vers le parking et stoppa. Galamment, il tint la portière à sa ravissante compagne et abandonna les clefs de la décapotable aux mains du portier.

« Dommage d'aller s'enfermer un soir pareil. Charlie ? M'écoutez-vous ?

– Je vous l'accorde mais nous ne ferons que boire un verre Jennifer.

– Après irons-nous regarder les étoiles ? Elles sont magnifiques cette nuit.

– Oui, et elles seront encore plus belles au bord de l'eau.

Leur entrée dans le dancing enfumé ne passa pas inaperçue. Les buveurs se serraient au comptoir et quelques couples snobinards autant que fatigués swinguaient sans conviction sur la piste. Ils parvinrent à la table nappée de blanc qui leur avait été réservée.

« Deux brandys tassés s'il vous plaît.

– Je serais saoule dans moins d'une heure promet Jennifer en riant.

– Vous ne serez pas seule. Regarder la femme en robe fourreau sur la piste. Je vous parie mon billet qu'elle ne tient debout que grâce à la solide

musculature de son cavalier.

– Langoureuse, un point c'est tout. Vous êtes médisant Charlie.

– Etes-vous « langoureuse » lorsque vous avez bu ? Je recommanderais volontiers une tournée !

Depuis le bar, un jeune homme les observait avec gravité. Leur babillage ne pouvait parvenir à ses oreilles mais il les regardait sans discontinuer ; leurs mines et leurs petits sourires suffisaient à l'agacer.

« Ce type plein aux as avec Jennifer, c'est qui ? Arnold répondit :

– Inconnu au bataillon. La garce, elle n'hésite pas à chasser aussi en ville. Il me semble les avoir déjà rencontré ailleurs.

– Ouais, dit Georges Butterley, elle est bien mal accompagnée, ce type manque de classe.

– Je ne suis pas de votre avis. Elle n'a rien non plus d'une lady savez-vous. Belle fille, certes oui ! Mais il lui manque ce petit rien qui fait les dames. Elle a quand même l'air d'apprécier la musique swing. Un point pour elle.

– J'ignore tout des ladies mon cher ami mais je me contenterai tout à fait d'un flirt avec cette Jennifer, avec votre permission cela va de soi.

– Je crains qu'il ne vous faille attendre un peu car pour ce qui est de ce soir... C'est raté ! »

Devant leur nappe blanche les tourtereaux avaient fait renouveler les consommations.

« Jennifer Hardtope, certains regards ne vous quittent pas. Auriez-vous ici quelques prétendants éconduits qui se languissent d'amour pour vous ?

– Vous connaissez mon patronyme ? Je ne pensais pas vous l'avoir encore donné. Etes-vous si perspicace que vous devinez le nom des gens ?

– Nous avons des amis communs.

Un léger pli s'inscrivit sur le front délicat de Jennifer qui releva élégamment un sourcil interrogateur.

– Ah oui. Quels amis Charlie ?

– Des amis qui n'ignorent pas que vous avez mis de la graisse sur des documents classés pour faire accuser le mécanicien d'espionnage.

– Vous divaguez.

– Vous savez très bien que non. »

Charlie lui parlait à voix basse, assez lentement. Il lui demanda sur le même ton de continuer à parler naturellement.

« Je ne comprends pas un mot de ce que vous me dites. Si c'est de l'humour, passez-moi vite la traduction avant que je ne vous plante là cher ami. Vous risquez de gâcher cette charmante soirée avec vos suggestions graisseuses. »

Elle avait prononcé ces quelques syllabes en souriant hargneusement.

« Vous allez m'obliger à vous humilier. Poursuivi-t-il. Continuez à sourire,

on nous observe. Je connais le montant de votre salaire pour tout vous dire. Deux-cent livres pour quelques tâches de cambouis placées au bon endroit. Aucun risque pour vous, sauf si quelqu'un se met à parler ou mieux, à écrire, en donnant en prime par exemple le nom de vos employeurs. Vous voyez le genre ? Il affichait toujours une expression câline et amusée. La RAF n'apprécierait pas vraiment que vous ayez mis les doigts dans le pot de confiture, surtout par les temps qui courent.»

Elle regarda son compagnon et le défi se lisait dans ses yeux. Il soutint calmement son regard. Ce n'était plus l'homme avec lequel elle était entrée ici. La partie se jouait toute entière entre ces deux regards. Elle cilla la première. Partie perdue.

« Rassurez-vous Jennifer, malgré ce que je viens de vous dire, je ne vous veux personnellement aucun mal. »

Il lui fallait, à présent que le jeu était dans sa main, arrondir les angles et désamorcer la truille monumentale de la demoiselle.

« Inutile de vous effondrer dans les bras de Watson-Watt et d'aller tout lui raconter. Cela ne servirait absolument à rien d'une part, et d'autre part, vous avez beaucoup mieux à faire.

– Ne me demandez pas de recommencer, je ne le pourrais pas, s'exclama-t-elle sans se rendre compte qu'elle venait bêtement d'avouer en prononçant ces simples mots.

– Pas question. Ce genre de truc, doit plutôt être confié à des hommes. Le risque physique leur convient mieux. N'ayez crainte. Pour vous, je penserais à quelque chose dans vos compétences. Quelque chose de très lucratif, sans danger et pas désagréable du tout. Vous sourirez bientôt de ces mesquines deux-cent livres Jennifer. Si vous voulez bien m'accorder votre confiance, une petite fortune est à vos pieds. A vous de saisir la chance. Elle ne passera sans doute pas deux fois.

– Charlie, j'ai été si stupide. Je vous en prie. Je vous rendrais l'argent dès que possible pour ces gens qui... Soyez fair-play. Oh, Charlie, please !

– Ecoutez ma belle amie. Je suis sensible à votre émotion et je comprends très bien votre détresse mais je ne peux rien faire d'autre pour vous que... Vous prendre sous ma protection. Nous sommes tous deux liés par des actes irréfléchis. Sachez que j'ai, moi aussi, mis un jour les doigts dans un certain pot de confiture... Maintenant j'assume. Que voulez-vous ? Il le faut bien.

Il poursuivit un long moment son discours sur ce ton apaisant. Les décrivant, elle autant que lui, sur un plan d'égalité face à un destin difficile et fort malheureusement pour eux, incontournable. La chansonnette, tout ce qu'il y a de plus classique.

Le portier amena la voiture jusqu'aux marches de l'entrée ; il tint la porte

obséquieusement et attendit son billet.

Charlie fit monter Jennifer à ses côtés, lui prit la main doucement et lui parla de sa voix calme et grave, aux accents harmonieusement timbrés.

« Vous devez compter sur moi. Il ne vous arrivera rien. Je peux vous en donner ma parole. Je ne suis pas venu à Felixstowe pour vous créer des ennuis. Lorsque je vous ai vu la première fois, j'ai su que ma mission serait bien délicate. Faisons donc la paix vous et moi Jennifer. Nous y trouverons tous deux notre intérêt. De toute façon, vous ne pouvez plus revenir en arrière. Il est trop tard. »

Son buste s'inclina lentement vers elle. Elle ne résista pas. Sa terreur la quitta tandis qu'elle se laissait aller à la tendresse de son nouveau destin. La fortune à mes pieds se dit-elle ? Nous verrons bien. Charlie ne lui semblait plus tout à fait aussi méchant à présent. En tout cas moins que ces types qui lui avaient refilé les deux-cent livres...

« Ne restons pas ici Charlie. On ne doit pas nous voir ensemble. »

---

### *Le manoir*

Une véritable petite armée de techniciens assistés de militaires s'affairait au montage d'immenses tours métalliques qui constituaient désormais les antennes des systèmes d'émission radar. Elles ressemblaient vaguement à des tours Eiffel aux multiples étages marqués par des sortes de paliers. Elles s'élevaient à plus de cent mètres de hauteur et étaient accompagnées d'autres tours pour la réception des signaux, fabriquées en bois celles-ci et de moindre hauteur. Leur situation, face à la Mer du Nord évitait d'avoir des interférences. Chaque mois, les progrès réalisés permettaient de surveiller le ciel sur des distances de plus en plus importantes.

Les militaires contrôlaient la zone et les bâtiments en permanence. Un jour de beau temps, un zeppelin fût observé à très haute altitude. Un autre, un périscope émergea suffisamment longtemps pour être repéré à quelques encablures au large de la plage. On se doutait que les allemands observaient tous ces préparatifs avec beaucoup d'intérêt.

Au mois de mai, la nuit était tombée depuis plusieurs heures sur le vieux

manoir, lorsqu'un pinceau de lumière effleura un bref instant la paire de rangers du garde en faction dans le couloir du service de la « recherche-développement ». Comme ses paupières, justement, étaient abaissées, cela aurait dû le réveiller mais il ne bougea pas. En pivotant doucement, la poignée de laiton scintilla et la porte, préalablement huilée s'ouvrit sans un bruit. Le sanctuaire du lieu enfin accessible : La direction ! Le bureau de Watson-Watt en personne.

Le bureau de Watson-Watt, gardé jour et nuit, ne possédait pas d'autres ouvertures que cette porte. Un bureau, contre le mur opposé, ne révélait à l'inspection qu'une surface vernie recouverte d'un maroquin vert. Tout y reposait dans un ordre tout à fait relatif, boîte à stylos, tampon-buvard, papiers divers pêle-mêle, casier pour le courrier et, sur le côté, une lampe munie d'un abat-jour cloche, en pâte de verre de couleur verte.

Un seul tiroir, fermé à clé, devait peut-être contenir quelque chose d'intéressant. Le crocheter serait un jeu d'enfant mais les dossiers confidentiels ne se rangent pas d'ordinaire dans ce qui s'ouvre comme un jeu d'enfant. On oublia donc ce tiroir et le pinceau lumineux se déplaça vers l'autre côté, le côté des classeurs. Déception à nouveau.

Une rangée de ces classeurs métalliques verticaux à quatre tiroirs s'alignait le long du mur. Fourniture de l'armée probablement vu la couleur kaki défraîchie. Ceux-là s'ouvriraient librement en jouant sur leurs glissières pour qui voulait en consulter le contenu. Pas une seule serrure pour bloquer l'ouverture. On aurait pu y dissimuler un document parmi des milliers d'autres. Cette technique pour cacher un fichier, dite du mouton noir, était connue comme redoutablement efficace dans le milieu du renseignement. Par contre elle nécessitait de prendre des repères et de les consigner quelque part faute de pouvoir retrouver par la suite le fameux mouton en question.

Sur un meuble bizarre, une curieuse machine ressemblait à l'une de ces volumineuses chambres photographique en bois verni. Des engrenages en laiton et des bobines de cuivre étaient reliés à un circuit de fils électriques assez compliqué.

Le pinceau lumineux, délaissant la batterie de classeurs et le magnétron se promena ensuite longuement le long des murs. Pas de coffre blindé, ni dans la pièce ni encastré. On pouvait se poser la question de savoir pourquoi la sécurité avait pris la peine de placer un garde devant la porte. Ce bureau si austère, semblait ne receler de secret nulle part. Ou alors dans les classeurs, mais il était hors de question d'en entreprendre la fouille méthodique. Même une brève incursion dans les replis des rideaux n'avait rien donné. Il devait sûrement y avoir une autre pièce. Peut-être bien dans les locaux de la sécurité. Le faisceau de la lampe, au deux-tiers masqués par les doigts du visiteur, s'éloigna finalement pour retourner à

regret dans le corridor après un dernier tour d'horizon des lieux. Le garde ronflait maintenant comme un sonneur, tant la dose de narcotique avait été soignée. Demain, il serait étonnant que ce gars là aille rendre compte à ses supérieurs de sa gentille petite ronflette !

---

### *La liste*

« Impossible de remettre la main dessus ! C'est quand même quelque chose à la fin !

– Et dans les classeurs ?

– Non, rien. Cette liste demeure introuvable.

– C'est si important monsieur Watson demanda Georges ? Il en existe peut-être un double au bureau des ingénieurs. Voulez-vous que je m'en occupe ?

– Il s'agit d'une liste des effectifs du mois, les ingénieurs ne l'auront certainement pas. Mais allez peut-être voir au service administratif et demandez à Jennifer si elle ne l'aurait pas vu passer. Merci de m'aider. Je dois la remettre au chef de notre sécurité qui va encore me gronder pour ma distraction coutumière.

– J'y vais de ce pas et je reviens aussitôt.»

Le service administratif se trouvait dans l'aile ouest du corps de bâtiment qui ressemblait vaguement à un château médiéval. Butterley se passa délicatement la main dans les cheveux avant de frapper.

« Entrez ! dit une voix claire.

– Merci mademoiselle, je viens à propos de...

– De la liste des effectifs, je sais. Elle est ici. Je vais vous la chercher.

– On vous a prévenu ?

– Non.

– Mais alors comment avez-vous pu savoir que je venais chercher cette liste ?

– Très facile Georges. Watson doit toujours la remettre le lundi aux gardes. Et comme c'est comme par un fait exprès toujours vous qui venez me voir à sa place, je me doutais que vous viendriez la chercher.

– Élémentaire.

– Mon cher Watson !»

Ils rirent franchement.

« Vous auriez pu vous appeler Agatha, non ?  
– Moi je préfère Jennifer et vous ? Tenez, voici votre liste et maintenant sauvez-vous vilain bavard. Ici on travaille figurez-vous.  
– Je n'en doute pas. Aimez-vous Benny Goodman ?  
– Quelle question !  
– Ma chambre regorge de disques de lui.  
– Croyez vous qu'une fille bien élevée s'intéresserait à votre chambre pleine de disques ? Allez ouste ! Filez jeune homme, Watson va s'impatiser. »

Le coeur léger, Georges rapporta la liste à son patron. Cette fille avait quelque chose qu'il ne pouvait pas définir à priori mais qui lui plaisait. Elle avait du pep et du sex appeal !

« Dieu soit loué ! Cette Jennifer devrait diriger cette maison mieux que moi Georges. J'admire tant les gens qui savent toujours où sont les choses. Portez donc vous-même cette liste à l'officier de permanence de ma part s'il vous plait.  
– Très bien monsieur. »

Butterley descendit quatre à quatre au bureau des services de sécurité. L'officier « de semaine » lisait son journal.

L'uniforme de lieutenant de l'armée de l'air dans lequel était sanglé Tappani lui allait à merveille. Il prit négligemment la liste du bout des doigts et se mit à observer pensivement le jeune Georges.

« Vous êtes quoi ici vous ?  
– Je suis physicien et vous ? Lui renvoya-t-il en relevant le menton.  
– Ca se voit non ? C'est vous qui portez les listes d'effectifs maintenant ? Ce n'est pas règlementaire. Vous devriez être inscrit sur le rôle des autorisations.  
– Le patron n'avait pas le temps...  
– Schumacher, venez voir ici s'il vous plait ! »

Un militaire apparu dans l'encadrement de la porte. Un corset, sanglé serré sous sa veste, lui donnait le maintien rigide d'un officier prussien et un bandage entourait son front. Il s'appuyait sur une canne de bambou pour marcher.

« Lieutenant ! A vos ordres !  
– J'ai un problème d'autorisation. Accompagnez ce monsieur chez le capitaine. Savoir s'il donne son feu vert pour qu'il ait accès aux listes des effectifs. Il faut qu'il ait une autorisation. Ai-je été assez clair ?  
– Oui lieutenant, très clair lieutenant. »

Il s'éloigna cahin-caha en entraînant Butterley au long d'un interminable

couloir. Remarquant l'insigne étincelant que Schumacher arborait sur son épaule gauche, Georges lui dit :

« Oh ! Mais je vois que les choses se compliquent. Nous sommes donc sous la protection des paras maintenant ? »

---

### *Le capitaine*

« Qui vous a remis cette liste monsieur Butterley ?

– Le service administratif capitaine.

– Ce document n'avait pourtant rien à y faire. Qui vous l'a remis ?

– Mais ? Une simple liste des effectifs, n'est-ce pas par essence un document administratif ? »

Schumacher, qui s'était installé sur une chaise du bureau du capitaine semblait complètement indifférent dans son rôle de planton handicapé mais il ne perdait pas un mot de l'entretien.

« Mon travail, monsieur Butterley consiste justement et entre autre à faire la part de ce qui relève des documents classés et donc confidentiels de ceux qui sont communicables à tous les services.

– En fait, comme je l'ai indiqué au lieutenant, monsieur Watson-Watt m'a prié d'aller chercher ce document au service administratif et de vous le remettre. C'est aussi simple que cela. Je ne vois vraiment pas ce qui pourrait...

– Comprendons-nous bien monsieur Butterley, je ne vous reproche rien personnellement mais je suis obligé de faire respecter les consignes à la lettre et ces consignes, en l'occurrence, n'ont pas été respectées. C'est tout. Est-ce cette jeune femme, Hardtope je crois, qui vous l'a remis ? Ce document devait nous servir de base pour éditer les badges d'accès. Vous voyez le problème. On fait vraiment n'importe quoi dans ce foutu manoir !

– Capitaine, je ne voudrais surtout pas attirer vos foudres sur cette personne à cause de cette liste ! C'est monsieur Watson qui aurait dû vous la remettre comme chaque lundi, non ?

– Je constate que vous n'ignorez rien de nos petites habitudes !

– Mais il me l'a dit lui-même !

– Nous vérifierons. Votre patron ne fait pas grand-chose pour nous aider hélas. C'est bien ennuyeux. Comment maintenir les procédures de sécurité si le chef lui-même ne les respecte pas et laisse tout trainer partout ? Je lui

en toucherais un mot. Sergent, veuillez raccompagner monsieur Butterley je vous prie. Pas d'autorisation supplémentaire à accorder à qui que ce soit. Vous transmettez au lieutenant.»

---

### *Aux cuisines*

Jennifer discutait avec le chef cuisinier à propos des commandes à passer pour la semaine en cours. Dans cet univers masculin, elle produisait toujours un certain effet. Habillée d'un tailleur assez strict mais moulant, les hommes de service la suivaient avidement du regard. Une jolie poulette égarée dans la basse-cour des coqs et des maître-queue.

« Mademoiselle Hardtope ? Lieutenant Iversen. Puis-je vous dire un mot en particulier mademoiselle ?

– De quoi s'agit-il ? »

Le lieutenant l'avait surpris en s'approchant silencieusement derrière elle tandis que Jennifer prenait note des achats de caisses de choux-fleurs et de livres de pain. Son arrivée soudaine l'avait fait légèrement sursauter.

– Rien dont je puisse vous parler ici.

– Vous semblez bien mystérieux ? S'agirait-il d'améliorer ces menus rituels ? Attaqua-t-elle en dévoilant son plus charmant sourire.

– Rien à voir. Ni rien d'officiel non plus.

– C'est si important que cela ne puisse attendre ?

– Oui. Il ajouta plus bas : Pour vous surtout.

– Vous n'aurez qu'à m'attendre tout à l'heure à la sortie du bureau alors. Dit-elle avec la moue malicieuse d'une jolie fille qui donne un rancart à son bel officier.

– Non, plutôt ici quand vous aurez fini votre travail.

– C'est un ordre ?

– Prenez-le comme ça si vous voulez. Je vous attendrais au fond du réfectoire.»

Sur ce il sortit.

---

## *Panique*

A Cambridge, un homme en pardessus et chapeau, s'agitait à l'intérieur de la cabine rouge à petits carreaux que sa majesté la Reine d'Angleterre mettait à la disposition de ses sujets pour passer leurs coups de fil.

« Surtout ne lui dites rien ! Il s'agit sûrement d'une tentative d'intox pour vous affoler.

– Mais et la liste ? Ils se doutent évidemment de quelque chose à la sécurité.

– Il va peut-être vous demander vos faveurs en échange de son silence ou un truc dans le même genre. Ne lâchez rien. Ils ne peuvent pas savoir quoi que ce soit.

– Charlie, j'ai si peur ! Je préférerais que soyez près de moi.

– Hors de question. Je ne peux courir le risque de me faire repérer. Pour le coup vous seriez réellement en danger chérie. Calmez-vous, je vous en supplie pour l'amour du ciel.

– Qu'est que je raconte s'ils me convoquent pour la liste ?

– Vous leur dites que c'est le patron qui vous l'avait remise par erreur. Ils le connaissent et ça passera comme une lettre à la poste. Restez détendue et moquez-vous de leurs soupçons. Watson ne pourra vous contredire car sa la réputation de sa distraction légendaire le suit partout à ce que je sais ! La prochaine fois, soyez plus prudente. Il est préférable de prendre une copie sur place. D'où m'appellez-vous chérie ?

– D'une cabine sur le port de Harwich. Je ne suis pas aussi sotte que vous le pensez.

– Très bien. Je ne pense rien de ça. Rappelez-moi comme convenu et si vous dépistez une quelconque filature, n'appellez surtout pas. Rien de neuf sur le « grand projet » ?

– J'essaie de savoir s'il y a un dossier là-dessus mais pour l'instant c'est le pot au noir.

– A bientôt, beauté fatale et conservez tout votre sang-froid ! J'ai confiance, vous vous en sortirez très bien comme d'habitude. Je vous embrasse. Au fait, les crédits sont arrivés. Vos petites économies s'en portent beaucoup mieux !

– C'est toujours ça. A bientôt Charlie. Merci.»

---

## *Frères d'armes*

Dans le bureau du colonel, Schumacher énumérait ses revendications :

« C'est inhumain ce que vous m'obligez à faire. Huit heures de planton chaque jour alors que je suis cruellement handicapé. C'est une honte ! Je veux voir un médecin. Mon dos me fait horriblement souffrir et la position debout prolongée est formellement déconseillée dans un cas comme le mien colonel.

– Karl, dit Harrycot, nous entendons vos propos bien sûr mais la situation exige certains sacrifices de votre part. Un peu de patience encore et vous aurez gagné votre liberté définitive et une confortable pension. Cela n'en vaut-il pas la peine ? Réfléchissez donc Karl. Peut-être qu'en le lui demandant dans les formes le lieutenant Iversen pourrait vous autoriser à vous asseoir de temps en temps ?

– Oui mais il ne le fait pas ! Et si mes vertèbres déclarent forfait ? Vous seriez bien avancé, sauf votre respect.

– Elles tiendront. Un para ne se défile jamais Karl. Nom d'une pipe , soyez brave !»

Ces propos virils appelaient un geste fort. Harrycot empoigna la bouteille de Glenfiddish et deux verres.

« Santé !

– A la vôtre colonel, je vous remercie. Iversen ne m'offrirait jamais un whisky. Il me traite comme le dernier de ses subordonnés. Ce type, je le déteste profondément.

– Il soigne la couverture, c'est tout.

– La couverture ? Elle a bon dos la couverture !

– Expliquez-vous Karl.

– Est-ce qu'une jolie poupée fait partie de la couverture ? Il prétend qu'il faut la protéger et je pense bien qu'il s'en occupe activement si vous voyez ce que je veux dire mon colonel. Une protection rapprochée en quelque sorte.

– Nous sommes au courant. Ne vous mêlez pas de ces histoires. Votre job, c'est de jouer les endormis et d'enregistrer tout ce qui peut nous intéresser. Est-ce assez clair ? Et aussi de travailler sous les ordres de Iversen sans les critiquer ni les contredire. »

Karl rectifia sa position et le corset protesta en émettant un léger grincement.

« Je m'en voudrais d'abuser mais votre whisky est véritablement excellent mon colonel.

– Surtout, ne buvez pas au manoir, même pas une misérable goutte ! Dit Harrycot en remplissant les verres. Sinon, notre contrat ne tiendrait plus. A la vôtre Karl.

– A la vôtre colonel. »

La fraternité des armes n'étant pas un vain mot, la hiérarchie ne parviendra jamais à séparer complètement deux êtres qui se comprennent profondément.

---

## CHAPÎTRE CINQUIEME

---

### *Un pli sur le front*

Par cette journée magnifique, les plages connaissaient une relative affluence. Peu de baigneurs mais surtout des familles prenant des bains de soleil. Quelques cavaliers aussi qui profitaient du beau temps pour galoper sur la frange humide du bord de mer. Les sabots de leurs montures, soulevant des gerbes d'eau, aspergeaient méthodiquement les cavaliers qui venaient derrière de sorte que seul celui qui tenait la tête était à peu près sec. En tout cas, les chevaux avaient l'air tout à fait ravis de cette course à bride abattue sur le sable ferme.

Ambiance de vacances, de détente estivale que démentaient seulement les fortifications et les hautes antennes visibles au loin. Mais tous ces petits bambins barbotant joyeusement ne s'en souciaient guère, pas plus que les nurses qui les accompagnaient, leurs blouses relevées jusqu'au niveau des genoux.

Un marchand de friandises ambulant, trimballant un large panier plat à l'aide d'une sangle, invitait les clients à consommer en débitant la litanie des fondantes sucreries et des délicieux gâteaux qu'il offrait pour quelques shillings seulement. Le sable, croûlant sous chacun de ses pas, rendait sa progression pénible et son visage était perlé de gouttes de sueur.

Aux cotés d'un homme de grande taille aux cheveux blonds, une très jolie femme en maillot brossait longuement ses noirs cheveux entremêlés.

« L'eau salée ne vaut rien pour mes cheveux longs ! Ils sont tout collés.  
– Je vous ai regardé nager. Bravo la championne !  
– Je n'étais pas la plus mauvaise au collège. Vous n'y allez pas ?  
– Je n'ai rien pris pour me sécher. Je préfère admirer votre brasse coulée. Peu de femme mettent la tête sous l'eau en nageant. Avez-vous aperçu des requins ?

- Seulement un U-boat. Tout noir.
- Venait-il pour vous embarquer, votre mission terminée ? M’auriez-vous laissé demeurer seul à jamais et inconsolable sur cette plage ? Vilaine espionne.
- Je doute que vous soyez resté seul longtemps mon cher joli cœur ! »

Tappani sourit à cette flèche et envoya un petit baiser, soufflé dans le creux de sa main, à la belle baigneuse qui s’en empara au vol pour le rejeter ostensiblement par-dessus son épaule avec une petite moue dédaigneuse.

« Pensez-vous que votre capitaine-la-rengaine m’ait un peu oublié ?

- Pas du tout son genre.
- Alors il vous a donné l’ordre de me suivre partout !
- Non plus.
- Je crois qu’ils deviennent tous un peu timbrés là-bas. L’espionnite commence à faire des ravages. Il n’y a que Watson qui ne s’en fait pas pour un sou.
- Il est en dehors de ces préoccupations terrestres. L’infini de l’éther hertzien lui appartient maintenant presque tout entier.
- Vous m’avez évité des ennuis Tappani. Je ne vous avais pas encore remercié. Sans votre intervention, on m’aurait peut-être renvoyé.
- Ne me remerciez pas tout de suite ma chère amie. Je peux certainement vous être encore utile. D’ailleurs, je n’ai presque rien fait.
- Ne soyez pas un faux modeste.
- Vous ne vous sentez pas trop seule quelquefois lorsque le doute vous étreint dans votre petite chambre sous le toit de cet austère manoir ?
- Mais le doute de quoi Tappani ?
- De naviguer à l’estime sur des eaux troubles et mystérieuses.
- Que dites-vous ?
- Je crois que c’est un ver de Shakespeare dans Hamlet peut-être. Je ne saurais vous citer la tirade entière sans risquer de me tromper ou de vous paraître pédant. Mais le sens y est c’est l’essentiel n’est-ce pas ?
- Ne restez donc pas si mystérieux. Même si je vous trouble comme le ferait l’eau de Shakespeare. Que vouliez-vous signifier exactement avec ce ver ?
- Rien que vous soyez pressée d’entendre. Chère Jennifer. Sachez que je considère que vos propres ennuis sont un peu les miens dorénavant. Surveillez mieux Watson et ne conservez plus de listes compromettantes par devers vous à l’avenir.
- Pourquoi souhaitez-vous devenir mon allié ? Vous aurais-je donc tapé dans l’œil comme on dit ? Ou alors vous voulez m’espionner, méchant lieutenant.
- Pas à exclure tout à fait. Je me demande s’il ne va pas bientôt se produire des événements graves à Bawdsey. Faites-vous donc oublier dans un petit trou de souris. Cela vaudrait beaucoup mieux pour vous chérie.»

Pour la seconde fois en quelques semaines, un joli petit pli venait de réapparaître sur le front de Jennifer.

---

### *Barbra*

Angela somnolait dans une sorte de demi-inconscience. La réalité autour d'elle se faisait cotonneuse ou fluide selon les moments. Son regard venait pour la dix millième fois peut-être de se poser sur l'applique du plafonnier, seul accident visible sur la surface lisse et blanche. Sans aucun média, livres ou musique, pour accrocher son attention, le temps se vidait progressivement de toute substance. La léthargie la guettait.

Sans aucun bruit, la porte s'entrouvrit avec précaution et un visage angélique lui sourit dans son rêve. Puis une voix claire et mélodieuse lui demanda :

« Comment allez-vous mademoiselle ?

– Moi ?

– Avez-vous besoin de quelque chose ? Je suis la fille de monsieur O'connell. Mon papa est absent pour le moment. »

Deux grands yeux bleus limpides, ouverts dans un visage presque rond et surplombant un adorable petit nez retroussé la regardaient avec gravité. Angela se redressa lentement sur le lit. La vision du rêve qu'elle faisait chaque jour, la voix si douce... Tout cela se tenait là, timidement, devant sa porte et lui demandait si elle avait besoin de quelque chose. Elle aurait voulu se pincer mais n'y parvenait pas. Sa léthargie se dissipa malgré tout peu à peu.

« Qui est monsieur O'connell ? Et qui êtes-vous ? Un ange descendu des cieux ?

– Non, non. Je suis sa fille et mon père est en voyage actuellement. Je m'appelle Barbra.

– Barbra ? C'est un joli prénom. Vous aviez la clé de cette chambre Barbra ?

– Il ne faudra rien dire à mon père. Je savais bien où elle était rangée, dit-elle en grimaçant un clin d'oeil appuyé de petit clown.

– Saviez-vous aussi que je suis prisonnière ici ? Vous risquez de mettre votre papa très en colère s'il apprend que vous m'avez rendu visite. Le

personnel lui rapportera.

– Il n’y a que le majordome, Fergus, dans cette aile mais il est sorti faire des courses. Les autres ne sont pas de ce côté-ci.

– Votre curiosité vous a mené jusqu’ici n’est-ce pas ? La curiosité de connaître enfin la tête de la prisonnière de votre père. Savez-vous que je deviens folle ici. Je ne vois que ce majordome qui ne m’a jamais adressé la parole une seule fois. Sans fenêtre et sans aucune lecture, le temps s’est arrêté pour moi et je ne sais même plus ce que je fais là ni depuis combien de jours je suis enfermée.

– Oh ! C’est horrible ! Mon père ne devrait pas faire des choses pareilles !

– Il doit probablement obéir à des consignes venues de plus haut, comprenez-vous Barbra ? Des ordres de ses chefs.

– Je n’en sais rien mais je sais qu’il a été méchant aussi avec ma mère. Elle est partie maintenant.

– Quel âge avez-vous Barbra ?

– J’ai eu mes douze ans il y a dix jours et mon oncle m’a offert une bicyclette bleue.

– Je suis si heureuse de parler avec vous ! Reviendrez-vous me voir quelquefois ? Je m’appelle Angela.

– Bien sûr. Nous allons sûrement devenir des amies. Je m’ennuie tellement ici. Je reviendrais demain lorsque Fergus ira en ville. Je vous apporterai un livre mais il faudra bien le cacher sinon on ne pourrait plus se voir !

– Ce sera le plus beau cadeau du monde !

– A demain Angela chuchota l’ange.» Et la vision s’évanouit comme elle était apparue.

La porte se referma et la clé joua dans la serrure. Angela n’en revenait pas. Cette gamine si naturelle et naïve lui avait redonné la vie. Elle se disposa à attendre le lendemain en laissant les battements de son cœur revenir lentement au calme. Inspirer profondément puis souffler doucement. Inspirer puis souffler... Quel bien cela faisait !

---

## *Explosion*

Depuis plusieurs jours, un temps exécrable menait la vie dure aux ouvriers et techniciens travaillant au montage de la quatrième antenne géante. A présent on les construisait toutes d’une hauteur de cent mètres. Le chantier avait été interrompu à plusieurs reprises, noyé sous de véritables trombes

qui arrivaient par vague de la mer du Nord et inondaient tout, hommes et matériel. Un vent violent, soufflant par rafales, rendait le travail en hauteur trop dangereux et cela contrariait les plans des constructeurs. Watson-Watt pourtant, aurait voulu que l'on continue à avancer mais les responsables de la sécurité des chantiers avaient fini par l'en dissuader, non sans mal d'ailleurs.

Au coeur de la nuit, alors qu'une accalmie était annoncée pour le lendemain, une explosion sourde retentit du coté des antennes. Une lueur orangée illumina un instant les fenêtres du manoir tandis qu'un souffle puissant détruisait les vitres de la façade nord du bâtiment. Puis, d'abord lentement, comme au ralenti, la tour métallique en construction s'inclina, en émettant un crépitement de mitrailleuse dû aux milliers de rivets arrachés, puis s'écroula brusquement dans un épouvantable fracas et un formidable jaillissement d'étincelles provoqué par des courts-circuits.

Un amoncellement de poutrelles tordues et fumantes : Ce fut tout ce qui subsista de ce magnifique chantier à l'arrivée des militaires. Fort heureusement et par miracle, il n'y eu qu'une seule victime ce soir là.

---

### *Tête basse*

Une cellule de crise se réunit le matin suivant la catastrophe dans le propre bureau du super intendant Windsittart. Beaucoup de monde présent, beaucoup trop d'ailleurs au goût de Harrycot qui se sentait dans ses petits souliers. Swatch et Iversen y assistaient aussi mais Schumacher ayant été touché par un morceau de verre lors de l'explosion ne put y assister. Heureusement que son corset l'avait protégé des éclats les plus meurtriers qui étaient restés fichés dedans. Il s'en tirerait à bon compte mais proclamait à tous les échos ne plus vouloir entendre parler de sa mission.

« Quelqu'un a-t-il une idée de l'origine de l'attentat ? Demanda le super intendant.

– Un remue-ménage de pieds frottant le parquet lui répondit.

– Harrycot ?

– Ils ont pu profiter de la tempête, c'est certain.

– La presse ? Informée ?

– Je ne le pense pas du tout souhaitable sir, se permit Swatch en tousotant, nous devons penser à l'opinion et ne pas entamer le moral des populations

inutilement. Ce serait un choc !

– Mais les gens constateront les dégâts ? Et le bruit, qu'en faites-vous ? L'explosion a du s'entendre jusqu'à Felixstowe !

– Cela reste au niveau local. Nous lancerons la rumeur d'un court-circuit et de l'explosion d'un accumulateur. La presse relaiera l'information si nous insistons un peu.

– La police enquête dit Harrycot, les saboteurs devaient disposer d'une base pour leur matériel. Nous la dénicherons probablement mais les oiseaux se seront envolés depuis belle lurette.

– Renforcez les unités chargées de la sécurité et menez une enquête sur les responsables de la garde ce soir là. Il y a peut-être eu une faille.

– Swatch, où en sont vos taupes en ce moment ? Dit le colonel. (Il valait mieux ne pas parler ce matin là du bon vieux coup devant le super intendant).

– Au risque de choquer, je dirais que cet attentat arrange malgré tout nos petites affaires. D'une certaine façon, il tombe même à pic !

– Vraiment ? dit le super intendant qui n'entendait pas suivre son raisonnement. Vous oubliez les victimes mon cher !

– Oh, sir, juste une et encore, ce n'est pas bien grave. Un éclat de verre dans la fesse !

– Je vois. Bien messieurs, mettez vous au travail. Il est je pense inutile de vous dire que je n'apprécie pas du tout ce qui vient de se passer et que je compte bien que cela ne se puisse plus se reproduire à l'avenir !

– Harrycot, comme les barons de Charlemagne devant Narbonne, baissait la tête.

---

## CHAPÎTRE SIXIEME

---

### *La fouille à corps*

On frappa plusieurs coups secs et la porte s'ouvrit. Deux militaires dont un lieutenant plus une auxiliaire de la police pénétrèrent dans le bureau de l'administration. Tappani avec à ses cotés un garde du Royal Scots pour l'assister venait inspecter le service sur ordre de son capitaine. Depuis l'attentat le centre avait été mis sans dessus-dessous et toutes sortes de contrôles-surprise étaient effectuées.

« Mademoiselle Hardtope, nous regrettons de vous informer qu'ordre nous a été donné de fouiller votre bureau.

– Oh, alors ici aussi ? Ma chambre vient déjà de subir une fouille complète à l'instant même.

– Rassurez-vous, nous essaierons de ne pas trop déranger vos dossiers mais nos ordres sont formels. Nous devons tout vérifier. Heu, cette policière devra aussi vous fouiller à corps tout à l'heure. Bon, voyons un peu, par où allons nous commencer ? Disant cela il se retourna en tous sens et envoya une oeillette discrète à Jennifer qui répondit aussitôt :

– Si vous voulez, par ces classeurs sous la fenêtre. Comme ça je pourrais finir le tri du courrier pendant que vous fouillerez dans ce coin là ?

– C'est entendu mademoiselle. Soldat vous commencerez par les classeurs. Vous savez au moins ce qu'il vous faut chercher ?

– Oui mon lieutenant. S'il y a des documents classés avec le tampon et si on en trouve il ne faut surtout pas les lire.

– Très bien, alors au boulot vieux. On n'a pas encore fini. Avec la paperasse qu'il y a ici nous y seront encore demain ! Puis, se tournant vers l'auxiliaire de police : Vous madame, pouvez vous veiller devant la porte, personne ne doit entrer ou sortir de ce bureau avant la fin du contrôle.»

Tandis que le Scots Fusilier se penchait sur le premier classeur Tappani s'approcha vivement de Jennifer et lui glissa à voix basse :

« S'il y a quelque chose, passez le moi pour l'amour du ciel... Vous n'aurez

qu'à le déposer là sur la table sous votre guichet, dit-il en désignant l'endroit du menton, je le ramasserais discrètement. »

Puis il se mit à fouiller partout, plein de zèle et d'ardeur, aux cotés du Scots.

Il eu beau guetter et jeter un oeil de temps à autre en travaillant, aucun document ne vint prendre place sous le petit guichet. Mais en repassant un peu plus tard au même endroit, il vit qu'une petite clé venait d'y être déposée. Il l'empocha prestement et retourna fouiller les dossiers administratifs.

Et un peu plus tard, dans le bureau du capitaine :

« L'administration, c'est au clair mon capitaine. Nous venons de terminer la fouille. »

– Rien là-bas ? Inspection-surprise bien sûr ?

– Oui, surprise totale et la chambre de mademoiselle Hardtope en synchro. Le soldat a trouvé un bordereau suspect.

– Faites voir ça. Ah, encore ce foutu tampon des permes, ça provient du bureau des effectifs !

– Des permissions ?

– Oui ça ressemble un peu à celui des documents classés. Rien d'étonnant à ce que les gars confondent. Bon, merci vous pouvez disposer.

– Merci capitaine. Je crève de faim ! Cette fouille m'a rudement creusé l'appétit.

– Et cette petite mignonne, elle a bien été fouillée au moins ?

– Oui, après l'examen des dossiers l'auxiliaire de police a pratiqué une fouille à corps en règle comme c'était prévu pour les membres du personnel.

– Je parie dix shillings que vous auriez préféré vous en occuper ?

– Mon capitaine !

– J'ai gagné. Allez mon vieux, le réfectoire vous attend. Cassez une bonne graine.»

---

### *Le coup de filet*

Les recherches avaient mené la police sur la piste de Nottingham. L'influence grandissante de Windsittart, relayée par le premier lord Churchill fit que des moyens policiers très importants furent mis en oeuvre pour retrouver

les auteurs de l'attentat. La planque des terroristes ne se trouvait qu'à dix miles du manoir de Bawdsey, mais lorsque les policiers, informés par une logeuse, finirent par investir les lieux, ils n'y trouvèrent rien qui puisse les renseigner sur leurs occupants. Rien, à un détail près. De ce genre de choses qui passent de prime abord totalement inaperçues. Un vieil annuaire téléphonique poussiéreux oublié dans un placard par ceux qui avaient nettoyé la planque attira l'attention d'un enquêteur.

Page après page il entreprit une patiente investigation et en marge des numéros de Nottingham il eut une excellente surprise : Un numéro avait été coché d'une légère croix au crayon ! La patience avait payé. Il y avait là en tout cas une piste à explorer.

Un inspecteur se présenta à la réception du Robin Hood hôtel à Nottingham et réclama le registre de la clientèle. Plusieurs personnes appréhendées peu après connurent la malchance de s'être trouvées au mauvais endroit au mauvais moment et les heures passées en interrogatoires dans les locaux de la police leurs parurent interminables. Ils ne se privèrent d'ailleurs pas de protester énergiquement.

Les vérifications effectuées, il ne restait au fond du filet que deux personnes. Deux hommes que des spécialistes venus de Londres interrogèrent sans relâche. Après quatre jours de ce traitement et la formidable pression des heures sans sommeil et des questions continuellement répétées, celui que les policiers pensaient le moins costaud des deux s'effondra. Il réclama à être mis en relation avec le consulat d'Allemagne et reconnu sa participation à l'organisation de l'attentat de Bawdsey manor. Puis il s'endormi profondément.

« Il s'agit bien du capitaine Hansen ! Il était avec moi sur la ligne d'Ofot en Norvège. C'est lui qui m'a tiré dessus sur les docks de Whitechapel ! »  
Tappani, mis en présence de l'autre prisonnier, le géant, l'avait immédiatement retapissé. La brute détourna la tête devant son ancien chef.

Il semblait avoir adopté la stratégie du silence, sachant pertinemment que les anglais ne le tortureraient pas.

« Je vous prévient Swatch que vous allez avoir du fil à retordre avec cet Hansen. Un dur à cuire celui-là. Pour ramollir ce gros coriace, ma foi, les bonnes vieilles méthodes de Kramer ne seraient-elles pas plus efficaces que votre petite « chansonnette » ?

– N'applique pas à ton ennemi ses propres méthodes si tu ne veux pas lui ressembler toi aussi. Sagesse indoue dans le texte. Nous ne sommes pas des nazis Tappani.

– Ce salopard a pourtant tenté de m'assassiner ! J'ignore qui est celui-là, dit-il en se tournant vers celui qui venait d'avouer et qui ronflait

profondément. Jamais vu cette bobine-là.

– Ramenez-les en cellule, Swatch s’adressait aux gardes, et enlevez leur tout ce qui pourrait leur servir au suicide. Deux précautions valent mieux qu’une. Nous marchons sur des oeufs dans cette affaire ! Pas le moment de faire une bourde.

---

### *Une nouvelle amie*

« Angela ? Vous dormez ? »

La petite tête toute ronde dépassait par l’entrebâillement de la porte.

« Je vous ai apporté deux livres !

– Barbra, c’est vous ? Vous êtes seule ? Répondit Angela, sortie de ses rêveries.

– Pas d’inquiétude, le vieux Fergus ne reviendra pas avant au moins une heure, dit la voix si claire de la jeune fille. Nous sommes tranquilles !

– Je vous attendais savez-vous ? Depuis votre précédente visite je me sens déjà en meilleure forme. La solitude se supporte mieux si l’on a de la visite de temps en temps.

– Oh, oui. Sûrement. Je voudrais tellement vous aider pauvre Angela.

– Je ne veux pas que vous ayez des ennuis à cause de moi Barbra. Vous n’avez rien à voir avec tout ça et puis vous êtes si gentille...

– Vous avez quel âge ?

– Question indiscreète ! Trente deux ans.

– Vous pourriez presque être ma maman. Ma maman a trente-huit ans maintenant.

– Est-elle jolie comme vous Barbra ?

– Oh, oui. Plus que moi même.

– Avez-vous essayé votre belle bicyclette bleue ? Il fait quel temps dehors ?

– Il y a plein de vent et il pleut. On est mieux ici.

– Comme vous le dites. J’aimerais bien pouvoir me promener sous la pluie et sentir le vent sur mon visage moi.

– Un jour je vous ferais aller dehors si vous voulez.

– Comment ça dehors ?

– On descend à la cave et on sort dans la crique. D’ici où vous êtes c’est facile !

– Mais on nous verra. Et vous vous retrouverez en prison aussi, punie par

votre papa.

– Vous inquiétez pas. J’ai un album qui parle des gens qui s’évadent. Il faut toujours avoir des complices. Sans complices on se fait prendre avant d’arriver au bateau.

– On dirait que le danger ne vous fait pas peur Barbra. Seriez-vous une aventurière en herbe ?

– Qu’est-ce que ça veut dire en herbe ?

– Qui ne fait que commencer.

– Moi j’ai déjà eu plein d’aventures en herbe.

– Ah oui ?

– J’ai déjà vu un vrai sous-marin !

– Dans votre crique ?

– Non elle est trop petite. Dans la mer devant nous.

– C’était dans ton album ?

– Non. Dans la mer. Tu crois que je te raconte des blagues ? Il faisait nuit et le sous-marin est venu et un ami de papa a pris notre canot jusqu’au sous-marin et il est monté dedans. Tiens, tu me crois pas ?

– Un sous-marin ne peut pas venir si près de ta maison Barbra.

– Si si, ici c’est très profond tout de suite.

– Alors c’est donc la vérité, les sous-marins peuvent venir jusqu’ici devant la maison ?

– Exact. »

Angela considérait Barbra avec un regard presque maternel. Cette fillette se trouvait entre l’enfance et l’adolescence. Son discours relevait de ces deux âges à la fois. Racontait-elle des fables ou la vérité ? A Angela de choisir la meilleure version. Celle de l’évasion ne lui aurait pas déplu bien sûr... Mais elle souhaitait avant tout protéger cette enfant des conséquences de son jeu innocent. Qui était ce père ? Un agent allemand certainement et ces histoires de sous-marin, Barbra les avait-elle inventées de toute pièce ? Possible que non. Elle décida de voir venir. Maintenant que le mince filin était lancé d’un bord à l’autre il fallait du doigté pour le hâler sans le rompre jusqu’à ce qu’une amarre plus solide puisse être hissée à bord de sa petite cellule.

« Tu devrais me laisser. Fergus pourrait bien revenir.

– Demain, je t’apporterais une photo de ma maman. Papa a un pistolet. Tu veux que je te l’apporte aussi ?

– Non. Mais je veux bien la photo de ta maman. Je suis sûre que tu es aussi jolie.

– Bon, alors à demain Angela.»

La petite fée s’évanouit comme elle était apparue. La chambre parut soudain terriblement vide.

---

*O'connell en renfort*

« Décidément ce plan ne pourra jamais réussir. Des incapables ! Voilà le mot, de parfaits incapables. Hansen ne porte aucune responsabilité dans ces loupés. C'est même le contraire. Il ne savait même pas sur qui il devait faire feu à Whitechapel et s'ils ont été coffrés à Nottingham, il n'y est pour rien non plus. Ce gars vaut dix fois mieux que n'importe lequel de vos zouaves. Le responsable de cette opération, au final, c'est quand même bien vous si je ne me trompe ? »

Face à Kramer le chef de l'antenne londonienne n'en menait pas large du tout. Leur explication au sommet se déroulait dans un somptueux appartement Londonien situé non loin de Whitehall dans le quartier de Westminster. Une plaque parfaitement lustrée apposée devant la porte indiquait aux visiteurs que le siège du cabinet d'un avocat d'affaire de renom se trouvait ici. D'épais et luxueux tapis d'orient étouffaient le bruit des pas. Les allemands avaient judicieusement choisi de s'installer dans la gueule du loup, à Westminster car les bâtiments officiels alentour représentaient le meilleur camouflage possible.

« Le sabotage avait parfaitement réussi commissaire. J'ignore pour l'instant comment ils ont pu retrouver la piste de Hansen et de Günter. Nous jouons vraiment de malchance.

– Vous jouez de malchance. Insista lourdement Kramer. C'est vous n'est-ce pas qui avez eu l'initiative de la bombe ?

– Euh, oui. Mais Hansen appuyait ce projet. Que souhaitez-vous faire commissaire avec la fille ? Nous n'étions pas au courant en ce qui la concerne. Votre officier traitant n'a jamais pris la peine de nous contacter pour nous signaler qu'il reprenait la suite avec elle. Il paraît que tout a été chamboulé au centre après notre petit pétard ? Faut-il se redéployer autour d'elle à présent ?

– Sacrifions-la s'il le faut mais ne redéployez rien du tout. Stand by en ce qui concerne le manoir comme disent les british. Elle pourrait se trouver dans une situation délicate, très délicate même, à cause de votre sabotage, car la sécurité de Bawdsey manor s'affole complètement. Son traitant n'a pas eu de nouvelles depuis plusieurs jours. Il craint qu'elle ne craque car il semblerait qu'elle soit terrorisée par tous les contrôles en cours.

– On le met sous surveillance celui-là ?

– Non. Je me charge directement de lui. Il sera maintenu sur place pour l'instant et elle aussi, si toutefois elle n'est pas arrêtée. Et il ajouta : Grâce à vos spectaculaires initiatives... »

Après un bref silence, il reprit :

« Il faut laisser passer la crise et voir après. Il reste encore une possibilité de récupérer un renseignement de premier ordre : Chain Home ! Une telle opération, ça ne se gâche pas comme ça ! Savez-vous quel travail cela nous a donné ? Votre feu d'artifice a déclenché une série de mesures qui contrariaient tous nos plans. Ni plus ni moins. Je prendrais directement les choses en mains désormais et ceci à partir d'aujourd'hui.

– Mais ? Vous ne pouvez aller vous-même sur le terrain.

– Je prendrais mes précautions voilà tout. D'ailleurs les prisonniers de Nottingham ne pourront rien avouer puisqu'ils ne sont pas au courant pour la fille. Ça nous laisse du champ libre.

– Affirmatif. Vous préférez donc que Londres passe la main ?

– Je n'ai pas dit cela mais si je le pouvais je n'hésiterais sans doute pas bien longtemps. Heureusement que les irlandais sont plus performants que vos gars. Je vous enverrais O'Connell en renfort. C'est un type cultivé et un excellent agent de terrain. Cela compensera la perte d'Hansen et de Gunter, dans un autre style cela s'entend. A l'avenir vous me rendrez compte chaque jour des nouveaux événements dont vous pouvez avoir connaissance. Et, fini les initiatives prises derrière mon dos. C'est bien entendu ?

– Vous m'auriez prévenu avant pour la fille, que votre type avait repris le contact, nous n'aurions pas été démolir cette antenne. Nous n'avons fait que suivre le plan initialement prévu. C'est clair. »

Le type, du genre pète-sec commençait à reprendre du poil de la bête. Kramer battit en retraite devant cet argument amené, il faut le dire, avec un certain à propos.

– Vous savez ce que je pense ? Oublions ça et réglons les comptes plus tard, au cas où l'opération échoue. Mais pour l'instant tout doit être mis en oeuvre pour réussir !

– Vous avez tout à fait raison commissaire et je j'espère que votre fille fera encore des étincelles, mais la pauvre, j'avoue que je n'aimerais pas du tout être à sa place ! O'Connell arrivera quand ?

– Vous en serez informé en temps et en heure. Heil !

– Heil »

---

## *La clef*

« Pas pour ouvrir un coffre-fort, certainement pas. Ce serait une clé à pompe. Il s'agit d'un vulgaire barillet à goupilles. Un nouveau système mais facile à dupliquer. Pourtant celle-ci n'est pas une copie. Il s'agit bien de la clé d'origine. Le barillet qu'elle ouvre pourrait équiper une caisse enregistreuse ou un coffret. Quelque chose dans ce genre là. Voyez-vous ?

– Pas pour ouvrir une porte alors ?

– Ce type de fermeture n'équipe jamais les portes en principe. Ce sont le plus souvent des serrures à gorges qui sont montées sur les huisseries.

– Les barilletts, c'est un truc récent ? Depuis quand cela existe-t-il ?

– Assez nouveau en effet, pas fait pour une utilisation courante.

– Merci pour vos précieuses explications. Très utiles. Vous pouvez nous laisser maintenant. Encore mille fois merci mon cher.

– Avec plaisir colonel. Si vous avez encore besoin de mes services je suis dans la maison ces temps-ci. Au revoir messieurs. »

Le serrurier quitta le bureau.

« Je n'aimerais pas être caché derrière une porte fermée en la présence de cet agent !

– Oui il paraît qu'il ouvre n'importe quoi en moins de deux minutes !

– Et nos équipes qui risquent leurs vies pour une malheureuse clé. C'est idiot finalement. Je vais me mettre à la serrurerie. Je me ferais monte-en-l'air pour occuper ma retraite prochaine dit Swatch. Si j'y arrive !

– Ne croyez pas si bien dire, cet agent était un fameux cambrioleur avant de travailler chez nous !

– Et vous mon colonel, étiez-vous chef de bande ?

– Bien vu Swatch. C'est envoyé ! Dites-moi, avez-vous donné consigne de reprendre contact avec elle ?

– Pas encore. Je laisse un peu le temps faire son petit travail de sape. Elle doit gamberger comme une folle en ce moment pour trouver une issue. Rien ne servirait de mener les choses tambour battant. Elle se trouve en équilibre instable entre son contact probable à Harwich et Tappani. Elle ne peut se confier à lui sans se découvrir tout à fait mais elle n'a pu faire autrement que de lui passer cette petite clé qui aurait inmanquablement attiré l'attention du capitaine et cela constitue désormais un aveu solide.

– Elle n'avait pas tellement le choix. Cette clé doit être sacrément compromettante pour qu'elle s'en soit débarrassée de cette façon.

– Sûr. Le sabotage nous a sacrément avantagés en déclenchant toutes ces fouilles-surprise. Sans cette improbable explosion Iversen aurait du déployer je ne sais quels talents pour obtenir cette clé. Tandis que là...

– Le grand Corneille lui-même n'aurait pas imaginé meilleure mise en scène ! Bon, eh bien maintenant, que penseriez-vous d'une petite goutte de Glenfiddish major ?

– Ça ne serait pas de refus mon colonel.

– Heureusement que mon whisky n'est pas au coffre, nous aurions du le partager avec notre ouvre-boite de serrurier ! A la vôtre mon cher Corneille.

– Santé colonel, vos compliments me touchent beaucoup mais sont encore quelque peu prématurés concernant Bawdsey manor.

– Il vous reste seulement un bon vieux coup à mettre mon cher Swatch et nous aurons fini de démanteler complètement leur réseau. Tappani fait de l'excellent travail là-bas, j'ai eu une rudement bonne idée de le mettre sur ce coup. »

Swatch avala une gorgée de travers et se mit à crachoter. Enfin il se reprit.

« Nous avons bien démonté le sien de réseau à Kiruna, voila ma foi pour lui une excellente école. N'est-ce pas sir ?

– Dieu puisse seulement vous entendre pour que nos leçons dispensées là-bas portent leurs fruits ici. Vous savez Swatch, les meilleures opérations dépendent le plus souvent de quelques petites opportunités exploitées au bon moment et d'une grande part de chance. A votre santé et à la reine Swatch !

– A notre reine bien aimée sir ! »

---

### *Visiteuse du soir*

« L'avez-vous suivi lorsqu'elle est sortie hier,

– Sous cette pluie battante ? Pas question.

– Ca fait partie de votre boulot mon vieux. Si vous ne pouviez pas assurer la filature il fallait la faire passer à l'équipe extérieure.

– Et je téléphone d'où ? Le bureau était fermé. Ils ferment tout à clé maintenant.

– Schumacher si vous n'êtes pas un peu plus imaginatif et si vous ne coopérez pas plus volontiers je serais obligé de rendre compte à Harrycot et vous savez que ça ne fera certainement pas avancer votre dossier. Que faites-vous donc à longueur de temps ? Je vous trouve toujours assis quelque part en train de lire quand ce n'est pas en train de boire. Que doivent se dire les gars de la sécurité en vous voyant à l'oeuvre ? Il serait temps de vous secouer un peu les puces mon vieux.

– Faites-le ce rapport, je m'en fous complètement ! J'ai failli laisser ma peau dans cet attentat et vous voudriez que je courre après une gonzesse sous la pluie alors que vous n'arrêtez pas de sortir avec elle. Filez-là vous-

même puisque vous y tenez tant. »

Karl s'empourprait au point que Tappani se demanda si une crise d'apoplexie n'allait pas mettre un point final à cet accès de colère. Son compagnon de mission commençait à sérieusement lui taper sur les nerfs. Il ne pourrait jamais sérieusement compter sur ce type là et dans sa situation, quel handicap ! Swatch serait mis au courant cette fois-ci et de toute façon, c'était bien de sa responsabilité de lui avoir collé un adjoind aussi lamentable.

« En tout cas elle n'a pas été en ville si vous tenez tant que ça à le savoir.  
– A Harwich alors ?  
– Exact. Pour téléphoner d'une cabine sur le port de plaisance.  
– D'où tenez-vous cette information ?  
– D'elle.  
– Et vous l'avez cru ? Mais d'où sortez-vous à la fin Schumacher ?  
– Je l'ai cru car elle n'a pas pu appeler à ce qu'elle m'a dit parce que la cabine était en dérangement. J'ai quand même donné un coup de fil à la poste pour vérifier et c'est parfaitement exact. La cabine ne marchait pas.  
– Magnifique Karl ! Quelle perspicacité ! Plutôt que d'enquêter, mon cher Karl demande à la suspecte ce qu'elle a fait ce soir. « S'il vous plait Jennifer, avez-vous appelé votre contact aujourd'hui ? Non ? Très bien merci Jennifer. Bonne nuit Jennifer ». Sombre idiot ! Demain matin je vous attends à sept heures trente au bureau. Il me faut un planton à la porte et ceci ne souffrira aucun contre-ordre. Et au plus petit retard de votre part, je vous fous un rapport carabiné ! »

Schumacher éructa ce qui pouvait passer à la rigueur pour un « Bien lieutenant » mais cela pouvait aussi bien être un gros juron prononcé entre ses dents. Tappani, lassé par son indémodable subordonné, n'insista pas, découragé. Il le regarda claudiquer le long du couloir en s'éloignant. Qu'il aille au diable !

Furieux il monta les étages, casquette sous le bras pour aller se mettre au lit. Il fit un détour par les lavabos pour faire une rapide toilette et regagna sa chambre, vaguement calmé par ses ablutions rafraîchissantes.

Jennifer attendait sur le lit, lascivement étendue et vêtue d'un simple peignoir en serviette éponge.

« Vous ! Dit-il. Ici ?  
– Ce n'est pas très correct, j'en conviens, mais personne ne m'a aperçu entrer et il faut que je vous parle ce soir absolument.  
– Ne s'agirait-il pas de cette petite clé par hasard ?  
– Je... En fait j'aurais déjà du... Enfin, je devrais la rendre à quelqu'un qui me l'a prêtée. Si je ne l'ai pas demain dernière limite, je risque d'avoir des

ennuis. Dit-elle en bredouillant. Je pensais que vous voudriez bien encore m'aider. Me suis-je trompée ?

Le peignoir avait glissé légèrement, imperceptiblement, sauf pour le regard de celui à qui était destinée cette proposition silencieuse et qui avait tout de suite compris où ils en étaient tous les deux. Légèrement déçu par la tournure, à vrai dire si peu romantique, que prenaient les événements, il s'installa sur le lit à côté d'elle... Elle utilisait une eau de toilette merveilleusement fraîche et délicieusement parfumée.

« Elle ouvre quoi ?

– Je pensais que vous ne me poseriez pas de questions. Elle ouvre tout simplement une consigne à la gare de Felixstowe.

– Pourquoi la rendre ? Qui ouvre la boîte ?

– Vous insistez !

– Oui. Pour vous sauver Jennifer. Vous ne méritez pas de mourir comme une gourde et de recevoir une balle dans la tête avant d'avoir saisi les règles les plus élémentaires de ce jeu. Il y a tant de choses que vous devriez savoir pour faire ce genre de travail et que vous ignorez totalement. La première de ces choses chérie, c'est que les « occasionnels » dans la profession que vous exercez en ce moment, sont, la plupart du temps, considérés comme du matériel consommable et jetable, et il ajouta : Après usage bien sûr. »

---

### *Deux compères*

Ce dimanche, le temps clément et d'une douceur inhabituelle invitait les londoniens à sortir en famille pour prendre l'air. Une fois franchies les limites de la banlieue, ce qui demandait quand même un certain temps, on pouvait accéder à des tas de coins charmants et les bords de la Tamise voyaient fleurir les nappes des pique-niqueurs et les chapeaux multicolores des dames. Quelques papiers gras également, abandonnés par des visiteurs peu scrupuleux, égayaient le paysage de place.

Deux hommes attaquaient de copieux sandwiches sur la berge en discutant tranquillement. Des employés de bureau probablement qui profitaient de ce week-end ensoleillé.

« Je crois que tout cela va très mal se terminer pour elle si nous ne faisons rien.

– Ecoute mon vieux, je pense avoir découvert où ils planquent le dossier

de Chain home. Si ça pouvait calmer Kramer ? C'est ce qu'ils veulent non ? Après ils lui foutraient sans doute la paix ?

– Tu veux dire que tu sais vraiment où ils le cachent ?

– J'ai visité de nuit le bureau de Watson mais il ne s'y trouvait pas. Harrycot connaît suffisamment l'oiseau pour ne pas lui avoir confié la garde de ce truc là ! Mais il y a une pièce dans les combles du manoir, très discrète, où le capitaine se rend quelquefois. La porte métallique et les précautions qu'il prend pour s'y rendre donnent à penser que le saint Graal pourrait bien s'y trouver. En tout cas, il devrait s'agir de trucs importants. Il est seul à en posséder la clé.

– Ou bien il y entropose sa réserve de Scotch. Mais comment feras-tu pour y pénétrer toi ?

– L'endroit n'est pas gardé. Il suffit de pouvoir ouvrir cette porte.

– Evident mon cher Watson. Et toi tu irais jouer les passe-muraille en nocturne dans le saint des saints ! Tu sais mon vieux qu'il y a quelques risques à prendre si tes soupçons se confirmaient. Pourquoi irais-tu entreprendre une chose pareille ? Pour les beaux yeux de Jennifer ? Ce n'est quand même pas pour le grand Reich et le chancelier Adolf ?

– C'est mon problème.

– Si tu mettais la main sur ce dossier, me le remettras-tu ? Il vaut mieux que Kramer pense que c'est moi qui l'ai réceptionné. Ensuite, il faudra mettre Jennifer à l'abri. Je lui dirais qu'elle me l'a remis et je pourrais ensuite négocier quelque chose avec lui.

– Et quoi donc ?

– Si ton plan fonctionne, je t'affranchirais. Tu pourrais sans doute aussi m'aider pour ça. Mais il faut d'abord que l'on mette la main sur ce putain de dossier.

– Bon. Par la même occasion informes Kramer qu'il doit laisser tomber la consigne à la gare. Ça sent le moisi de ce côté là et si les british découvrent quelque chose ils sonneront la charge et tout notre plan tombera à l'eau. Il vaudrait mieux utiliser un bateau de plaisance comme relais avec les gars de Kramer. Il y en a suffisamment à Harwich pour que personne ne remarque quelques visites discrètes à bord de l'un d'eux.

– Le temps d'en trouver un à louer et tu seras mis au courant par la serveuse de notre pub à Cambridge. Je lui ferais passer un petit mot à double sens !

– Il suffit que je puisse y trouver le nom du bateau et le numéro de l'anneau.

– Sois prudent. Si tu réussis je devrais mettre au point rapidement un plan de retraite pour ta petite Jennifer car Harrycot pourrait bien lui mettre la main au collet un de ces quatre, et si elle avoue quoi que ce soit... Elle croupira vingt ans en prison. Surtout si leur fameux plan a disparu !

– Surtout pas de ça ! Je ne prendrais que des photos. J'ai ce qu'il faut.

Ayant terminé leurs sandwiches, ils ramassèrent scrupuleusement les emballages et laissèrent la place aussi nette que s'ils ne s'étaient jamais rencontrés à cet endroit.

---

## *La tuile*

Saucissonné sur une chaise métallique, Fergus commençait à trouver que le temps ne passait pas assez vite à son goût. Ses jambes et ses poignets douloureux lui rappelaient cruellement que plusieurs heures s'étaient déjà écoulées depuis qu'il avait été ligoté ainsi. Un bâillon serré l'empêchait de respirer convenablement et son vieux cœur commençait à cogner de façon inquiétante lorsqu'il entendit du bruit provenant de l'entrée.

O'connell défit son pardessus tranquillement et accrocha son chapeau à une patère. Il revenait à Dun Laoghaire pour prendre toutes les dispositions relatives à son prochain départ pour Londres. Ah, cette splendide demeure, si tranquille, allait bien lui manquer ! Les embarras londoniens et l'atmosphère irrespirable de la capitale ne l'inspiraient pas du tout. Rendu sur le pas de la porte du salon, il s'arrêta net, subitement figé par ce qu'il apercevait.

S'aidant d'un canif qu'il portait toujours sur lui, il défit rapidement les liens du malheureux majordome et sans prendre garde à l'état de grande faiblesse de ce dernier, il se mit à le secouer comme un prunier.

« Ou sont les autres ? Qui vous a ligoté ? Répondez Fergus.

– Fê... Fête de... Saint... Saint Patrick !

– Au village ?

– Oui. Tous.

– Ma fille ?

– Je ne sais pas monsieur.

– La prisonnière ?

– Je n'ai rien pu faire, elle était armée. J'ai entendu le moteur du canot.

– Combien de temps ?

– Trois heures ou trois heures et demie monsieur. Je ne saurais dire exactement.

– Et mon frère nom d'un chien ?

– De sortie à Dublin avec votre belle-soeur. »

La tuile. La vraie. Il fallait que cela soit arrivé justement maintenant. Un nuage de cendres noires assombrit d'un coup ses pensées. Comment aller expliquer au commissaire Kramer le magnifique exploit réalisé par son

personnel en son absence ? Comment avait-elle pu s'enfuir ? Autant appeler aussitôt Dublin. Si en plus sa fille avait été prise en otage, la catastrophe serait complète car Kramer ne négocierait certainement pas.

« Oui, monsieur le consul s'il vous plaît. Allo ! Oui, oui, monsieur, c'est bien ça ; je dois vous rencontrer pour une question assez urgente. S'il vous plaît ? Comment ? Oui, ce soir... Dix neuf heures trente. Pas plus tôt ? Seize heures ? Parfait. Merci beaucoup. A tout à l'heure monsieur le consul. Mes respects monsieur. »

Ils ne disposaient d'aucun moyen pour effectuer des recherches en Irlande. L'affaire se présentait décidément très mal. On ne peut plus mal même. Il pourrait quand même déclarer la disparition de sa fille à la police locale. On ne savait jamais ? Quels abrutis quand même ! Lui qui pensait que son antenne avait héritée des meilleurs agents... Tout ça allait faire un bien vilain grabuge. Tant pis pour eux.

Fergus, allongé sur le sofa récupérait plutôt lentement. Il ne réussit pas à se souvenir s'il avait perçu les bruits de l'évasion avant qu'on l'ait neutralisé. La serrure de la porte de la chambre pendait, les vis arrachées. Le dormant portait des traces de pied de biche ou de gros tournevis. Elle avait bien été fracturée de l'intérieur, sans erreur possible. Alors, avec quoi Angela avait-elle pu faire ces dégâts ? Et le flingue, le canot ? Elle devait forcément savoir tout ça avant de tenter son coup. Non ?

Il jeta un rapide coup d'oeil dans la cassette qui contenait l'argent liquide de la maisonnée : Vide, évidemment. Elle avait même été jusqu'à rafler toute la menue monnaie.

O'connell dévisagea soupçonneusement le vieux majordome. Une trahison ? Avait-il eu sur le retour une petite faiblesse pour une jeune beauté ? Monté une mise en scène ? Aurait-il malgré tout, laissé partir Barbra en se faisant le complice d'Angela ? Cela paraissait assez improbable. Mais le choix du moment le plus favorable pour s'évader et l'outillage utilisé signait évidemment une complicité dans les lieux.

Après tout, Fergus pourrait très bien porter le chapeau. Une victime expiatoire s'imposait dans des circonstances pareilles. Sous le prétexte de l'emmener se reposer en attendant le médecin, il le conduisit à l'étage inférieur et le boucla sans autre forme de procès. L'assurance Fergus, pour les gros ennuis qu'il allait devoir affronter dès demain à Londres, protégerait peut-être un petit peu ses arrières. Lui, qui avait été si bien noté jusqu'ici ! Sa cote d'amour allait bientôt faire un sacré plongeon. Quelle merdouille ! Une brassée de jurons énoncés en bon Irlandais lui vint aux lèvres.

Pourtant, le vieux majordome avait toujours été son plus fidèle collaborateur

et l'avait tiré du guêpier plus d'une fois. Mais O'connell, l'agent du SD, ignorait ce genre de scrupules lorsque sa sécurité personnelle en dépendait.

C'est à ce moment que les employés « maison » réintégrèrent joyeusement le logis, encore grisés, mais pas pour longtemps hélas pour eux, par l'ambiance bien arrosée de la fête.

---

### *La réserve de whisky*

Le cliquetis d'un gigantesque trousseau de clés évoquait, dans le silence de ce couloir obscur, les innombrables clochettes de la transhumance des moutons en Lozère. Quoique des sonnailles auraient peut-être, tout compte fait, tintées plus discrètement. Assise sur un tabouret, emprunté sur place, une ombre s'évertuait à crocheter une petite porte métallique à l'aide de son volumineux attirail de serrurier.

Mais à l'observation, on se rendait vite compte que ce n'étais pas un véritable serrurier. La pauvre fermeture en vit de toutes les couleurs avant d'envisager la reddition comme étant la solution la moins douloureuse pour elle. Enfin, la porte s'ouvrit, grâce à l'une des clés de l'énorme trousseau, dévoilant un réduit sans électricité, où le ménage n'avait certainement pas été fait depuis fort longtemps comme en témoignaient les innombrables toiles de tégénaires déployant leurs pièges collants et poussiéreux dans tous les coins.

Des pas résonnèrent soudain dans l'escalier qui menait aux combles. Quelqu'un montait ! L'ombre éteignit sa lampe électrique en un clin d'oeil et referma vivement la porte sur elle. Elle se trouvait maintenant enfermée à l'intérieur du petit local. Prise au piège. Par un réflexe salvateur, notre ombre eut la présence d'esprit d'introduire silencieusement la clé ad-hoc de son côté de la serrure et de l'y laisser. A son front, une petite sueur glaciale commença à perler.

Les pas se rapprochèrent puis s'arrêtèrent, légèrement hésitants, à la hauteur de la porte. Le silence se fit un moment. Le capitaine sorti une grosse clé de sa poche et essaya, évidemment sans succès, d'ouvrir le battant. Un grognement de contrariété traversa le panneau et l'ombre se figea de l'autre côté dans un silence sépulcral. Puis le capitaine après

une nouvelle tentative tout aussi infructueuse prit finalement le parti de s'éloigner en bougonnant et ses pas, de nouveau, se firent entendre dans l'escalier. Au bout d'une petite éternité, l'ombre ressorti du local, une bouteille de whisky à la main. Ses cheveux ressemblaient à ceux du roi Neptune, les toiles d'araignées remplaçant les algues pour cette occasion un peu particulière. L'homme était en nage. Il referma soigneusement la porte et introduisit calmement un gros cadavre de scarabée qui pendait au bord d'une toile dans le trou de la serrure. Puis il redescendit à son tour les escaliers en serrant le trousseau contre lui pour l'empêcher de tintinnabuler. Sa physionomie affichait en redescendant un bien énigmatique sourire.

---

### *Voyage en Angleterre*

Barbra savourait un imposant gâteau à la crème à la façon d'un grand fauve attaquant une antilope fraîchement chassée. La crème s'épandait généreusement sur ses petites joues roses.

« On dirait que tu avais un petit creux Barbra ?

– Humpf, répondit l'intéressée sans lâcher sa proie.

– Tu passeras te rincer les mains et la figure aux toilettes avant qu'on parte ma chérie.

– On part pour où ?

– Prendre le ferry.

– Le ferry pour aller en Angleterre ?

– Oui pour commencer. Il ne faut pas s'attarder ici plus longtemps.

– Mais tu peux pas y aller. T'as pas de passeport et moi non plus. Papa, lui, a toujours plein de passeports à la maison. On aurait du en prendre un peu.

– Ecoute, tu as mille fois raison mais il faudra se débrouiller cette fois pour monter à bord sans passeport. Une fois en Angleterre, je pense pouvoir m'arranger. Ne crains rien ma chérie, tout ira très bien.

– Une complice en herbe ne doit jamais avoir peur Angela ! J'irais avec toi en Angleterre et même encore plus loin si tu veux. »

Il y a de nombreuses façons de voyager. A bord d'un ferry, il faut généralement acheter un billet, passer le contrôle, voir quelquefois aussi passer par la douane pour effectuer la traversée. Mais ne perdons pas de vue qu'Angela vivait auparavant de ses charmes à Hambourg, le deuxième port d'Europe derrière Rotterdam. Evitant la surveillance probable que

les services secrets allemands n'avaient sûrement pas manqué de mettre en place à l'embarcadère, elle entraîna Barbra vers une petite passerelle discrète située vers la poupe et par où transitaient les membres du personnel. Cette ravissante maman si angoissée et si seule trouva rapidement une bonne âme pour les faire pénétrer dans cette arche de Noé sans leur poser de questions malvenues. La bonne âme, ayant prit l'apparence d'un jeune matelot sympathique, les entraîna par une coursive de service jusqu'au troisième pont inférieur, celui du parking des camions.

« Surtout ne vous montrez-pas et ne faites aucun bruit ! Je repasserais vous apporter quelque chose à manger et à boire ce soir après mon quart. »

Puis le marin disparu.

Dissimulés sous la bâche d'un antique poids-lourd Somua, les deux amies s'installèrent confortablement pour le voyage, la petite tête de Barbra bien calée sur les genoux d'Angela. Les traits séraphins de la fillette se détendirent peu à peu au fur et à mesure que le sommeil l'envahissait. Il faut dire que cette journée, pleine de péripéties, plus aventureuse les unes que les autres, l'avait complètement épuisée. L'ex prisonnière, contemplait avec émotion cette enfant endormie au point qu'elle n'osait plus changer la position de ses jambes de peur de la réveiller.

Franchie la mer d'Irlande, Angela allait pouvoir rejoindre l'Angleterre en femme libre, ou enfin presque, car il lui fallait dorénavant assumer ses nouveaux devoirs maternels. Allait-elle raconter son incroyable histoire dans le premier commissariat venu ? Son ignorance des réseaux du colonel Harrycot était totale. Sous la bâche protectrice ses pensées voguaient vers Liverpool. Qu'y feraient-elles ? Vers qui pourraient-elles se tourner ? Il faudrait en premier lieu franchir les bureaux de l'immigration. Toutes ces questions qui l'assaillaient lui donnaient le tournis après ces longues journées passées dans sa chambre de Laoghaire l'esprit complètement vide. Elle commença à ressentir la faim et son abdomen gargouilla, sans que ce léger bruit ne perturbe le profond sommeil de la petite marmotte qui dormait sur ses genoux.

---

## CHAPÎTRE SEPTIEME

---

### *Un message très attendu*

Kramer et O'connell se taisaient. Après la violente discussion qu'ils avaient eue, chacun d'eux essayait de retrouver son calme. L'heure n'était plus aux polémiques ni aux menaces de sanctions. Cette partie là était réglée. Il était nécessaire à présent de songer à l'action. Le contact de Jennifer venait d'informer le réseau de Londres que « le toréro avait reçu les deux oreilles et la queue ». Kramer avait bien cru un moment que sa mission ne réussirait jamais. Pourtant la formule consacrée était bel et bien arrivée. Le projet Chain home n'aurait bientôt plus de secret pour ses services. Les détails viendraient en temps et en heure éclairer sa lanterne sur les modalités de l'opération et sur son heureux dénouement. En principe, les anglais devaient encore tout ignorer de la fuite, même s'ils avaient eu quelques soupçons à propos de leur agent Jennifer. Cette affaire, à condition que tout ce termine bien comme prévu, serait décidément un fort joli coup à inscrire au palmarès du commissaire !

La partie pourtant, malgré la jubilation intérieure de Kramer, n'était pas encore jouée. Le dossier secret n'aurait terminé son parcours que lorsqu'il serait en lieu sûr dans le coffre de l'AMT en Allemagne qui le transmettrait à l'Abwehr. Restaient encore, malgré tout, quelques menus détails à traiter.

« O'connell, je vais vous donner une bonne occasion de faire un peu oublier cette très regrettable évasion et de nous montrer vos immenses talents. Je peux vous parler sans faire de mystère puisque vous êtes au courant des grandes lignes de ce dossier. Nous sommes encore loin d'en avoir terminé avec cette opération car il faut d'abord que nous récupérions les plans. Ensuite, lorsque nous aurons en main le dossier du projet Chain home, il nous faudra encore procéder au nettoyage de rigueur dans cette sorte d'affaire et supprimer nos traces.

– De quelles sortes de traces voulez-vous parler commissaire ?

- Je veux parler de certains témoins qui pourraient se révéler une menace à posteriori pour votre antenne.
- La fille du manoir de Bawdsey par exemple ?
- Exact mais il faut d’abord récupérer le dossier et puis se débarrasser également du contact de la fille.
- L’officier traitant ? Demanda O’connell qui sentit une boule d’angoisse grossir au fond de sa gorge.
- Ce n’est pas un officier. Il ne fait pas partie des effectifs de l’antenne, rassurez-vous ! »

Son regard gris vrilla la pupille de son interlocuteur. Il reprit :

« Vous disposerez de quarante-huit heures en tout pour agir après la récupération du dossier. Ce n’est certes pas beaucoup mais nous ne devons pas perdre un seul instant car les choses peuvent aller très vite maintenant dans le bon ou le mauvais sens.

– Alors il me faudra toute l’équipe à disponibilité commissaire.

– Vous l’aurez. Autre chose. Vos opérations doivent se dérouler dans la plus grande discrétion, cela va sans dire. La noyade accidentelle me paraît appropriée. Il ne faut surtout pas mettre la puce à l’oreille des anglais qui ne sont pas censés savoir quoi que ce soit. Je pense que nos « ex » agents doivent disposer d’un bateau à Harwich. Le traitant m’avait demandé une avance pour cela. Par contre nous ignorons son nom et le numéro de son anneau. Vous tâcherez de le localiser. Ensuite, à vous de jouer.

– Je vais immédiatement prendre contact avec la cible commissaire, enfin, dès que vous m’aurez expliqué comment il faut procéder pour le faire. »

---

### *La souricière*

O’connell n’eut aucun mal à repérer la minuscule vedette sur le port de Harwich. La capitainerie lui fournit le renseignement dont il avait besoin sans faire de difficulté car il connaissait la date à laquelle le « traitant » Charlie avait fait sa demande de fonds auprès de Kramer pour louer ce bateau. Un nouvel amarrage avait bien été attribué vers cette date et comme c’était le seul pour le mois, l’affaire se présentait bien.

Une souricière fut mise en place et les hommes de l’ombre se répartirent les postes d’observation et programmèrent les relais à assurer. O’connell coordonnait l’opération en maestro confirmé. Il n’y avait plus qu’à attendre

sans se faire repérer.

La consigne de la gare risquant d'avoir été mise sous contrôle par les anglais ne pouvait plus être utilisée. On la surveillait très discrètement quand même au cas où un éventuel dépôt aurait lieu mais il était rigoureusement interdit de prendre le risque de s'en approcher.

Malgré les infinies précautions prises par les hommes du SD, leur nombre important, dans de petites villes comme celles-ci pouvait facilement attirer l'attention. Swatch justement, alerté par Tappani au sujet de la clé de la consigne avait lui aussi garni les hôtels du coin de nouveaux estivants, quelquefois même accompagnés de leurs épouses. Les petites villes de Felixstowe et Harwich, indifférentes à ces mystérieux préparatifs continuaient de vivre tranquillement au rythme des vacances et d'une météo ensoleillée. Le ferry affichait complet à chaque traversée et les « Fish and chips » y faisaient plus que jamais le bonheur des dîneurs.

Cependant les attributs tant attendus du toro, à savoir les deux oreilles et la queue annoncés par le message de victoire, se faisaient attendre. Que ce soit à la consigne de la gare ou à bord de la vedette de plaisance « Kind Nelly », repérée par O'connell à Harwich, personne n'avait encore pointé le bout de son nez. Charlie ne donnait plus de nouvelles. Visiblement, il y avait de la méfiance dans l'air...

---

### *Préparatifs difficiles*

« Comment ça en personne ?

– Parfaitement, et seul.

– C'est extrêmement risqué Charlie, vous n'y pensez pas et puis, vous devez savoir qu'il n'est pas recommandé de sortir sans aucune couverture pour quelqu'un comme moi.

– L'endroit est suffisamment sûr pour que vous vous y risquiez sans problème commissaire. Lorsque nous nous serons mis d'accord sur le mode opératoire, je vous révélerais la date et le lieu de la remise du dossier Chain Home. Mais il faudra tenir vos engagements. Je tiens à vous prévenir que vous n'aurez pas l'initiative sur ce coup là. Il vous faudra respecter mes volontés à la lettre si vous tenez à récupérer ce dossier. C'est assez clair j'espère ?

– Il n'y a aucune raison pour que ce ne le sois pas. Mais l'endroit est

vraiment mal choisi, si près du centre de la RAF. C'est de la pure folie ! Plutôt vers Felixstowe non ? Ou bien Harwich ? Je serais tenté de croire que vous ne me faites aucune confiance Charlie. Je suis pourtant bien plus expérimenté que vous pour ce genre de truc. Et puis, ma parole d'officier devrait vous suffire, si toutefois vous étiez un véritable gentleman, pour ne pas tomber dans cette paranoïa ridicule.

– N'insistez pas. Vous connaissez comme moi l'enjeu.

– Bien. Alors quel jour et à quelle heure proposez-vous la rencontre préliminaire ?

– Dans deux jours, je vous préciserai l'heure au dernier moment.»

Charlie raccrocha.

Kramer, sans laisser rien paraître comme à son habitude, bouillait intérieurement. Charlie avait raison : Il n'avait pas l'initiative sur ce coup. Mais ce petit con ne perdait rien pour attendre. Son heure viendrait. L'essentiel consistait à mettre la main sur « Chain home », que ce soit dans deux jours ou dans un mois. Kramer était prêt à avaler les plus grosses couleuvres de la création pour en arriver là. Il en avait déjà roulé tant et plus durant sa carrière de ces petits malins, qui pensaient le berner lui Kramer, au jeu du chat et de la souris. Il était persuadé que le lieu de la rencontre allait encore changer au moins une fois, si ce n'était pas deux, d'ici deux jours. Mais qu'importe, il pensait pouvoir redéployer son dispositif rapidement. Installer un piège ne posait aucun problème pour un vieux routier comme lui. Non, le vrai problème était ailleurs. Mais il était malheureusement de taille.

O'connell ne le décevait pas. Il avait organisé sa souricière sur le port avec une grande efficacité et savait réagir rapidement au moindre événement. Il faut dire que sa motivation à revenir dans le clan des bien-notés de l'antenne lui donnait une belle l'énergie. Avec cet atout dans sa manche Kramer, jusqu'ici, n'avait pas eu une seule fois à se compromettre sur le théâtre des opérations et pouvait rester tranquillement en coulisse grâce au talent et à l'efficacité de son second. Pour conclure cette saga, et après tant de péripéties, rien ne servirait de vouloir précipiter le dénouement. Tout se jouerait vraisemblablement dans les dernières minutes. Et c'est à ce moment là que l'on pourrait voir le commissaire Kramer à l'ouvrage.

Il lui faudrait sans doute risquer sa vie pour réussir ce tour là, il ne l'ignorait pas, mais cela ne lui déplaisait pas forcément. Un joueur quand il dépose sa propre peau sur le tapis vert s'attend à éprouver des sensations exceptionnellement fortes !

En attendant son équipe battait la semelle sur place et commençait à trouver le temps long. Dans ce métier, les planques trop longues perdent en efficacité.

Il fit passer à ses troupes à Felixstowe et à Harwich la consigne de ne plus bouger jusqu'à nouvel ordre. Cela faisait penser au fameux « FOMEC + B » des commandos. (Forme - Ombre - Mouvement - Eclat - Couleur + Bruit). Tout ce qu'il est nécessaire de neutraliser pour ne pas se faire repérer. Cette consigne ne déclencha pas, à vrai dire, l'enthousiasme général. Pour ce qui est de Jennifer, on l'abandonna momentanément à son triste sort en espérant qu'elle sache détourner habilement les soupçons éventuels de Harrycot.

---

## CHAPÎTRE HUITIEME

---

### *Patate chaude*

Ronald Smith, chief inspector de Scotland yard triait un monceau de paperasses qui patientait depuis quelques jours sur son petit bureau car il venait de revenir d'un colloque d'Interpol à Bruxelles et avait accumulé beaucoup de retard dans le dépouillement du courrier. Après ces quelques journées passionnantes, logé comme un nabab et nourri comme un roi, le retour au bercail et la corvée de l'épluchage du courrier le rendaient plutôt morose. Les conséquences sur le plan hépatique de son séjour bruxellois n'y étaient pas étrangères non plus. Il s'attardait sur quelques avis de recherche sans grand intérêt, des malfrats archi connus qui souffraient de bougeotte chronique pour échapper à la justice, des trafiquants d'héroïne et leurs malheureux passeurs, des histoires de traite des blanches et tutti quanti, lorsque son attention fut attirée par un truc sortant de l'ordinaire. Une jeune femme, arrêtée au débarcadère à Liverpool sans passeport ni carte d'identité et affirmant être hambourgeoise, prétendait avoir été séquestrée en Irlande près de Dublin par des espions nazis ! Accompagnée d'une petite fille sans papiers également qui avait formellement reconnu être la fille de l'un de ces espions ! Le rapport de Liverpool n'indiquait pas qu'il s'agisse d'un canular ou d'une folle. Il préconisait de vérifier sans ajouter d'autres commentaires. La bonne vieille procédure de base pour se débarrasser de cette patate chaude sans se mouiller.

Une affaire qui allait lui permettre d'occuper sa matinée et d'oublier Bruxelles, Interpol et son foie. Il consulta son calepin jusqu'à ce qu'il tombe sur le poste intérieur d'un de ses vieux collègue du Yard qui travaillait au secrétariat du commissioner.

« Hello Peter ?

– Ronald ? Pas possible ! Tu es toujours d'attaque après cette vilaine affaire des diamantaires d'Anvers vieux ?

– Affaire éclaircie et classée je te confirme. Je t'appelle pour un drôle de

truc. Rien à voir avec ça. Toi qui avais tes petites entrées avec certains gars du SIS, tu pourrais peut-être m'aider. Il s'agit d'une bonne femme à Liverpool, arrivant d'Irlande où elle aurait été enlevée par des espions allemands !

– Joli scénario en effet. Et tu y crois toi ?

– A vrai dire... Ce n'est pas ma tasse de thé ces histoires là, tu comprends ? Et ça ne concerne pas Interpol non plus.

– Que voudrais-tu que je fasse ma vieille ?

– Contacter un de tes types et qu'un responsable de chez eux me rappelle. Je lui passe le rapport et pour moi je classe ! Après ils se débrouillent au SIS avec la hambourgeoise.

– Et toi tu m'invite au King's club après ça ? Cela va de soi.

– Non mais mon club te conviendra tout aussi bien vieux radin.

– Qui est radin ? C'est plutôt toi vieille pétroleuse.

– Bon, alors tu as compris le topo ? Rappelle-moi dès que tu as du nouveau. Tchao vieux.

– Sois sans crainte Ronald, je m'en occupe !»

Le *chief inspector* raccrocha et recula sa chaise contre le mur. Si l'immigration à Liverpool avaient pris la peine de transmettre ce dossier c'était sans doute à cause de son originalité. La vérité ne s'invente pas et prend parfois des contours étranges. Contours qui possèdent la faculté de chatouiller le nez des policiers consciencieux.

---

### *Le vieux donjon*

A Glasgow le colonel Harrycot avait aussi le nez qui le grattait mais cette sensation n'avait rien d'agréable. Il arpentait son bureau à grandes enjambées, raide et cassant, tout en ronchonnant comme un vieux sanglier. Tappani se tenait adossé au mur et Jennifer, sur sa chaise, tenait le rôle peu enviable de l'accusée.

« Jennifer, vous êtes dès à présent retenue sous le chef d'accusation d'espionnage militaire et de détournement de documents et de matériel appartenant à la couronne. Vous pouvez vous taire et protéger votre employeur mais vous devez savoir que dans ce cas et vu les circonstances internationales, votre peine se verra sans doute considérablement aggravée et par conséquent très lourde. Vous êtes encore bien jeune mon petit. Souhaitez-vous réellement croupir vingt longues années dans l'une des prisons de sa majesté ?

– J’ignore tout de ce dont vous me parlez monsieur. »

Tappani intervint :

« Votre défense ne tiendra pas deux heures Jennifer. Je vous conjure de dire ce que vous savez. Nous ne pensons pas, le colonel et moi, que vous soyez autre chose que la victime d’une manipulation. Il est encore temps de retirer votre doigt de l’engrenage mais si vous persistez dans le déni stupide de faits qui sont désormais avérés, vous allez payer la note à la place des autres. Et elle sera salée. Donnez-nous le nom de votre contact, comment l’approcher et dites nous aussi ce que vous lui avez remis. C’est tout. Le fil de notre enquête passe immanquablement par la voie de vos aveux Jennifer. Ne pensez pas vous en sortir en niant en bloc. Nous en savons hélas bien trop sur vos agissements ! Le dossier Chain home vous perdra chère amie si vous ne saisissez pas immédiatement la perche que le colonel a la mansuétude de vous tendre. »

Elle regarda le « traître » sans se gêner pour laisser voir une expression de dégoût sur sa figure. Une manipulation ? Il disait vrai son beau lieutenant. Ils l’avaient tous manipulé tandis qu’elle se prenait pour la nouvelle Mata Hari de Bawdsey manor et à présent ils se proposaient de la briser, tout simplement. Ils en avaient d’ailleurs les moyens. Ils avaient surtout le pouvoir. Ce satané pouvoir qui peut faire basculer une vie à jamais et contre lequel on ne peut rien faire lorsqu’on se trouve aussi démuni que cette jeune idiote sans alliés et sans défense.

Harrycot soupçonnait Tappani de faire preuve de faiblesse eu égard aux charmes de la demoiselle. Il entreprit de reprendre lui-même l’interrogatoire.

« La planque du capitaine a été visitée. C’est vous qui avez ouvert la porte et coincé la serrure avec un hanneton ?

– Mais je vous assure dit-elle, ce n’est pas moi !

– Que faisait la liste des effectifs dans votre bureau ?

– Watson l’avait oubliée.

– Pourquoi alors avoir attendu la visite de Georges Butterley pour la restituer ?

– Franchement, je ne pensais pas...

– Suffit rugit le Vieil Harrycot, ma pauvre fille, vous êtes encore plus stupide que je ne le pensais. Et la clé, hein ? La petite clé ! C’était celle de votre ceinture de chasteté peut-être ? »

Puis se tournant vers le planton :

« Menez-là sous le donjon. Elle y sera au frais pour réfléchir.

– Sous le donjon colonel ? Mais on n’y met jam...

– Suffit rugit-il plus fort, emmenez-là et pas de discussion.

– Bien colonel »

Les talons claquèrent comme un coup de fouet et Jennifer disparu avec son gardien. Harrycot, rouge pivoine, reprenait sa respiration, perturbée par l'entêtement déraisonnable de cette jeune écervelée. Cela l'avait énervé au plus haut point, jusqu'à lui faire oublier de se verser un glass de son remontant favori.

« Je n'arrive pas à piger pourquoi elle s'obstine. Ou alors ils ont sur elle des moyens de pression considérables ?

– Je ne le pense pas. Elle est trouillard, c'est tout. Elle avait peur d'espionner, maintenant elle a peur d'avouer. Et elle ne fait plus confiance à personne.

– Elle aurait du s'y prendre avant ! Cette imbécile nous pose un sacré problème. Nous n'avons guère de temps devant nous pour boucler cette histoire à Bawdsey.

– Et si elle protégeait un homme qu'elle aime ?

– Tout est possible avec elle. Mais prendre vingt ans par amour, je ne l'en crois quand même pas capable. D'ailleurs nous allons bien voir après-demain l'effet que lui aura fait le sous-sol du donjon. Je parie que durant les prochaines quarante-huit heures elle n'appréciera pas à leur juste valeur les charmes authentiques du moyen-âge écossais ! »

Le planton avait conduit Jennifer, conformément aux ordres, dans ce que l'on nomme un « cul de basse-fosse », sombre, froid et humide. La saleté repoussante des lieux n'arrangeait rien et quelques rongeurs intrépides traversaient la cellule de temps à autre sans paraître effarouchés. Lorsque son gardien s'éloigna, un silence mortel tomba sur cette atroce prison et la malheureuse en pleurs se blotti dans un coin. Les murs suintants lui renvoyaient l'écho effrayant de ses hoquets, ce qui la faisait pleurer encore d'avantage. Elle grelottait.

Les heures s'écoulèrent lentement mais les lieux étaient si sombres que toute notion du temps et d'heure était exclue. Aucune ouverture ne permettait de savoir s'il faisait jour ou non. Une nuit passa, puis une journée, puis une autre nuit sans qu'elle ne s'en rende compte et sans que personne ne vienne lui apporter sa pitance. Sa réclusion dans ce caveau lui paraissait interminable et son espoir de se sortir de là s'amenuisait de plus en plus dans son esprit. Passant soudain de la prostration complète à la plus grande agitation, et, émergeant brusquement d'un horrible cauchemar, elle poussa un hurlement si déchirant qu'il éveilla quelque part au-delà de ces murailles épaisses un écho imperceptible, suivi quelques minutes plus tard par un bruit de pas. Quelqu'un répondait enfin et venait vers elle ! Un cliquetis sonore débloqua bientôt l'huis et le gardien, découvrant la jeune femme à moitié inanimée sur le sol glacé, ne put s'empêcher de penser que Harrycot était un salaud.

## *Angela retrouvée*

« Alors mon lieutenant, ces vacances à Glasgow ?

– Vous parlez de vacances Karl ? Qui vous a dit que j'étais en vacances ? Encore une de vos inventions à la noix. »

Ces derniers temps, les rapports du lieutenant avec Schumacher s'étaient un peu tendus.

« Excusez-moi, j'avais cru comprendre que vous partiez avec Jennifer ?

– C'est parfaitement exact. Mais le mot « vacances » n'est pas le terme approprié. Je pense d'ailleurs qu'elle aurait nettement préféré partir en vacances, comme vous dites, à ce qui l'attendait là-bas. Pauvre petite Jennifer.

– Y a-t-il du nouveau pour nous ? J'en ai assez d'être ici. Rien ne bouge et mon dos me fait souffrir.

– Plus que du nouveau, de l'incroyable ! Vous souvenez-vous de votre vieille copine de Hambourg, Angela ?

– Si je m'en souviens ! La vache ! C'est à cause d'elle que j'ai eu tous ces emmerdements là-bas en Allemagne. Je ne suis pas près de l'oublier celle-là.

– Elle vient de refaire surface. Une vérification de routine à faire pour le compte de Scotland yard qui avait procédé à son interpellation à Liverpool où elle se déplaçait sans papiers sur elle. Elle a finalement échoué dans nos locaux à Glasgow où je l'ai tout de suite reconnu. Il est impossible de l'oublier lorsqu'on l'a vue, ne serait-ce qu'une seule fois. Elle arrive d'Irlande.

– D'Irlande ! Vous allez prévenir votre neveu ?

– Ne compliquons pas les choses Karl. Je verrais ça après l'opération Chain home. Il ne manquerait plus qu'il rapplique maintenant celui-là ! Il aura bien le temps de revoir sa chère, je dirais même sa très chère Angela.

– Que faisait-elle en Irlande ? Je pensais qu'elle avait été internée en Allemagne.

– Prisonnière des nazis à ce qu'elle raconte. Une fable rocambolesque. Elle aurait été transférée là-bas depuis son camp d'internement près de Hambourg. Apparemment, il y a du vrai car le service à quand même expédié un enquêteur à Dun Laoghaire. Il y a une propriété là-bas qui correspond à ce qu'elle a raconté. Elle a voyagé avec une petite fille très gentille qui se nomme Barbra. Reste à piger pourquoi les allemands l'auraient amené en Irlande. Ca, c'est un mystère aussi épais que le Fogg londonien des mauvais jours. »

Schumacher revint à la charge :

« Un mystère oui, son roman d'espionnage me semble assez tarabiscoté. Mais y a-t-il du nouveau, pour nous lieutenant. Je veux dire pour Chain home ?

– Swatch a posté l'équivalent d'une division d'infanterie en ville et sur le port, mais jusqu'à présent sans résultat. La consigne de la gare n'a rien donné non plus. Tant que Jennifer n'aura pas craché le morceau nous devons attendre.

– J'espère qu'on n'ira pas jusqu'à la torturer ?

– Karl, auriez-vous une âme de séraphin dissimulée sous votre uniforme ? Souvenez-vous qu'il s'agit d'une suspecte et que vous faites quand même partie, depuis peu il est vrai, du corps d'élite des parachutistes.

– Et alors je devrais être quoi, un tortionnaire ? C'est ça ?

– Rassurez-vous Karl, elle ne sera pas torturée. Mais elle risque de porter le chapeau si elle refuse de parler et ce ne sera pas beaucoup plus enviable pour elle. »

Le service du brigadier Schumacher touchant à sa fin, celui-ci profita de l'occasion pour demander la permission à son supérieur de partir plus tôt.

« Allez-y si vous voulez. Et si vous entendez quoi que ce soit, même le plus anodin des bavardages, rapportez le moi illico car pour le moment nous sommes encore et toujours bredouilles.

– Ah, j'y pense puisque vous en parlez. Le serrurier est venu car la porte de la réserve du capitaine était bloquée par un gros hanneton coincé dans le fond de la serrure. Ca à fait marrer tout le centre.

– La réserve ?

– Oui, ben pour son whisky. Là haut sous les combles. Il s'y rend chaque soir.

– Savez-vous si on lui a volé quelque chose ? Dit vivement Tappani.

– Oui une bouteille. C'est lui qui me l'a dit. Du scotch hors d'âge.

– Nous étions déjà au courant Karl.

– Alors pourquoi me le demander si vous êtes au courant ?

– Pour rien. Pour rien du tout. Bonsoir Karl.»

---

### *Kramer s'impatiente*

« Vous vous rendez sur la jetée des amarrages de plaisance. Anneau huit. Là vous grimpez à bord de la vedette « Kind Nelly » et vous attendrez sans vous montrer. Le roof n'est pas cadénassé. Attention ! Je n'aurais rien avec moi. Inutile de fantasmer Kramer... Je vous rejoindrais à bord et je vous indiquerais la marche à suivre pour la suite. Il faudra que vous apportiez cinq-cent livres avec vous.»

Un déclic. On avait encore raccroché.

Ce petit salaud le menait en bateau avec ses rendez-vous. On pouvait le dire ! Trois fois déjà qu'il avait changé de lieu pour lui compliquer la vie. Seulement il ignorait que dès le moment où le contact serait établi, la nasse se refermerait inéluctablement sur lui et sur ce putain de dossier pour lequel on se battait dans l'ombre depuis si longtemps.

Son enlèvement, sans équivalent dans les annales de l'antenne de Londres, allait être mis sur pied avec tous les hommes disponibles pour mener à son terme la dernière phase de l'opération et l'obliger à « cracher le morceau ». Amuse-toi bien mon petit songea Kramer, tu n'en a plus pour bien longtemps à nous faire grimper aux arbres. Que Charlie se pointe les mains vides au rendez-vous ou non ne paraissait pas l'inquiéter outre mesure. Il se faisait fort de faire avouer n'importe quoi à n'importe qui !

La nuit était tombée depuis bien longtemps lorsque, abandonnant sa planque dans un hôtel à moitié délabré de Felixstowe, il sortit pour se dégourdir un peu. Il respira profondément et s'étira comme un chat. Ses pas le menèrent aux confins de l'agglomération, du côté de l'est. Se guidant à la lumière bleue de la lune, il prit à gauche un sentier minuscule qui menait dans un bois d'assez faible superficie, sorte d'îlot au milieu des parcelles cultivées. L'obscurité y était plus profonde et des senteurs délicieuses montaient de l'humus. Il aurait pu s'y trouver des champignons comestibles que l'on repère à leur odeur si caractéristique. Coupant dans le taillis, il arriva bientôt à un ancien lavoir couvert de mousse dont le toit en ruine menaçait de s'écrouler. Les deux bassins, toujours alimentés, étaient remplis d'une eau limpide et quelques gouttes tombées d'on ne sait où, y dessinaient le reflet de cercles concentriques. O'connell l'attendait, assis sur la margelle du bassin.

« Maintenant c'est dans le bateau !

– Il n'est pas si bête. Il nous contraint au mouvement et, s'il s'agissait d'une partie de tennis au lieu d'une opération militaire, je dirais que ce gars là a repris le service pour lui.

– Nous le finirons au tie-break !

– N'en doutons pas, répondit O'connell, il semble trop sûr de lui. Un rendez-vous sur la vedette nous convient parfaitement après tout. N'est-ce pas commissaire ? »

Les deux chefs poursuivirent durant une petite heure cette réunion dans la forêt, excellente occasion de ré-oxygéner leurs poumons et de récupérer un tonus dont ils allaient avoir grand besoin dans quelques temps. Toutes les éventualités furent passées en revue. Lorsqu'enfin ils réintégrèrent leurs planques respectives à la tombée du jour et par des itinéraires différents, une expression de satisfaction éclairait leurs visages. Comme la fragrance

parfumée des bolets dans ce bois, ils flairaient à présent tous deux la piste odorante de Chain home.

---

### *Jennifer a la trouille*

Peu de monde ce soir là au dancing du casino de Harwich. Le bar, par contre, ne partageait pas cette période d'étiage avec le reste de la salle. Il était aussi bondé que d'habitude. Pourtant, l'été touchait à sa fin et de nombreux estivants avaient regagné leurs quartiers d'hiver et baissé les persiennes de leur jolie résidence en bord de mer. On reviendrait l'année prochaine !

Georges Butterley et son ami Arnold sirotaient sans entrain leur gin-tonic au bar et passaient le temps à évoquer leurs souvenirs universitaires. Pas de quoi fouetter l'imagination. Tous les potaches inventant les mêmes potacheries à peu de variantes près.

« Te souviens-tu de pingouin ?

– Le prof d'histoire qui mangeait toujours des bananes pendant les cours ?

– Lui-même. Son toubib lui avait recommandé la chose et lorsqu'il nous engueulait, on profitait du repas sous la forme de postillons exotiques !

– Il chaussait d'énormes « écrase-merdes ». Nous pouvions l'entendre arriver au moins à cent mètres ! Moi, je l'aimais beaucoup pingouin.

– Oh ! Georges, regarde qui s'est installée à cette table. On dirait bien Jennifer ma parole ! Je croyais qu'elle s'était fait virer.

– Pas possible. Et bien ça alors. C'est bien elle, aucun doute, mais elle n'a pas l'air du tout dans son assiette. Seigneur, quelle tronche !

– A force de tourner la tête de tous cotés elle va se la dévisser. Elle attend peut-être que tu ailles t'asseoir à coté d'elle grand benêt.

– Ce n'est pas l'impression qu'elle me donne. On dirait plutôt qu'elle craint quelque chose et qu'elle a le trouillomètre à zéro.

– Alors, c'est quelle pense vraiment que tu vas venir t'asseoir à ses cotés.

– Très amusante déduction. »

Ils se croyaient les seuls à se préoccuper de la solitude de Jennifer mais le long du bar, au moins quatre paires d'yeux ne la quittaient pas un instant. A l'extérieur, sur le parking, une limousine stationnait face à l'entrée du dancing. A son bord, Swatch et Tappani veillaient avec à portée de main leurs gros revolvers de service. La chèvre Jennifer, apparemment, ne risquait rien sous une surveillance aussi rapprochée.

Pourtant deux types aux allures furtives, avaient été rendre compte de sa réapparition sur le secteur aussitôt qu'elle avait pénétrée dans l'enceinte du casino.

« Je ne suis pas tranquille du tout, dit Tappani qui ne manquait pas de nez. Le coin doit grouiller d'agents du SD. Harrycot n'aurait pas du faire une chose pareille.

– Il doit savoir ce qu'il fait. Si elle connaît la planque ils ne tenteront rien.

– Et si ils la connaissent déjà. Elle va se faire flinguer et nous n'aurons rien de plus à nous mettre sous la dent.

– Enfin Iversen, vous êtes amoureux ou quoi ? Elle bénéficie de la même protection que sa majesté la reine à peu de choses près, alors... S'ils tentent quoi que ce soit nous risquons de faire des prisonniers parmi leurs agents et ils n'ont certainement pas envie de ça.

– Son contact ne bougera pas d'un poil. Il doit savoir que la ville abrite la moitié de nos services. Non, vraiment, ce n'était pas une bonne idée de s'en servir comme hameçon.

– Je ne vous ai pas entendu en proposer une meilleure.

– D'accord. Vous marquez pour ce coup. Nous traversons la purée la plus épaisse, nous poireautons armés jusqu'aux dents inutilement et Harwich risque d'implorer d'un instant à l'autre sans comprendre ce qu'il se passe. Et nous non plus d'ailleurs. »

Il insista sur le « d'ailleurs ».

« Dis donc Arnold, si je lui offrais un verre, cela ne pourrait pas lui faire de mal ?

– Ah, que voici enfin une mâle initiative. Elle devait commencer à désespérer cette charmante enfant.

– Attends, je crois que je n'ai pas trop d'argent sur moi. Tu pourrais me passer une livre ou deux si cela ne te dérange pas ?

– Si nous y allions ensemble, cela t'épargnerait le surendettement, ne crois-tu pas ?

– Comme tu voudras répondit Georges, sa timidité malade notoirement soulagée par la proposition de son camarade.

– Alors, allons-y. Tous aux postes de combat et à l'abordage ! »

Jennifer les reçut très aimablement. Ils discutèrent du centre, de tout, de rien et Georges, au contact de son idole, ne tarissait pas de bons mots et réussissait même à la faire sourire de temps à autre. Arnold, bon prince remettait les tournées sans faiblir. Il faut bien que les copains servent à quelque chose. Vers deux heures le trio se sépara. Jennifer ne travaillait plus au centre pour le moment, mais elle avait encore à faire ici et passerait la fin de la semaine à Harwich. Ils se promirent de se revoir bientôt et se quittèrent bruyamment. Ils ne pouvaient deviner bien sûr qu'ils la voyaient

ce soir pour la dernière fois.

---

### *Sauvetage raté*

Le lendemain, le plan prévoyait un bain de soleil sur la plage. Tous les endroits ayant précédemment été utilisés pour des rencontres devaient être exploités. La plage en faisait partie. Jennifer emprunta l'Undercliff Road pour gagner la plage surmontée par une rangée de petites cabines multicolores.

Elle défit son peignoir et le rangea dans un sac de toile rayée, puis s'allongea sur une grande serviette-éponge blanche. Le soleil, d'ordinaire tiède et caressant lui semblait à présent désagréablement piquer sa peau et elle se retournait sans cesse. Une légère brise s'était levée et des grains de sable la chatouillaient désagréablement. Le livre sous ses yeux présentait un grisé de lignes typographiques floues et illisibles. Le cerveau de Jennifer ne pouvait rien faire de normal aujourd'hui. Un sixième sens lui répétait sans cesse : Fout le camp Jennifer. Sauve-toi pendant qu'il en est temps encore ! Pour se calmer les nerfs, elle se leva pour un bain de mer. La fraîcheur de l'eau lui fit un bien certain et la natation lui permit de se réconcilier avec son organisme hyper-tendu. Après les cent premiers mètres, une sensation de bien-être apaisante l'envahit. Elle respira beaucoup mieux. Sa longue brasse coulée coupait le flot sans effort et la conduisit en souplesse jusqu'à un petit ponton flottant où des gamins s'amusaient à plonger.

Swatch, installé sur le balcon du manoir qui dominait le site depuis le sommet de la colline, reposa ses jumelles un instant. Il se frotta l'oeil vigoureusement et le grain de sable qui s'y trouvait se mit à le faire souffrir encore plus sévèrement.

« La peste soit de ce maudit sable. Je l'ai perdu, dit-il en réajustant bravement ses jumelles.

– Je ne la vois plus non plus répondit Tappani, également muni de jumelles à ses cotés. Elle a du passer sur l'autre bord du ponton.

– Ces garnements n'arrêtent pas de sauter ! La voyez-vous ?

– Il faut envoyer l'embarcation. Et vite ! Il dit ça et en un tour de main, il rabattit rideau de couleur vive sur la baie vitrée.»

Deux types qui se trouvaient sur la plage mirent instantanément un canot à l'eau. Les eaux, troublées par l'agitation des vagues, ne permettaient pas à

leur regard de descendre à plus d'un mètre de profondeur. Les gars eurent beau passer et repasser près du ponton, le plus innocemment possible, ils ne découvrirent rien. Les sauveteurs officiels furent ensuite alertés par un baigneur anonyme et des recherches lancées. Des annonces furent passées dans un haut-parleur et des volontaires ratissèrent tout ce qu'ils purent sans succès. Vers la fin de cette belle après-midi, un géant brun, nageur-sauveteur, sortit de l'eau. Immense silhouette statufiée, il portait une jeune femme dans les bras. Bien triste épilogue pour lui, totalement impuissant devant ce corps magnifique et froid dont la vie s'était retirée à jamais. Ce brave sauveteur en aurait presque pleuré s'il n'avait vu hélas bien d'autres horreurs au cours de sa carrière.

---

### *La grosse colère de Tappani*

Les planques reprirent mais tout le monde commençait à en avoir marre. Attente interminable qui ne donnait aucun résultat et surtout, l'arrière goût laissé par cet échec cuisant du service avec son « hameçon ». Les types devenaient nerveux. La leçon de la plage portait ses fruits. Pour ce travail très spécial, au sein de l'équipe du colonel, non seulement il fallait passer ses journées à ne rien faire sans se faire remarquer mais en plus, on devait pouvoir réagir au quart de seconde à tout moment. C'était épuisant même pour des personnels entraînés. Cela revenait à consommer autant d'énergie que pour disputer une compétition de pentathlon militaire ! Il fallait impérativement que quelque chose advienne. N'importe quoi ! Mais quelque chose !

Les tueurs, probablement équipés d'un détendeur Le Prieur et arrivant sous l'eau, n'avaient eu que la peine d'attirer leur victime au fond et de repartir comme ils étaient venus. Aucune trace ne put être relevée. Aucun bateau suspect, rien. Le vrai pot au noir.

Les services de la police locale conclurent à la noyade accidentelle et le permis d'inhumer fut accordé sans problème. La nouvelle se répandit au manoir et les obsèques de Jennifer, dans le petit cimetière de Felixstowe, attirèrent la presque totalité des personnels du centre, militaires compris. Une belle revanche pour la jolie poulette, petite orpheline sans famille, qui avait eu la faiblesse de croire à la fortune et aux promesses. Une sainte colère, par contre, pour Tappani qui s'offrit le luxe d'engueuler Harrycot

comme s'il s'agissait d'un simple subordonné pris en faute. Mais n'avait-il pas été colonel lui aussi après tout ?

Le pauvre Harrycot laissa passer les premiers éclairs et s'abrita de l'orage qui grondait en attaquant une bouteille à peine déballée de son cher Glenfiddish. Il n'en proposa pas un verre au fulminant Jupiter installé en face de lui qui déchaînait toutes les foudres de l'olympes sur sa vieille échine. Lorsque la véhémence de Tappani fini par se tarir, faute d'inspiration, il dit simplement :

« Tout à fait d'accord avec vous Iversen. Je vous avais bien dit que ce serait risqué. Mais personne n'a voulu m'écouter... Toujours la même chose. On fonce, on fonce et puis après ? Bon, je passerais pour une fois. Mais... Pas deux. Appuya-t-il en levant son index maigrichon. A la vôtre quand même mon vieux !

---

### *Le rendez-vous*

Croisant au large de Harwich harbour, un chalutier ne semblait pas très pressé d'aller rejoindre les bancs. Son capitaine improvisé, regardait sans arrêt de l'autre coté de la baie comme s'il attendait un feu passant au vert pour prendre son cap.

La baie de Pennyhole (le trou du penny) entre Hamford, Harwich et Felixstowe, contrôlait l'accès des deux bras de mer, ressemblant à une paire de cornes de chèvre, qui pénétraient à l'intérieur des terres. Elle faisait face à la Mer du nord entre France et Angleterre. L'homme donna quelques tours à la barre et le bateau vint doucement au nord-ouest, en direction de la terre. Son vieux moteur gargouillait tant et plus mais la vieille mécanique, malgré tout, tournait rond autant qu'elle le pouvait. Le seul maître à bord, n'avait aucun ordre à faire passer : Il était absolument seul en effet ! Ne disposant d'aucun équipage pour l'aider en cas de besoin, il redoutait la panne qui aurait pu tout faire rater. Mais le pof-pof rassurant du vieux Perkins mena cependant sans faiblir le petit navire en vue de l'embarcadère de Felixstowe. Là il mit en panne à l'abri d'un enrochement protecteur et jeta l'ancre sur le fond de sable. A présent l'attente pouvait commencer. Il avait entreposé à bord un impressionnant stock de bière pour lutter contre l'ennui et le mal de mer...

Une petite houle perfide soulevait régulièrement le bateau. La proue d'abord, puis peu après la poupe, en un mouvement lent de balançoire.

L'horizon montait et descendait tandis que l'estomac du marin se remplissait de bière tiède. Au bout d'un certain temps, et en vertu du sacro-saint principe des vases communicants, la bière tiède prit le chemin de la baie de Pennyhole tandis que le visage de l'homme verdissait à vue d'oeil. Les jambes écartées et le ventre douloureux, il se cramponnait à la barre. Ce n'était vraiment pas le moment d'être malade ! Dans quoi s'était-il encore laissé entraîner ? Ces histoires finiraient-elles donc un jour ? A treize heures cinquante pile, il lèverait l'ancre pour aller s'amarrer près de l'embarcadère des ferrys. Cela lui laissait quand même une petite demi-heure pour récupérer. Il décapsula une nouvelle bouteille pour se rincer la glotte des souillures du mal de mer.

Le trafic de la baie d'ordinaire assez intense pouvait rendre dangereuse l'approche du port de Felixstowe. De grosses unités utilisaient le profond chenal pour venir décharger le charbon ou les lingots d'acier. Mais, à l'endroit où il était mouillé, on ne risquait rien. A part peut-être aujourd'hui à l'accostage, de se faire tirer dessus comme un perdreau !

Charlie, le contact de Jennifer, avait finalement, après trois précédents lapins posés à Kramer, organisé le rendez-vous ce jour là car il était devenu complètement inutile d'attendre d'avantage. Kramer devait se présenter seul et non armé à l'embarcadère du ferry de Felixstowe à quatorze heures précises, prendre un billet et monter à bord. L'endroit convenait parfaitement pour ce genre de contact car l'activité qui y régnait, les guichetiers derrière leurs caisses, les chauffeurs et les passagers, protégeraient Charlie d'un éventuel traquenard par leur seule présence. Quelquefois aussi la police y faisait de rapides incursions pour contrôler des véhicules.

Des odeurs typiques de goudron, de mazout et d'embruns salés flottaient sur l'embarcadère. Le clapotis assez prononcé des vaguelettes contre les flancs du ferry répondait aux appels criards des mouettes venues rafler les rejets des cuisines, jetés par-dessus bord. Une foule d'engins se pressaient pour embarquer vers les ponts inférieurs du navire que l'on remplissait en premier. Les chauffeurs avaient attendu longtemps pour cela et ne semblaient pas vouloir laisser passer les resquilleurs. Quelques gueulantes et le rugissement des moteurs couvrirent bientôt les cris rauques des oiseaux. On embarquait.

La sirène retentit, ce qui fit sursauter quelques dames et les marins s'agitèrent autour des passerelles. Certains se dirigeaient déjà vers les énormes haussières amarrées aux bollards du quai lorsqu'un homme sorti d'on ne sait où se rua sur les marches et grimpa rapidement vers le pont des passagers. Charlie, depuis le quai, se démasquant au dernier moment, siffla entre ses doigts. L'homme se retourna pour écouter et perçu le geste de Charlie qui lui faisait signe de débarquer. Il hésita un bref instant tandis que l'homme de quart qui attendait en haut de la passerelle pour donner

le signal du départ se mettait à l'engueuler copieusement. Kramer n'avait laissé que deux hommes à terre ; les autres se trouvaient tous dans le ferry.

Prenant une décision rapide, il redescendit les marches et rejoint Charlie sur le quai.

« Mais qu'est-ce que vous foutez nom de dieu ! Vous voulez que tout le monde nous remarque ? Pourquoi n'êtes-vous pas monté ? Kramer venait d'être prit par surprise et il détestait ça.

– Simple précaution de dernière minute commissaire.

– Nous n'allons pas rester ici tout de même !

– Nous serons plus à l'aise à bord de ce vieux chalutier. Venez, suivez-moi. »

Sans laisser le temps au commissaire de se ressaisir, il se dirigea à pas pressés vers un bateau de pêche, amarré à cent yards de là. C'est à partir de ce moment là que tout se mit à dérapier.

---

### *Le marchand ambulat*

Le ferry venait de larguer tout lorsqu'une fusillade retentit. Un homme se mit à courir comme un dératé en direction des docks. Il trébucha en hurlant, se tenant le genou gauche à pleines mains. Puis il s'effondra sur le dos en gesticulant de douleur.

Le glacier ambulat abandonnant le parking des voitures devenu désert, ramenait son stand, monté sur roues de bicyclette, en pédalant rapidement vers le bâtiment de l'embarcadère. Soulevant le cône étincelant qui fermait son coffre à glace, il en retira un Tommy gun, cette mitrailleuse à chargeur camembert, et tira aussitôt une courte rafale en direction du container d'où étaient partis les coups de feu. Tout de suite après, sa boîte à cornets encaissa coup sur coup trois balles et les brisures, sous leurs impacts, se répandirent au vent, en d'étonnants petits panaches beiges. Il lâcha une nouvelle rafale et d'autres coups de feu répondirent. Abandonnant sa glacière perforée de toute part, d'où la glace fondue se mettait rapidement à couler, il couru à toutes jambes vers le chalutier et sauta à bord en voltige tandis que celui-ci quittait le quai.

Vingt-cinq minutes après, de l'autre côté de la baie, à Harwich Harbour,

une demi-douzaine d'hommes en civil interpellèrent un groupe de quatre personnes qui tentaient de débarquer discrètement du ferry-boat. Les équipes de Harrycot et celles de Kramer venaient enfin de faire les présentations.

« Avez-vous identifié les types du chalutier ?

– Non. Ils nous tournaient le dos sir. Mais ils ne pourront pas aller bien loin.

– Le HMS Hornet prends le relais, ils ne franchiront même pas la baie !

– Puis-je me faire piloter jusqu'à lui en canot colonel ? Demanda Tappani rempli d'impatience.

– Allez-y, vous prendrez la direction des opérations navales. Moi, je suis trop vieux pour ça. Je vais m'occuper des autorités portuaires. Pourvu qu'il n'y ait pas eu trop de dégâts ! On se serait cru à Hollywood. »

---

### *Les mutins du Bounty*

A bord du vieux chalutier qui faisait maintenant route à plein régime vers Harwich, on tournait quelque chose comme « Les mutinés du Bounty ». Le château avant était occupé par un certain Georgen, alias Charlie et par le premier -maître Karl Schumacher en personne. Et le poste d'équipage à l'arrière, était défendu, lui, par Kramer et O'connell. Il était clair que tous ne reviendraient pas vivants de cette traversée. La confrontation qui s'annonçait sentait à plein nez sa petite heure de vérité. L'avantage revenait aux hommes du château mieux armés et amplement pourvus de munitions grâce à la sagacité de Karl qui n'avait pour une fois pas pensé qu'à la bière.

Deux projectiles traversèrent le hublot à deux doigts de la tête de Georgen. Une fusillade ininterrompue s'ensuivit durant une bonne minute. A l'arrière, les balles qui parvenaient dans le poste ricochaient contre les cloisons métalliques et les deux hommes durent sortir à toute vitesse en prenant de gros risques pour trouver un abri plus sûr. Ce saut de puce fut salué par un feu de peloton nourri. Sans résultat notable.

Kramer, agitant frénétiquement un morceau de tissu au-dessus de leurs deux têtes se mit à beugler pour couvrir les détonations.

« Vous êtes devenu fou décidément. Cessez le feu. On doit d'abord

discuter ! »

Le vent emportait une partie de ses paroles et Georgen ne pu saisir au vol que quelques bribes de mots.

« fou...ment - ... sez le feu - di...cutter »

« Il hurla à pleine gorge : Mais c'est vous qui avez commencé Kramer ! Envoyez-nous votre marchand de glaces comme garantie. Qu'il vienne jusqu'aux treuils et j'irai vous retrouver après pour parlementer Kramer. Sans sa Thompson le glacier et les mains en l'air ! Vous m'avez entendu ? Sinon on le descendra sans hésitation. »

Un long silence s'ensuivi. Puis, la réponse arriva :

« C'est bon comme ça, attention il arrive. Ne tirez pas ! »

Le « glacier » O'connell, blanc comme une sole fraîchement pêchée, approcha, les mains en l'air, se déplaçant rapidement malgré la houle et le léger tangage du bateau. Lorsqu'il parvint à la hauteur des treuils, abaissant brusquement les bras, il dégaina un revolver et fit feu à deux reprises avant de plonger à l'abri des lourds cylindres de fer. Kramer, en quelques bonds bien calculés, était parvenu à ses cotés en profitant de la surprise. La volée de projectiles qui suivi se perdit sur les eaux de la baie. Ils avaient gagné une demi douzaine de mètres.

« Kramer, je n'ai pas les plans sur moi ! Laissez tomber ! Cria Georgen. Si c'est comme ça que vous prétendez discutez, ça va très mal finir ! »

A cette distance rapprochée, les voix portaient quand même un peu mieux.

« Je ne veux pas vous tuer Georgen. Je veux seulement les documents et après je vous rendrais Angela comme convenu. Alors maintenant, arrêtons de nous tirer dessus. Qui a défouraillé à l'embarcadère ?  
– Sûrement pas des amis à vous !  
– Et ce type avec vous ?

Karl aboya littéralement :

« C'est la Reich Marine et tu sais ce qu'elle te dit la Reich Marine ! »

Georgen reprit :

« Et le glacier ? Qu'est-ce qu'il fait ici, du tourisme peut-être ?  
– Ecoutez jeune abruti, si ces types nous attendent de l'autre coté de la baie, mon plan foirera sans doute mais vous ne reverrez jamais plus votre

amie Angela. Accostez n'importe où et filons avant qu'il ne soit trop tard. Nous avons encore une chance. J'ai des hommes sur le ferry qui pourront nous aider à Harwich Harbour. Essayons de les rejoindre mais il faut débarquer maintenant et en vitesse ! »

Georgen, l'allure solennelle, sorti prudemment la tête au-dehors en prenant soin de rester suffisamment protégé par la porte de la timonerie.

« Vous n'avez pas tord Kramer de les craindre. Ils ne vous veulent certainement pas que du bien. Ne me tirez pas dessus, cela ne servirait à rien car avec mon collègue tireur d'élite, vous ne pourriez de toute façon jamais franchir vivant la distance qui vous sépare de la passerelle pour vous emparer de la barre. D'ailleurs le petit navire de guerre que j'aperçois là-bas derrière nous aura vite fait de vous rattraper.»

Les deux nazis se retournèrent et aperçurent au loin le Hornet qui avait poussé à fond ses puissantes machines. Ils remarquèrent l'inquiétant panache d'écume qui fleurissait devant son étrave. Georgen reprit :

« Malheureusement pour vous Kramer, la partie est bel et bien perdue car je suis maintenant au courant de l'évasion d'Angela. Je sais qu'elle est en sureté avec Harrycot et votre lamentable petit coup de bluff tombe à l'eau. Je sais aussi qu'elle était accompagnée d'une adolescente nommée Barbra. Vous voyez ! J'en sais aussi long que vous espèce de racaille nazie. Alors veuillez jeter votre arme sans faire d'histoires et lever les mains bien haut, sinon je n'aurais aucun regret à vous descendre. Vous êtes prévenu, maintenant à vous de jouer.»

Le chalutier se dirigeait vers la côte visible à l'horizon tandis qu'infailliblement la vedette d'interception se rapprochait à grande vitesse. Tout à coup, le « glacier » O'connell se redressa l'arme à la main. Karl et Georgen, surpris se remirent à l'abri.

« Levez les mains commissaire et vite ! »

L'attitude de O'connell ne faisait aucun doute sur ses intentions au cas où l'intéressé n'obtempèrerait pas. Il braquait maintenant son camembert sur l'abdomen de Kramer dont le visage en lame de couteau se décomposait à vue d'oeil.

« Jetez votre arme et levez les mains ! Plus vite que ça !

– Qu'est-ce qui vous prend, vous aussi vous êtes devenu fou ou quoi ?

– Jetez votre arme ! Barbra est ma petite fille Kramer et je veux pas mourir avec vous sur ce putain de rafiot. Le fou c'est vous Kramer. Nous allons gentiment nous rendre. Allez, exécutez-vous et lâchez cette arme ! O'connell aboya littéralement ces derniers mots en appuyant le canon sur le ventre de Kramer. Il allait tirer.»

Karl fit feu. Au lieu de toucher Kramer, il abattit du premier coup O'connell qui s'écroula raide mort. Sa formation comme tireur d'élite laissait à désirer...

« Arrêtez Kramer ! Stop ! »

Le revolver de Georgen aboya à plusieurs reprises tandis que Kramer se ruait vers l'arrière de toute la vitesse dont son physique de sportif était capable. Sa jambe droite fut fracassée par un projectile de gros calibre. Il tournoya sur lui-même, emporté par son propre élan, heurta une pantoire et disparu par-dessus bord. Lorsque Karl et Georgen se penchèrent sur la lisse de bâbord, ils n'aperçurent qu'un bouillonnement rougeâtre battu par les puissantes hélices du chalutier.

Quand le HMS Hornet les rejoignit enfin, Tappani éberlué découvrit son neveu souriant qui l'accueillit à bord en saluant militairement. Karl apparut peu après sur le pont ensanglanté et salua de même son supérieur, une canette de bière à la main.

« Une petite bière mon lieutenant ? »

Le vieil Harrycot aurait sûrement besoin tout à l'heure, au moment du rapport, d'un solide glass de Glenfiddish !

---

## EPILOGUE

---

Malgré les recherches de la Royal Navy le corps de Kramer ne fut jamais retrouvé. On pense que les crabes de la baie de Pennyhole se sont chargés de ses restes mortels. Quand à son âme, dieu sait seulement où elle a pu s'envoler. Les jolis petits cumulus blancs, évoluant dans le ciel de la côte anglaise, ne l'auront vraisemblablement pas accueilli parmi la cohorte des bienheureux installés sur leurs blancs édredons...

Celui de O'connor fût ramené à terre pour identification. Sur la base des renseignements fournis par Angela, des démarches furent entreprises auprès des autorités compétentes de Dun Laoghaire en Irlande. On épargna bien entendu à la petite Barbra d'aller reconnaître la dépouille de son père. Après quelques pourparlers diplomatiques menés par Harrycot en personne, le corps, rapatrié dans les formes, fut inhumé dans l'intimité par le frère de O'connell et sa belle-soeur. Un vieil homme maigre assista à leur coté à cette funèbre cérémonie. Très raide dans un complet noir impeccable, il se contenta de jeter tristement une rose blanche sur le cercueil de son ancien maître.

Le colonel Harrycot avait exceptionnellement fait préparer une collation dans ses bureaux et comptait bien dignement arroser la réussite complète de l'opération Chain Home. Sa longue carrière au service de la couronne allait forcément devoir prendre fin un jour, il ne pouvait feindre de l'ignorer. Cette affaire magistralement menée, deviendrait pour l'histoire du service son apothéose personnelle et, il n'en doutait pas, lui vaudrait certainement l'honneur d'être décoré de l'ordre de la jarretière, accroché à sa poitrine par sa majesté en personne dans la cour de Buckingham Palace. Grâce à sa grande perspicacité et à son dévouement sans faille, le pays pourrait vivre désormais en sécurité derrière le réseau d'antennes radar de Watson-Watt.

Lorsque tous ses « invités » furent enfin arrivés dans les vénérables

locaux de l'école des officiers du Royal Scots Fusiliers de Glasgow, un planton d'une taille impressionnante et en grande tenue les fit entrer solennellement dans le bureau de Harrycot. Chacun prit place sur les petits fauteuils installés là pour cette occasion. Le colonel, seul debout, prit alors la parole :

« Mes très chers amis j'ai tenu à donner à cette petite réunion le caractère exceptionnel qu'elle mérite. Nous allons échanger dans ce bureau certains propos qui ne devront jamais sortir d'ici. Nous allons également fêter modestement certaines heureuses nouvelles, après tant d'événements dramatiques, et cela nous fera chaud au coeur. Notre engagement dans ce service exige souvent de cruels sacrifices et nous les accomplissons sans état d'âme, mais nous sommes pourtant faits de chair et de sang comme les autres personnes et préférons les sympathiques petites cérémonies comme celle-ci à la réalité souvent cruelle que nous devons parfois affronter.

Sa majesté la reine et le premier lord de l'amirauté, ainsi que le surintendant m'ont fait connaître leur grande satisfaction et m'ont demandé de transmettre leurs félicitations à tous les agents ayant participé à l'opération. Notre service n'a pas été oublié et dans les prochaines semaines il faut nous attendre à ce que la reine nous remercie en nous accordant certaines distinctions honorifiques de la plus haute importance. »

L'assemblée ne put faire autrement que d'applaudir bruyamment les propos du colonel qui en profita pour lever un verre généreusement rempli à la santé de la reine et du premier lord.

Une douzaine de personnes assistait à cette réunion. Swatch et Tappani, Myriam Hartogs la secrétaire en titre du colonel, Watson-Watt en personne, Georgen et Karl Schumacher, Angela et la petite Barbra ainsi que trois officiers ayant participé à l'opération Chain Home.

Le colonel poursuivi :

« Georgen, s'il vous plait, pouvez-vous maintenant nous raconter ce qu'il vous est arrivé exactement ?

– Eh bien, mon colonel, on m'a fait chanter. Tout simplement.

– Chanter ?

– Oui les sbires de Kramer avaient appris à Londres de la bouche de Tappani l'existence de Kristiansand et me sont tombés dessus peut après. Ils m'ont d'abord menacé et je n'en menais pas large, seul contre eux trois dans mon atelier isolé. Ce n'était pas des rigolos.

– Avez-vous été maltraité ?

– Non. Ils avaient une autre carte dans leur jeu.

– C'était Angela bien sûr ?

– Oui. J'ai dû accepter leur propositions sans conditions si je ne voulais pas la voir exécuter ! Je ne doutais pas qu'ils l'auraient fait sans hésiter en

cas de refus. Ils m'avaient amené des preuves de vie sous la forme d'une photo et d'un journal récent sur lequel Angela avait écrit quelques mots. J'ai reconnu son écriture maladroite car elle a appris très tard à lire et à écrire..

– Vous avez donc accepté. Ils vous tenaient bien. En quoi consistait votre « contrat » ?

– Je devais les accompagner en Angleterre sous un faux nom et faire ce qu'ils me disaient. J'ai rencontré Kramer là-bas. Je craignait qu'ils ne me demandent de commettre un attentat ou pire encore.

Une fois à Felixstowe, je reçu une grosse somme pour mes frais et mon logement. Une Morris décapotable pour mes déplacements. Je devais entrer dans le personnage d'un fils à papa bourré de fric. Puis après m'avoir appris parfaitement ma leçon ils se débrouillèrent pour me faire rencontrer Jennifer. Cette secrétaire au centre de Bawdsey manor avait déjà le fil à la patte et devait nous permettre de récupérer le fameux dossier de la protection radar de l'Angleterre.

Mes déplacements devaient se limiter au strict minimum et lorsque je trouvais le temps trop long, j'étais autorisé à me rendre à Cambridge afin de ne rencontrer personne de connu. C'est là que Karl et moi nous sommes tombés dessus tout à fait par hasard dans un pub. Evidemment, il a été très étonné de me voir !

« Vous confirmez ? Dit Harrycot se tournant vers Karl.

– Oui mon colonel. J'avais pris ma permission légale

– Au moins quelque chose de légal ! Continuez Georgen, nous vous avons interrompu.

– Malgré les vieilles histoires de Hambourg, il restait entre nous des tas de bons souvenirs partagés et curieusement, une certaine solidarité. Nous nous mîmes à discuter et à nous raconter nos parcours personnels depuis cette époque. Sans tricher cette fois-ci ! Vous imaginez que cela à duré un bon moment. Jusqu'à l'heure du dîner je crois. Nous n'en revenions pas d'apprendre toutes ces nouvelles incroyables. On se serait cru dans un vrai scénario de film.

– Georgen m'avait révélé ce soir là les projets des allemands concernant Jennifer. Dit Karl, visiblement ému.

– Je lui ai tout raconté car je savais qu'il subissait lui aussi une pression de vos services et qu'il ne travaillait pas au centre de son plein gré. La manipulation de cette pauvre Jennifer ne lui plaisait pas car cela lui faisait penser à ce qui lui était arrivé personnellement à Hambourg. Il pensait que cela la mettait gravement en danger. Finalement, les faits, lui ont donné raison hélas...

– Bien sûr que j'avais raison, la suite l'a démontré, dit Karl avec dans la voix un léger tremblement. Nous décidâmes de rester en contact et de partager nos informations. Cela nous protégeait d'une certaine façon car nous étions tous les deux sur la sellette. Moi avec votre service et lui avec

les allemands. Nous fîmes donc cause commune contre l'infortune de nos destins respectifs.

– Quand avez-vous pris cette décision ? Intervint Tappani.

– C'était juste après que Georgen ait pris contact avec elle.

– Karl et moi avons décidé de fouiller le bureau de monsieur Watson-Watt. Si nous avons trouvé le document nous-mêmes, Jennifer aurait pu rester en dehors du coup et j'aurais peut-être pu récupérer Angela.

– Karl, aviez-vous une liaison avec Jennifer ? Demanda Harrycot.

– Je l'aimais profondément répondit simplement l'intéressé en rosissant.

– Et vous n'avez jamais eu l'impression qu'elle vous manipulait ?»

Le silence se fit un peu plus lourd dans la salle et plusieurs personnes se raclèrent discrètement la gorge.

« Cela ne m'est jamais venu à l'esprit. D'ailleurs je ne lui ai jamais rien demandé.

– Vous avez donc mené vos recherches au centre.

– J'ai visité en premier le bureau de monsieur Watson-Watt pendant la nuit en droguant la sentinelle. Mais je n'y ai rien découvert d'intéressant.

– Sapristi ! Vous avez fait ça ? S'exclama Tappani. Votre formation n'avait pas été si mauvaise alors !

– On peut réussir à faire beaucoup de choses si l'on y tient vraiment. N'est-ce pas Georgen ?

– Laissez le parler maintenant dit le colonel. »

Georgen reprit son récit, gêné d'avoir dû entendre la confession amoureuse de son ami :

« Karl était finalement le mieux positionné dans cet imbroglio. Il pouvait savoir ce qui se passait des deux cotés et avait la ferme intention de sauver son amie. Malheureusement, les choses ne se sont pas passées comme nous le prévoyions. Elle a été assassinée sans que vous ne réussissiez à la protéger des tueurs nazis. »

Le ton de Georgen valait le regard de Karl pour la gravité de ce reproche non voilé.

« Que faire contre ces plongeurs ?

– Laissez Tappani, dit Harrycot. Continuez Georgen.

– Nous nous étions donné rendez-vous au bord de la Tamise après la découverte de la clé. Le temps pressait. Karl soupçonnait le capitaine de planquer le dossier dans sa réserve à Whisky.

– C'est là qu'il était ?

– Oui au milieu des toiles d'araignées, il y avait une chemise contenant des plans compliqués de radars, dit Georgen. Karl ne se sentait plus ! A partir de là nous avons continué de faire équipe et il a accepté de m'aider à négocier la restitution d'Angela avec Kramer, en échange du dossier

comme c'était prévu. »

Watson-Watt s'agitait légèrement sur son siège mais ne dit mot.

« Il lui a fallu beaucoup de courage dit Harrycot.

– Karl est un type bien mon colonel et j'ai drôlement regretté de lui avoir fait tout ce tord en Allemagne. Il a risqué sa vie pour Angela et moi. Je ne suis pas prêt de l'oublier. Ensuite nous avons dû assister à l'arrestation de Jennifer puis à sa réapparition comme appât vivant, sans pouvoir intervenir. Nous étions complètement écoeurés.

– Ne pensez pas que cela ne nous ai pas écoeurés aussi dit Tappani mais n'oublions pas que la guerre est à nos portes et que ce boulot n'est pas de tout repos.

– De repos... Eternel. Susurra Karl avec un regard mauvais du coté de Tappani.

– Nous avons ensuite commencé à préparer l'échange avec ce salopard de Kramer. Il fallait penser à tout et ne pas se faire piéger. Nous n'ignorions pas qu'il ferait tout pour m'éliminer une fois en possession du dossier.

– Il ignorait pourtant que vous aviez un allié ?

– Eh oui. Schumacher et le bateau que l'une de ses relation chez les pêcheur nous avait loué pour l'occasion. Deux sacré jokers pour tenir tête à Kramer. Sans lui, cette petite partie de nautisme sur Pennyhole aurait pu mal se terminer.

– Ca, c'était un bon vieux coup ! Dit Swatch enthousiaste. »

Se retournant vers Karl, Harrycot semblait très satisfait.

« Schumacher mon cher, vous avez fait là de l'excellent travail et nous désirons vous en remercier car c'est finalement grâce à vous et à Georgen que les plans de Chain Home ne sont pas tombés entre les mains des allemands. Je vais vous proposer pour le grade de sous-lieutenant. Qu'en dites-vous cher Karl ?

– Merci beaucoup colonel mais si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je préférerais ma liberté sans condition. Avec Georgen, nous avons mis sur pied un petit projet.

– Kristiansand ? Dit Tappani.

– Ah, tu avais deviné toi, dit Georgen

– Ma foi, ce n'est pas une si mauvaise idée que ça. Après tout. Colonel, vous leur devez bien ça ! Là-bas, ils ne vous causeront pas d'ennuis. Vous pouvez être tranquille.

– Hum, nous verrons. Refuser une promotion, quand même... Cela ne se fait pas.

–Tappani, annonce-leur la nouvelle maintenant dit tout à coup Myriam à moins que je m'en charge ? Que penses-tu ?

– A toi de parler ma chérie.

– Elle se tourna vers Georgen les yeux brillants. Tappani et moi avons renoué nos relations rompues depuis son voyage fatidique au lac Saimä et

nous allons à présent nous fiancer et mettre le passé de côté. Le colonel est d'accord.

– Georgen et moi aussi dit Angela qui n'avait encore rien dit et ne voulait pas être en reste. Et nous emmènerons Barbra à Kristiansand si elle est d'accord, en attendant de retrouver sa maman.»

Les britanniques d'ordinaire, ont du mal à exprimer leurs émotions mais cette fois-ci ce fut une embrassade générale. Barbra battait des mains en sautant de joie et le teint du vieux colonel, d'ordinaire si bien coloré, pâlit cette fois sous le coup de l'émotion. Le planton de faction, droit dans ses bottes avait le regard un peu brouillé et l'oeil humide.

Watson-Watt lui-même, après un toast un peu copieusement arrosé de Glenfiddish, serra le colonel dans ses bras.

« En tout cas colonel, ne vous inquiétez pas pour Chain Home, il est toujours à sa place et les allemands ne sont pas près de le dérober !

– A sa place ? Demanda Swatch.

– Oui dans ma table de nuit. Je n'ai jamais eu confiance avec tous ces militaires et ce capitaine qui m'enquiquinait sans arrêt et buvait du whisky toutes les nuits. Alors le véritable dossier de Chain Home, je l'avais mis à l'abri, vous pensez bien ! »

**FIN**

---





# Les maîtres de l'acier

*suivie de*

## Les cachoterics de Watson-Watt



Ces deux nouvelles nous entraînent en Europe du nord tandis qu'en Allemagne se mettent en place tous les mécanismes politiques qui aboutiront à la domination des nazis et à la guerre.

Le jeune norvégien Georgen (prononcer Guéorguène), connaîtra dès sa petite enfance de tristes événements, et, souvent malgré lui et à son corps défendant, se trouvera mêlé à la guerre de l'ombre entre le Komintern, le SD allemand et le SIS britannique.

Le colonel Harrycot, héros des Dardanelles, mène la danse en sous-main depuis Helsinki en Finlande, puis plus tard depuis Glasgow en Ecosse assisté de son équipe de professionnels avertis et bien sûr de son whisky préféré, le Glenfiddish !

Il sera question dans la première partie du contrôle de la mine de fer de Kiruna en Suède et du port de Narvik en Norvège par la *cinquième colonne* allemande et dans la deuxième des premiers pas du système de détection radar en Angleterre, le gigantesque projet «*Chain Home*».

Le vieux colonel ne manquera donc pas d'ouvrage !

---